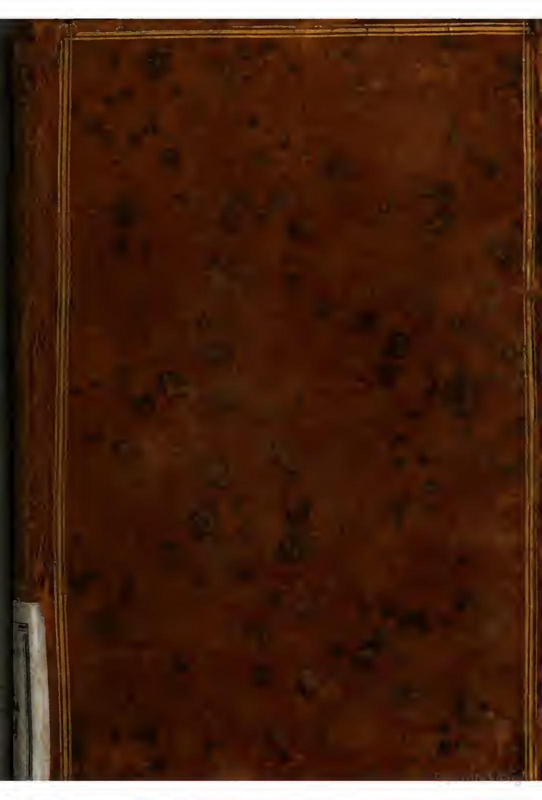




MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

H

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

CINQUIEME PARTIE.

ROMANS du seizieme Siecle. SECT. I.



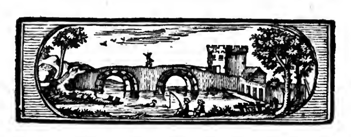
A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

ROMANS du feizieme fiecle.

EN fuivant la Lecture des Livres François, il nous paroît convenable de faire fuccéder à celle de la Poéfie Françoife du feizieme fiecle, celles des Romans compofés & imprimés pendant ce temps. Un pareil arrangement eft d'autant plus naturel, que ces genres ont entre eux de grandes reffemblances. La Poéfie eft fille de l'Imagination : c'eft en vers que les premiers Romans ont été écrits, & ce n'eft que

long-temps après qu'on s'est plu à les tourner en prose. Les Romans ne peuvent briller que par l'invention ou par des détails, dont l'agrément tient beaucoup du genre & du style poétique. Mais une autre considération nous engage à adopter ce nouveau plan, & à le suivre de la maniere que nous allons l'expliquer.

Obligés de passer en revue tous les Ouvrages qui traitent des Sciences & des Arts, & dont les Extraits seront quelquefois, malgré tous nos efforts, plus instructifs qu'agréables, le précis des Romans que nous offrirons, entre la publication des principaux Volumes qui porteront sur des objets sérieux, présenteront aux Dames & aux gens du monde, un genre de lecture plus capable de les amuser, & qui pourra pour ainsi dire les délasser.

Les premiers Romans dont nous allons parler, sont imprimés sans date ; mais comme le caractere en est gothique, il y a lieu de croire qu'ils remontent jusqu'au commencement du seizieme siecle. Nous en connoissons à peu près vingt ; & comme il n'est pas possible de les ranger chronologiquement, nous commencerons par ceux qui regardent l'Histoire

des temps fabuleux, ou qui portent le nom de quelques grands Perſonnages de l'Hiſtoire ancienne. Quoique le fond de ces Ouvrages ſoit généralement connu, la maniere dont ils ſont traités pourra faire plaiſir, parce qu'elle peindra les mœurs du temps où ces Romans ont été écrits, & établira le point d'où ſont partis nos Romanciers François, pour arriver à la perfection à laquelle ils ſont parvenus dans ce genre léger.

Après avoir parlé de tous les Romans imprimés ſans date, mais qui nous paroiſſent anciens, nous ſuivrons l'ordre chronologique pour les autres. Cependant, afin de n'être pas contraints à revenir ſur nos pas, nous nous réſervons la liberté, lorſque la premiere édition d'un Ouvrage ſe préſentera à nous, de parler de ſuite de toutes les éditions poſtérieures.

Les Romans peu intéreſſans quant au fond, mais qui contiennent quelques détails curieux & agréables, n'échapperont point à nos recherches ; & nous donnerons de ſimples notes ſur ceux que nous jugerons abſolument mauvais. Ceux dont la Bibliotheque des Romans a déjà parlé,

ne feront plus l'objet de notre travail, à moins que nous n'ayions recouvré sur quelques-uns d'eux de nouveaux éclaircissemens. Nous n'interromprons l'ordre chronologique, que relativement à quelques Romans qui se tiennent si fort les uns aux autres, les Héros étant de la même famille, qu'il est impossible de les séparer, quoiqu'ils aient paru à différentes époques. C'est ainsi que si la longue suite des Amadis & des Romans de Charlemagne n'étoit pas déjà parfaitement connue, nous serions obligés de nous en occuper sans interruption : c'est ce que nous ferons à l'égard des Histoires des Palmerins & de leur famille.

Le seizieme siecle a vu naître un nombre considérable de Romans, mais il n'y en a aucun que l'on puisse aujourd'hui lire en entier avec plaisir; les uns péchent par le fond, & les meilleurs paroîtroient aujourd'hui mal écrits. Nous nous flattons qu'en nous étendant un peu dans nos notices, elles pourront remplacer cette multitude de mauvais Ouvrages. Nous ne les aurons certainement pas tous parcourus si-tôt; mais lorsqu'enfin nous en serons venus à bout, nous examinerons, suivant la même méthode, les Romans qui ont

paru pendant les deux fiecles fuivans de notre Littérature, qui font le dix-feptieme, & le dix huitieme qui dure encore.

LIVRE du preux & vaillant Jafon, & de la belle Médée.

C'EST par ce Roman que nous commencerons l'examen de ceux du feizieme fiecle : 1°. parce que le fujet eft tiré des plus anciennes Hiftoires ou Traditions Grecques. Il a été certainement compofé au quinzieme fiecle, & même imprimé avant la fin de ce fiecle, puifque la Bibliographie inftructive en cite une édition de Lyon 1491 : mais nous partons d'une édition fans date, qui eft conforme à un beau manufcrit qui eft dans ma Bibliotheque. L'Auteur s'appeloit Raoul le Febvre; il a préfenté fon Roman à Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, par une Epître Dédicatoire ou Prologue fort ridicule. Tout le monde fait que ce Duc fut l'Inftiteur de l'Ordre de la Toifon d'Or; ainfi il n'étoit pas difficile de lui trouver des relations avec l'Hiftoire de Jafon & de Médée.

Suivons pas à pas la marche du Roman, qui n'est pas long, en nous servant quelquefois des propres termes de l'Auteur. Son style en général est plat, mais ses expressions sont souvent singulieres & énergiques. On va voir dans cet article & les suivans, les Héros de l'antiquité transformés en Chevaliers errans du Roi Artus & de la Table ronde. C'est une espece de Parodie des Temps héroïques; néanmoins les Auteurs n'ont eu aucun dessein de ridiculiser les Grands Hommes de la Grece & de Rome; & c'est de la meilleure foi du monde qu'il leur ont fait adopter un costume qui ne leur convenoit point du tout, parce qu'eux-mêmes n'en connoissoient pas d'autres.

Au temps jadis régnoit en Mirmidoine, le Roi Eson, descendant de Jupiter : il avoit épousé une très-belle Dame, mais il fut fort long-temps sans avoir de lignée, quoiqu'il le désirât ardemment. Il importuna tous les Dieux, visita tous les Temples, fit des vœux, des pélerinages, & obtint enfin du Ciel la grace qu'il demandoit. La Reine devint enceinte, & mit au monde un Prince, qui fut nommé Jason. Il étoit d'une beauté parfaite, &, dès ses premieres années, montra une

force, une adreſſe & une vivacité d'eſprit ſi merveilleuſes, qu'on ne douta pas qu'il ne fût un Héros. Il s'exerçoit dans des joûtes & de petits tournois, avec les jeunes gens de ſon âge, & s'y faiſoit toujours admirer. Toutes les Dames Mirmidonnes le regardoient avec complaiſance, l'agaçoient, & l'on voyoit bien que ſon ame étoit diſpoſée à la tendreſſe, car il répondoit à leurs avances, & les trouvoit toutes auſſi jolies qu'il leur paroiſſoit aimable. Le pays de la Béotie, dont Thebes étoit la Capitale, ne ſe trouvoit pas éloigné de la Mirmidoine. Amphitrion, Roi de cette contrée, ayant fait publier un magnifique tournoi, qui devoit faire partie des fêtes préparées pour la réception de ſon fils Hercule dans l'Ordre de la Chevalerie, Eſon & ſon frere Peleus qui le gouvernoit abſolument, y envoyerent le jeune Jaſon pour y faire ſes premieres armes. Celui-ci abatit tous ceux qui ſe préſenterent devant lui, fit des coups de lance merveilleux, & ne trouva que le nouveau Chevalier Hercule qui pût lui réſiſter: mais loin de concevoir de la jalouſie l'un contre l'autre, ils ſe lierent de la plus tendre amitié. Il y avoit entre eux une grande conformité d'âge & de courage;

l'un & l'autre avoient une origine héroïque & même divine: mais Jason avoit les traits plus délicats, la physionomie plus agréable, l'air plus insinuant, la conversation plus séduisante : au contraire, Hercule, quoique dans la premiere jeunesse, avoit la figure martiale & terrible, les membres nerveux, & ne paroissoit fait pour plaire qu'à celles qui regardoient la force & la vigueur comme la premiere des qualités personnelles.

A la fin du tournoi, Pyrithoüs, Roi des Lapithes, proposa à toute la noble Chevalerie d'honorer de sa présence ses noces avec la belle Hypodamie. Jason & Hercule, devenus inséparables, en qualité de freres d'armes, s'y rendirent ensemble. Au milieu du festin de ces noces, la gaieté de la fête fut troublée par une irruption des Centaures, peuple féroce & barbare, moitié homme & moitié cheval, qui avoient le double avantage de tirer des fleches pardevant, & de lancer de dangereuses ruades parderriere. Un grand nombre de Lapithes succomba sous leurs traits & sous leurs pieds. Ils s'étoient déjà saisis d'Hypodamie, lorsque Jason & Hercule se jetant sur cette troupe furieuse, la défirent en-

tiérement, & rendirent la belle Reine à son époux.

Les deux amis étant retournés ensemble à Thebes, ce fut de la main d'Hercule que Jaſon reçut l'Ordre de Chevalerie. Il revint enſuite triomphant auprès de ſon pere; mais il éprouva bientôt les effets de la jalouſie que ſon oncle Peleus conçut contre ſa gloire naiſſante, & obéit ſans murmurer à l'ordre qu'Eſon lui donna d'aller courir le monde, & d'y chercher des aventures capables d'exercer ſon courage. La premiere occaſion qui ſe préſenta, fut celle de rendre ſervice à la belle Reine Mirro, Souveraine de la Cité d'Oliferne. Le Roi d'Eſclavonie vouloit l'épouſer malgré elle. Jaſon lui fut préſenté comme un ſimple Chevalier qui venoit combattre pour ſa défenſe, &, dit Raoul le Febvre, » La » Reine voyant que le Damoiſel étoit » moult bel & bien taillé de tous ſes mem» bres, & portoit chiere (apparence) » d'homme valeureux, le reçut à ſes gages » comme ſouldart, & comme celle qui » avoit grand beſoin de tel Chevalier, » ayant regard à ſon très-haut maintien, » jugea que c'étoit le nompareil des No» bles Hommes qu'elle eût jamais vus «.

Le Roi d'Eſclavonie bloquoit la Ville,

& en attendant qu'il l'assiégeât réellement, donnoit des joûtes dans son camp. Jason y courut, accompagné de douze Chevaliers de la Reine, & ils défirent tous ceux qui oserent mesurer leurs lances avec les leurs, & rentrerent dans la Ville à la grande honte des assiégeans. Mirro, qui du haut d'une tour avoit été témoin des exploits de son jeune guerrier, l'invita à souper; & » quant chascun fut assis à ta-» ble, la Reine & Jason furent tellement » servis de la réfection d'amour, qu'il ne » leur tenoit ne de boire, ne de manger. » Le Messagier d'amour, c'est à savoir, » doulx regard, étoit continuellement par » les voies; l'ung se hontoioyt, & cou-» leur changeoit, pareillement se faisoit » l'autre. Jason ne se pouvoit contenir, » & Mirro se appercevoit assez de son » maintien, mais moult subtile, elle se » contre-gardoit honorablement, afin » que Jason, ne nul autre, ne s'en pût » appercevoir; en tel regard, & telles » semblances, ce passa celui souper «.

Cependant le Roi d'Esclavonie, furieux de ce que le prix de son tournoi avoit été remporté par des étrangers, qu'il avoit enfin reconnus pour être attachés à la Reine d'Oliferne, envoya défier leur

Chef par un terrible Géant, nommé Corsus, qui étoit à son service; & que l'on croyoit invincible. Le preux Jason accepta le défi, quoique la Reine voulût l'en empêcher, vu le danger que sa délicatesse & sa jeunesse lui feroient courir dans ce combat. Le jour & le moment étant choisis, les deux adversaires commencerent, à la vue des Esclavons & des Olifterniens, la plus terrible bataille. Ils se porterent pendant plusieurs heures des coups épouvantables, dont l'un & l'autre furent blessés. Enfin, Corsus fut le premier las de cet exercice, & sollicita une petite treve pour reprendre haleine. Ils en convinrent, & pendant cet intervalle, Corsus demanda à Jason s'il n'étoit pas bien fatigué? » Non, répondit le » Prince de Mirmidoine; quand je pense » à la Dame qui doit être de moi la mieux » aimée, je sens ma force redoubler. Lors » le Géant se prit à dire par grand ma- » lice : Certes, très-gentil Chevalier, je » m'apperçois bien que vertu d'amour » conduit votre courage; mais puisqu'ainsi » est que votre cœur soit prisonnier en » la mercy d'une Dame, je vous requiers » au nom d'elle, que nous nous reposions » un petit, & que nous devisions ensem-

» ble de nos aventures. Lâche ribaud,
» *répondit Jaſon*, ſi je accorde ta requête,
» c'eſt à mon grand regret, toutefois au
» nom de ma haute Maîtreſſe je ne peux
» rien dénier. A ces paroles ſe ſeirent ſur
» l'herbe verte, & ſe prinrent à deviſer.
» Très-gentil Chevalier, dit le Géant, il
» m'eſt avis que vous êtes amoureux? Il
» peut bien être, répondit Jaſon. De qui
» eſt-ce, dit le Géant? D'une Dame, la
» plus belle des belles, dit Jaſon. A votre
» ſemblant, repliqua Corſus : pour moi à
» mon avis, ah! ah! Sire Chevalier, que
» vous êtes fol! vous nommez votre Dame
» la plus belle de toutes, mais n'avez vu
» toutes les autres, & peut-être en eſt-il
» par millier qui ſont plus belles; la tenez
» pour votre uniquement, & eſt poſſible
» qu'elle eſt à plus de cent. J'ai autrefois aimé
» une Demoiſelle; je la croyois très-belle,
» mais j'ai reconnu qu'elle étoit très-laide:
» on loue & priſe fort la belle Mirro,
» mais je penſe, que qui y regarderoit de
» bien près, y trouveroit aſſez à repren-
» dre. A ces paroles, Jaſon, tout enflambé
» d'ire, s'écria: Ah! très-déloyal traître,
» comment oſes-tu par ton grand ou-
» trage, mal penſer ſur la fleur de tou-
» tes Dames, en laquelle eſt beauté,

» noblesse, & toute haute vertu ? & se » levant sur ses pieds, prit sa bonne épée » qui gissoit sur l'herbe toute ensanglan- » tée, disant, garde-toi de moi si bon » te semble «. Et lors le combat recommença de plus belle, & Jason mena le Géant si rudement, qu'il le renversa mort. Cette victoire ayant jeté la consternation & le désordre dans l'armée des Esclavons, Jason en profita, & dès le lendemain, invoquant le nom de *Mirro* (*qui veut autant dire, comme Miroir de Beauté*), il fit une vigoureuse sortie à la tête des Oliferniens, poursuivit les ennemis jusque dans leur camp, & les obligea de s'éloigner des Etats de sa Reine. Le vainqueur crut alors pouvoir mériter d'elle quelque récompense ; mais il fut reçu avec fierté par la belle Princesse, qui, sous prétexte qu'elle ignoroit s'il étoit digne d'elle, par sa naissance & par son caractere personnel, le rebuta avec hauteur. Jason désespéré quitta sa Cour, & s'embarqua. Mirro ayant appris son départ, en fut très-affligée. Mais, disoit cette Reine à sa confidente, » mon honneur requé- » roit que à sa premiere requête je me » tinsse chiere, car celles qui par leurs » amans se laissent endormir, doivent

» en avoir vergogne, & pour ce que en la » plusʃpart des hommes n'y a vérité ne » loyauté en regard d'amour, & en eſt-il » beaucoup qui ne ſavent autre choſes faire » que ſervir Dames & Demoiſelles de bour» des & fallaces. Ma mere m'a apprins cette » leçon, & j'ai bien retenu ſa doctrine : » Dame qui de ſon amant eſt requiſe, » bien qu'elle ait grand déſir d'octroyer, » ne ſe peut trop faire requérir «.

Cependant, Mirro ne pouvant plus ſupporter l'abſence de Jaſon, réſolut de le ſuivre, & prétextant un pélerinage au Temple de Minerve à Athenes, elle prit la route de cette Ville, & s'embarqua pour s'y rendre, comme avoit auſſi fait Jaſon. Les deux Amans ne ſe croyoient pas ſi près l'un de l'autre. Une tempête les ayant forcés tous deux à relâcher ſur la côte de Thrace, ils tomberent entre les mains du cruel Diomede. L'on ſait que ce Tyran avoit la coutume de faire mourir tous les Etrangers qui approchoient de ſes Etats. Ses Satellites voulurent s'emparer des deux vaiſſeaux, & le preux Jaſon défendit non ſeulement le ſien, mais celui de ſes compagnons de voyage, & délivra ainſi ſa Princeſſe : enfin ils arriverent tous deux à Athenes. Jaſon ſe préſenta à la

Cour du Roi Egée, & Mirro avec sa suivante, se cacha dans une maison de la Ville. Le Prince des Mirmidons fit connoissance avec un vieux & sage guerrier, nommé Mopse, qui devint bientôt son confident; il ne lui cacha point les chagrins que lui faisoient essuyer les rigueurs de la Reine d'Oliferne. » Sire, lui dit » le bon Ecuyer, nul ne meurt d'amour, » car la maladie qui en procede est tant » gracieuse, que l'on en releve; mais si » me voulez croire, & alléger votre » peine, je vous en enseignerai les moyens: » bien est-il juste que homme soit amou- » reux, mais aussi est-il que homme sage » ait deux cordes à son arc : la corde » de rechange est la gloire & le désir » de faire exploits, & d'acquérir los » (*renommée*) par vaillance, qui est le » haut Paradis des Dieux & des hommes, » comme plaisir charnel est celui des » femmes «. *A donc* Mopse persuada à Jason de s'embarquer pour l'expédition de la Colchide, qui se préparoit à Athenes. Théfée, fils du Roi Egée, étoit à la tête de cette entreprise, qui avoit pour but la conquête de la Toison d'Or. Hercule, ami de Théfée, & qui reconnut bientôt Jason pour son frere d'armes, s'y étoit

aussi engagé. Jason n'eut pas de peine à se déterminer à y prendre part, & fut même déclaré un des Chefs. Un grand navire se trouva prêt pour les recevoir : celui qui en avoit été le Constructeur en étoit aussi le Pilote ; il s'appeloit Argo ; il avoit donné son nom au bâtiment, & de là tous ceux qui s'y embarquerent prirent celui d'Argonautes. Leur départ approchoit, lorsque la belle Mirro se fit reconnoître de son serviteur Jason. Le jeune Héros, aussi enchanté que surpris, se jeta à ses genoux, & lui offrit de renoncer à tout pour elle. » Non «, lui répondit la noble Princesse, » allez, Prince des Mirmidons, » remplissez vos hautes destinées, vous » n'en reviendrez quelque jour que plus » digne de moi ; je vais vous attendre » à Oliferne «. Jason lui promit bien de revenir apporter à ses pieds la riche Toison, & elle retourna dans ses Etats. Les Argonautes s'étant embarqués, se rendirent d'abord dans la Mirmidoine. Eson y revit son fils avec plaisir, & Peleus fut enchanté de ce qu'il alloit encore tenter des aventures périlleuses. On joignit aux Argonautes une assez grande quantité de Mirmidons & d'Epirotes leurs voisins, & à la

a tête de cette armée, Jason se flatta de aire bien des conquêtes.

Le premier rivage sur lequel ils aborderent, fut celui de Troye : Laomedon régnoit alors sur cette contrée. Il apperçut Hercule, que sa taille avantageuse & formidable faisoit reconnoître sur le tillac du navire Argo. Cette remarque suffit pour empêcher Laomedon de recevoir les Argonautes dans son port. Il avoit déjà eu avec Hercule une querelle assez vive. Le Prince de Thebes avoit délivré la Princesse de Troye, Hésione, des griffes d'un monstre marin prêt à la dévorer ; mais quand il avoit demandé cette belle personne pour sa récompense, on lui avoit répondu que ce n'étoit pas la peine d'enlever cette beauté à un monstre pour la donner à un autre. Hercule irrité avoit promis de revenir en force, pour détruire la Ville de l'ingrat Laomedon. Ce Roi ne douta pas qu'il ne vînt à dessein de tenir parole ; il retarda sa perte tant qu'il lui fut possible, mais il ne put s'y dérober. Hercule & ses Argonautes le punirent de sa mauvaise foi.

Continuant leur route, les Argonautes aborderent dans l'Isle de Lemnos, où régnoit la belle Ipsipile. Leur navire avoit

déjà besoin de grandes réparations, qui les forcerent à y faire un séjour assez considérable. Heureusement la Souveraine de cette Isle se trouva très-bien disposée pour recevoir de pareils Hôtes : c'étoit l'élite de la Grece ; & le bel & noble Jason se distinguoit entre eux tous, & étoit fait pour séduire les Dames les plus cruelles. Ipsipile ne l'étoit pas ; ainsi les charmes du Prince de Mirmidoine firent sur son cœur un effet aussi prompt que violent. Jason résista pendant quelque temps *aux doux regards, messagers ordinaires d'amour*, & à toutes les démonstrations d'une inclination naissante, & disposée à faire bien du chemin en peu de temps, que la Reine de Lemnos ne lui épargna pas. Le souvenir de celle d'Oliferne défendoit le fils d'Eson contre ses charmes ; il vouloit rester fidele à Mirro : mais le bon Mopse & ses Compagnons d'armes furent les premiers à lui conseiller d'être plus complaisant pour une belle Princesse, dont les bontés leur étoient nécessaires pour leur faire poursuivre leur route, & mettre à fin leur brillante entreprise. Le jeune & beau Jason se laissa persuader ; Hercule, Thésée & les autres Argonautes se partagerent les Dames &

emoiselles d'honneur de la Cour de
:mnos, & y passerent dans les délices
ıelques mois, qui leur parurent à peine
:s journées. Ils quitterent avec regret
tte Isle enchanteresse : on s'y sou-
nt long-temps d'eux, car la popu-
tion en fut considérablement augmen-
e; & la Reine Ipsipile donna le jour
un jeune Prince, dont tous les traits lui
ppeloient ceux du beau Jason.

Il n'y a rien de si dangereux que d'être
ıe fois infidele, on contracte la mal-
:ureuse habitude de le devenir souvent;
est ce qui arriva à Jason. Les Argonautes
›orderent enfin au port de Jacoite, Ca-
tale de la Colchide. Le Roi Œtas gou-
:rnoit ce pays; & comme il étoit d'ori-
ne Grecque, il reçut avec amitié les
rinces, Chevaliers & Guerriers, à la
te desquels étoient le grand Hercule,
vaillant Théfée, & le beau Jason; il
s présenta à ses deux filles. Ces Prin-
sses s'étoient parées avec tout le soin pos-
›le, pour les recevoir; l'aînée sur-tout,
ıi s'appeloit Médée, ne négligea rien
›ur plaire à Jason. Nous allons voir
ı'elle employa pour s'en faire aimer,
›n seulement les moyens ordinaires &
ıturels, mais encore l'art de la magie,

dans laquelle elle avoit été initiée dès sa plus tendre jeunesse par sa Gouvernante. Aussi-tôt qu'elle avoit vu le Prince de Mirmidoine, elle en avoit été éprise; elle eut bientôt occasion de s'assurer de son cœur en lui rendant un service important. Les Argonautes firent en soupant confidence au Roi de Colchos, du projet qu'ils avoient d'enlever la Toison d'Or. Princes, leur répondit le Monarque, je consentirois de tout mon cœur que vous vous rendissiez maîtres de ce riche trésor, mais prenez garde à ne pas échouer dans les moyens que vous employerez pour cet effet. La Toison est défendue par une grande quantité de monstres épouvantables, & il faut les appaiser, les endormir, où les faire mourir. En vain la bravoure s'exerceroit-elle contre eux : on est obligé de céder à leur force, à moins qu'on ne puisse remplir des conditions très-embarrassantes, & qui ne sont pas même connues, puisque le secret en est caché à tous les hommes, & n'est révélé qu'à une seule fille de la descendance d'Hellé, qui étoit mon aïeule. Hercule & Thésée eurent beau dire qu'aucun obstacle ne pouvoit les arrêter : Sires, leur répondit-on, épargnez-vous la peine de combattre

les monſtres indomptables, & attendez que le Ciel ou l'Enfer aſſure le ſuccès de votre entrepriſe.

Le lendemain, le Prince de Mirmidoine reçut de bonne heure la viſite d'une vieille femme, qui lui demanda une audience particuliere, & l'obtint aiſément.
» Sire Chevalier, lui dit-elle, je viens
» vous offrir tout ce qui peut flatter un
» Héros tel que vous, la gloire la plus
» éclatante, & les plus délicieux plaiſirs.
» Vous avez entendu hier à quels dan-
» gers on s'expoſe en voulant conquérir
» la Toiſon; la petite Iſle dans laquelle
» eſt gardé ce précieux tréſor, eſt voiſine
» de notre port, & on la peut voir du
» haut de nos murailles : il ne tient qu'à
» vous de remarquer qu'elle eſt toujours
» entourée de tourbillons de flammes &
» de fumée, ils ſont vomis par les tau-
» reaux furieux qui en défendent l'en-
» trée; gardez-vous d'en approcher,
» votre vaillance & toute celle de vos
» compagnons ne pourroient vous dérober
» aux atteintes de ces monſtres & de ces
» feux. Il n'eſt qu'un moyen de vous en
» préſerver, & de mettre heureuſement
» à fin cette entrepriſe; c'eſt de mériter
» les bontés de ma Maîtreſſe la Prin-

» ceſſe Médée. Deſcendante de Hellé,
» qu'Apollon lui-même amena dans cette
» Iſle ſur le Mouton à la Toiſon dorée,
» elle poſſede ſeule le ſecret d'écarter les
» monſtres, d'arriver juſques au milieu
» du Temple de Mars, & de ſe rendre
» maîtreſſe de ce qui fait l'objet de l'am-
» bition des plus grands Princes de la
» Grece & de l'Aſie. Elle vous commu-
» niquera ce ſecret important, & vous
» ſerez plutôt poſſeſſeur de la Toiſon, que
» vos compagnons n'auront pris des me-
» ſures pour en venir à bout. Mais
» Médée veut être aſſurée de votre recon-
» noiſſance & de votre attachement :
» jurez-lui de l'aimer éternellement, de
» ne la jamais abandonner, & elle vous
» rend maîtreſſe de ſon cœur, de ſa main,
» & de tous ſes ſecrets. Elle en poſſede
» beaucoup, car rien ne lui eſt caché
» dans l'art des enchantemens. Ses attraits
« vous ſont connus, mais il faut que je
» vous apprenne quel eſt ſon caractere.
» Egalement tendre & vive, elle eſt diſ-
» poſée à s'enflammer, & je ne veux
» point vous cacher qu'elle l'eſt pour vous :
» mais ſi vous voulez qu'elle vous donne
» ſon cœur, il faut qu'elle poſſede uni-
» quement & entiérement le vôtre ; car

» si, malgré la beauté céleste qu'elle pos-
» sede, & la puissance terrible que les
» Dieux infernaux ont déposée entre ses
» mains, elle veut bien s'abaisser jus-
» qu'à aimer un simple mortel, elle se
» doit à elle-même de le punir des plus
» rigoureux supplices s'il est infidele «.

Cette déclaration, mêlée de douceur & de menace, eût peut-être été aussi capable de rebuter Jason, que de le déterminer à s'engager avec Médée, si la vieille Gouvernante sorciere n'eût, en commençant son discours, jeté en l'air une poudre, dont l'effet étoit de troubler la raison de ceux sur qui elle tomboit, & de les diposer à l'amour pour celle dont on leur parloit. Le fils d'Eson céda à ce charme; il oublia encore une fois la Reine Mirro, accepta les offres qui lui étoient faites de la part de Médée, & promit tout ce qu'on voulut exiger de lui. Il fut aussi-tôt conduit aux pieds de la Princesse, s'y jeta, lui jura un amour & une reconnoissance éternelles, reçut ses sermens; & après avoir pris ses instructions, dès le même jour il demanda au Roi Œthas la permission d'aller le premier, seul, tenter l'aventure de la conquête du Mouton au

Veaurre d'or, c'est-à-dire, à la Toison dorée (1).

Le bon Roi de Colchos, qui n'étoit point dans la confidence de sa fille, ne vit partir qu'à regret pour l'expédition de la conquête de la Toison, un aussi gentil Chevalier. La Cour & la Ville de Colchos se rassemblerent sur les murailles qui avoient vue du côté de la mer. Jason entra dans un petit bateau, qui le porta promptement jusqu'auprès de l'Isle enflammée. Le Chevalier étoit couvert d'un vaste manteau, sous lequel il cachoit l'écu & l'épée qui avoient autrefois servi à Apollon même, & que ce Dieu avoit transmis à la postérité d'Hellé de femmes en femmes, jusqu'à ce que ces armes fussent parvenues aux mains de Médée. A sa ceinture étoit attachée une éponge remplie d'une liqueur capable d'éteindre tous les feux & toutes les flammes que les taureaux furieux jetoient par la bouche & par les narines, & un bouquet d'herbes dont la vertu soporative devoit plonger ces monstres dans un

(1) Il est évident que le vieux mot *veaurre* vient du Latin *vellus*, *velleris*, qui veut dire toison.

sommeil léthargique. Avec de si puissans secours, & la valeur dont il étoit naturellement doué, on juge bien que Jason vainquit tous les obstacles. Il pénétra dans le Temple où étoit gardée la Toison ; les Prêtres d'Apollon la lui remirent eux-mêmes, & l'accompagnerent avec respect jusques à son bâteau, dans lequel on le vit revenir avec autant d'admiration que d'étonnement. Il aborda à Jacoite, aux acclamations d'un peuple nombreux ; & ses compagnons ne furent pas les moins empressés à le féliciter. Il assura en secret la Princesse Médée de sa reconnoissance, & se déclara publiquement son Amant. Celle-ci, malgré sa fierté, parut recevoir son hommage avec sensibilité ; & le bon Roi Œthas conçut avec plaisir l'espérance de faire son gendre d'un Héros qui avoit enlevé à son pays un aussi riche trésor que la Toison d'or.

Mais les Chevaliers Argonautes ne pensoient pas ainsi. Après avoir mis à fin leur entreprise, & avoir fait à Colchos un séjour aussi agréable & un peu plus long que celui qu'ils avoient fait dans l'Isle de Lemnos, ils voulurent revoir leur patrie, & remettre leur frere d'armes, Jason, entre les mains du bon Eson son

pere. Le charme opéroit toujours, & Jason avoit oublié Mirro ; mais ils lui rappelerent le souvenir de la belle Reine d'Oliferne, dont il avoit fait la premiere Dame de ses pensées. » Chevalier «, lui disoient-ils, » il peut être permis, sur-tout » dans des voyages de long cours, à » Damoiseau bien né d'oublier pour » quelques momens la Dame auprès de » qui il s'est mis en servage ; mais tôt » ou tard faut-il y revenir, car si l'on » peut s'amuser de plusieurs, si ne peut-» on en servir qu'une «. Le vainqueur de la Toison se rendit à ces raisons ; d'ailleurs l'amour de la patrie se faisant entendre dans son cœur, il se disposa à y retourner. Mais ils convinrent tous qu'il falloit dissimuler, & qu'il étoit à propos que Jason fît semblant de vouloir rester auprès d'Œtas & de Médée, jusqu'au moment où ils mettroient à la voile. Il leur promit de s'embarquer alors secrétement avec eux. La chose fut présentée ainsi à la Cour de Colchos ; & le bon Monarque se détermina sans peine à accorder congé au reste des Grecs, espérant conserver son gendre & la Toison. Mais Médée ne s'y trompa pas. L'embarras & le trouble qu'elle remarqua sur

le visage de Jason, au milieu même des caresses dont il ne cessoit de l'accabler, lui firent soupçonner qu'elle étoit trahie; son amour & son art l'eurent bientôt éclairée. » Tu me trompes, Jason, dit-» elle à son Amant, tu voudrois en vain » me le dissimuler, je le sais; mais sou-» viens-toi de ce que te dit ma fidelle » nourrice, lorsqu'elle te proposa de t'at-» tacher à moi. Elle t'avertit que j'étois » aussi vindicative que tendre; que j'exi-» geois avec hauteur une fidélité que je » crois due à mes charmes & aux services » que je t'ai rendus. Tu me verras pen-» dant toute ma vie soutenir ce carac-» tere; si tu manques à ce que tu me » dois, mes vengeances seront terribles. » Ce n'est point sur toi-même que je » les exercerai, ta personne m'est chere, » mais imitant les Démons avec lesquels » je suis en relation, je tourmenterai ton » ame par les endroits les plus sensibles. » Il me seroit aisé de t'empêcher de » t'embarquer, ou d'exciter une tem-» pête dans laquelle je ferois périr tous » les Grecs avec toi. Mais, non, tu veux » partir, je veux te suivre. Tu veux ravir » à ce pays la précieuse Toison d'or; » c'est à moi que tu la dois; j'emploierai

» mon art & mon courage pour qu'elle » ne te soit jamais ravie, mais je ne te » quitterai pas non plus. Mon pere igno- » rera notre fuite jusqu'à ce qu'il ne soit » plus possible de l'empêcher, & je ne » veux pas que tes compagnons soient » instruits de ma résolution, jusqu'au » moment où je mettrai avec toi le pied » dans leur navire «.

Il n'étoit pas possible de résister à une harangue aussi tendre & aussi impérieuse. Tout brave qu'étoit Jason, il se soumit aux dispositions de sa fiere Princesse. La veille de leur départ, les Argonautes prirent congé du Roi de Colchos, & feignirent de laisser auprès de lui le fils d'Eson, & son riche trésor. Mais ayant encore passé la nuit suivante dans le port, Jason les y joignit; &, à leur grand étonnement, ils le virent accompagné de Médée, qui menoit par la main son petit frere Absirte, qui étoit cher au bon Œtas, puisque c'étoit le seul enfant mâle qu'il eût eu après de longues années de mariage. Quelque surpris que fussent les Grecs, ils ne crurent pas devoir refuser cette nouvelle Argonaute, & avant la pointe du jour on mit à la voile.

Le lendemain, on s'apperçut à Jacoite

de l'évasion du Prince & de la Princesse. Œtas irrité prit aussi-tôt la résolution de les poursuivre. Il avoit dans le port même plusieurs vaisseaux & galeres, avec lesquels il pouvoit aisément envelopper & combattre avec avantage le navire Argo. Ces bâtimens furent bientôt prêts ; ils mirent à la voile, & joignirent promptement les fugitifs. Le pere de Médée étoit sur l'avant de sa principale galere, & animoit ses soldats à monter à l'abordage. Il accabloit de reproches sa fille, son ravisseur, & tous les Grecs. On juge bien qu'Hercule & Thésée ne supportoient pas patiemment ces injures ; ils étoient prêts à se défendre, lorsque Médée prenant la parole : » Chevaliers, leur dit-elle, laissez-» moi seule mettre fin à ces emportemens » indiscrets «. En même temps, prenant dans ses bras le petit Absirte, elle monte avec cet enfant sur le tillac du navire Argo, & adressant la parole à son pere : » Roi » de Colchos, lui dit-elle, viens-tu arra-» cher ta fille des bras de son époux, » viens-tu faire la guerre à ces Héros » Grecs, à qui tu es lié par le sang, » & qui, comme toi, doivent leur origine » aux Dieux ? Garde-toi de les attaquer, » ni de permettre que tes gens tirent sur

» eux leurs fleches meurtrieres. Du moins » considere, pour les empêcher, qu'elle » est la premiere victime que j'oppose à » leurs coups: c'est ton fils «. En même temps, elle lui présentoit son jeune frere, lorsqu'une fleche, que peut-être Œtas ne fut pas à temps d'arrêter, vole, frappe, & perce le cœur d'Absirte. Médée furieuse, croyant que ses représentations étoient inutiles, entre en fureur, & déchirant le corps du malheureux enfant, elle en jette les membres au loin dans la mer. Le pere désespéré, donne les ordres nécessaires pour empêcher qu'ils ne soient la proie des monstres marins; on les lui rapporte, & il ordonne que ses galeres reprennent le chemin de Colchos, pour s'occuper du triste soin de donner la sépulture à son fils. Les Argonautes continuerent leur route, en frémissant de la scene horrible qui venoit de se passer. Jason resta long-temps plongé dans la plus profonde revêrie. Cependant, au bout de quelques jours de navigation, ces impressions noires commençoient à se dissiper, lorsque le Pilote Argo fit remarquer aux Passagers une Isle, à laquelle il les pressa d'aborder; elle leur étoit bien connue, car c'étoit l'Isle de Lemnos. Depuis plus

d'un an, Ipſipile y attendoit avec impatience le retour, ou du moins des nouvelles de ſon cher Jaſon. Ses gens reconnoiſſent le navire Argo à ſa conſtruction; ils lui en donnent avis, & la belle Reine accourt avec ſon fils juſques ſur un promontoire élevé, au pied duquel les vaiſſeaux qui entroient dans le port, étoient obligés de paſſer. Déjà elle étoit à portée de reconnoître dans le vaiſſeau même Jaſon, la tête couronnée de lauriers, & tenant en main la précieuſe Toiſon. Les plus belles Dames de Lemnos étoient à la ſuite de leur Souveraine, & chacune d'elles reconnoiſſoit le Guerrier qui lui avoit été attaché, & s'avançoit pour en être vue. L'une faiſoit des ſignes d'amitié au terrible Hercule; l'autre au vaillant Théſée; juſques au bon Ecuyer Mopſe, retrouvoit parmi elles ſon Amante. Médée s'informa de la raiſon qui attiroit tant de beautés ſur ce rivage, & des motifs que les Argonautes avoient de s'y intéreſſer; on l'en inſtruiſit: elle prit auſſi-tôt ſon parti. Retirée dans la chambre de pouppe, à l'arriere du vaiſſeau, elle fit quelques conjurations, & auſſi-tôt un vent furieux s'éleve; le vaiſſeau, prêt à entrer dans le port de Lemnos, eſt rejeté en pleine

mer, & forcé de s'éloigner de cette Isle voluptueuse, dont le souvenir étoit si cher aux jeunes Chevaliers Grecs. En vain voulurent-ils, à plusieurs reprises, s'en approcher, les obstacles se renouveloient avec une uniformité & une obstination qui parurent vraiment surnaturelles. Le sage Argo, qui s'en apperçut, prit le parti de continuer sa route : mais, hélas! la malheureuse Ipsipile reconnut bien que les Dieux ou les Esprits infernaux étoient conjurés contre elle; elle sentit que Jason lui échappoit, & pour toujours. Aussi-tôt tirant ses tablettes qui étoient déjà remplies des vœux qu'elle avoit faits pour le retour de ce Héros, elle y écrivit d'une main tremblante quelques lignes, & après avoir tendrement embrassé son fils, & l'avoir recommandé aux soins des Dames Lemniennes, à qui elle avoit donné l'exemple de la tendresse, elle leur offrit celui du désespoir, en se jetant du haut du promontoire dans la mer. Les flots, les vents, ou les Démons, pousserent le corps de cette malheureuse Amante jusqu'auprès du vaisseau des Argonautes. On porta dans le navire son cadavre inanimé. Jason le reconnut, & témoigna les plus sensibles regrets de sa perte. Médée ne craignant

gnant plus une Amante qu'elle avoit réduite au désespoir, parut partager la sensibilité de Jason. Si-tôt que l'on put approcher d'un rivage, on s'y arrêta, & on y fit à Ipsipile de magnifiques obséques. Les cendres de son corps consumé par les flammes, furent renfermées dans un monument superbe, sur lequel on grava une épitaphe, qui contenoit en peu de mots l'histoire de ses malheurs.

Enfin le fameux vaisseau revit les rives de Mirmidoine, & y débarqua le noble Jason & la belle Médée. Les Argonautes, qui bientôt après retournerent chacun dans leur patrie, se séparerent du Conquérant de la Toison, en lui faisant les plus tendres adieux; mais ils étoient bien éloignés de regretter de même la jalouse & sévere Médée.

L'on peut juger avec quelle satisfaction le bon Roi Eson revit son fils couvert de gloire: il s'étoit retiré depuis quelque temps dans un Château, où il n'étoit plus occupé que des infirmités inséparables de la vieillesse, & dont il étoit accablé. Il laissoit à son frere Peleus le soin des affaires & de l'administration du Royaume: mais le bruit de l'arrivée de Jason étant parvenu jusque dans sa re-

traite, il la quitta auſſi-tôt, pour rentrer dans la ville d'Elſebée ſa Capitale. Ses peuples & lui admirerent encore moins la richeſſe de la Toiſon, que la beauté & l'air noble & fier de la Princeſſe Médée. Eſon embraſſa avec la tendreſſe la plus ſincere cette bru, à laquelle ſon fils avoit de ſi grandes obligations. Peleus fit auſſi tous ſes efforts pour perſuader à Médée qu'il partageoit la reconnoiſſance que devoient avoir pour elle ſon frere & ſon neveu. Les filles de celui-ci firent leur cour à l'Enchantereſſe, & elle reçut également bien les preuves d'attachement & d'affection des uns & des autres : mais elle étoit trop grande Magicienne pour ne pas être politique; & ayant eu pendant la navigation le temps de ſe mettre au fait des véritables intérêts de la Cour de Mirmidoine, elle ſentit parfaitement qu'elle devoit répondre aux ſentimens de ſon beau-pere, qui étoient ſinceres, & ſe défier de ceux de l'oncle & des couſines de Jaſon.

Voulant prouver que ſes connoiſſances dans l'art des enchantemens ne ſe bornoient pas ſeulement à faciliter la conquête d'une riche Toiſon, mais qu'elle pouvoit rendre des ſervices plus eſſentiels,

elle engagea le bon homme Eson, qui vouloit retourner végéter dans son vieux Château, à ne pas se presser d'abandonner ainsi le monde & son Royaume, puisqu'elle pourroit le mettre bientôt en état d'en jouir mieux qu'il n'avoit jamais fait. » La belle » Médée (dit Raoul Le Febvre) regarda » que entre autres sciences, elle en avoit » une pour faire vieilles gens devenir jeu- » nes, & en espécial les hommes; & puis » aussi que le bon Roi Eson étoit moult » ancien, pour laquelle cause elle consi- » déra qu'elle pourroit acquérir une grande » los & renommée si elle lui renouvelloit » son âge. Pourquoi elle dit à son Sei- » gneur Jason, que par ses sciences elle » feroit tant, que son pere recouvreroit » jeunesse, si bien qu'il ne sembleroit » plus avoir que trente-deux ans. Quand » Jason ce entendit, il fut moult ébahi, » non sans cause; & lui sembloit chose » impossible; toutefois lui répondit: Certes, » Belle, je sais pour vrai que vous êtes » moult sage & expérimentée, emplantée » de hautes sciences, voire plus que toute » autre Dame & Damoiselle. Ce me » semble chose forte à faire ce que me » dites; mais plût ors aux Dieux que le » Roi mon pere pût si long-temps vivre,

» qu'il me fît mettre en sépulture sans
» mon temps abréger ! Par tous mes Dieux,
» Sire, répondit la Dame, pour nul rien
» ne vous voudrois abuser ni décevoir ;
» si vous déclares que pour alonger la
» vie du Roi votre pere plus que les Dieux
» & nature ne l'ont ordonné, à cela je ne
» touche : mais au regard de le relever
» tellement, qu'il semblera à lui & à tous
» autres être en l'âge de trente-deux ans,
» je m'en fais bien forte, s'il est votre
» plaisir & le sien «.

Jason & Eson désiroient également ce rajeunissement. » Ma belle-fille, dit
» le bonhomme, suis sur le bord de ma
» fosse, gissant la plupart du temps au
» lit, ombre de mort qui est très-amere :
» or, si pouvés aourner les bords de ma
» fosse de fleurs printannieres, & rendre
» mes derniers jours brillans en vertus &
» valeur, ainsi qu'ont été ceux de ma
» verte jeunesse, je vous serai grande-
» ment tenu «.

Médée employa huit jours à faire les plus grandes conjurations, & à cueillir sur les montagnes & dans les vallons de la Mirmidoine les herbes nécessaires à son dessein. Enfin, ayant fait des sacrifices à Hébé, Déesse de la Jeunesse, à la triple

Hécate, & aux Parques, elle se renferma dans le Château de Pintaquo, retraite ordinaire du bon homme. Pendant trois jours, elle le médicamenta, le frotta, le baigna; & , après l'avoir plongé dans un sommeil léthargique, elle lui fit plusieurs piqûres, à travers lesquelles le suc des herbes s'insinua dans ses veines, se mêla avec son sang, le revivifia, & fortifia son corps, de sorte qu'il se trouva à son réveil avoir recouvré tous les avantages dont il jouissoit à l'âge de trente-deux ans. Médée le reconduisit dans sa Capitale, où l'on fut étonné de la vigueur qu'il fit paroître dans les joûtes, les chasses, & tous les exercices auxquels il se livroit autrefois, & qu'il reprit avec ardeur. Il fit briller dans les Conseils la même force d'esprit, jointe à une expérience de quinze à seize lustres : tout le Royaume applaudit au prodige qu'avoit opéré Médée : le seul Peleus & ses filles en conçurent de la jalousie, mais ils la dissimulerent. Les Demoiselles ne s'en consolerent que par l'espérance qu'elles pourroient obtenir la même grace pour leur pere ; quoiqu'il eût dix ans moins que son frere, il commençoit aussi à ressentir les inconvéniens de la vieillesse : elles conjurerent donc l'En-

chantereſſe de rendre le même ſervice au cadet qu'à l'aîné. Médée feignit de céder à leurs inſtances, & à celles d'Eſon & de Jaſon, qui la ſupplierent également d'étendre ſes bontés ſur le reſte de leur famille. Elle parut faire les mêmes préparatifs que la premiere fois : elle conduiſit de même Peleus dans le Château de Pintaquo : mais quand ce vint aux dernieres opérations, la cruelle Magicienne dit aux filles, qu'il n'appartenoit qu'à elles de faire à leur pere les bleſſures ſalutaires par leſquelles le ſuc vivifiant devoit s'inſinuer dans ſes veines. Elle leur donna de fauſſes inſtructions ſur la maniere dont elles pourroient achever d'opérer ce rajeuniſſement, & ſe retira. Elle n'avoit point compoſé le bain comme il devoit l'être pour opérer ce prodige, de ſorte que les malheureuſes filles de Peleus furent trompées dans leur attente ; au lieu de rendre à leur pere le ſervice qu'elles eſpéroient, il mourut ſous leurs coups. Lorſqu'elles furent bien aſſurées du crime involontaire qu'elles venoient de commettre, elles coururent, tout échevelées, dans le dernier déſeſpoir, ſe jeter aux pieds d'Eſon & de Jaſon, & leur firent part du ſujet de leurs douleurs. Le pere & le fils frémirent à ce récit ; ils

sentirent combien une femme, telle que Médée, étoit dangereuse dans une Cour, où son art pouvoit être employé à la ruine des Souverains, aussi bien qu'à leur service. En effet, la perfidie de cette Enchanteresse ne laissoit aucun doute sur les horreurs dont elle étoit capable, & le Roi prit la résolution de la bannir de ses Etats, tandis que Jason se décida à la fuir.

Le Conquérant de la fameuse Toison d'or prit aussi-tôt congé de son pere, partit secrétement; & n'osant d'abord se rendre à Oliferne, auprès de Mirro, de peur que Médée ne vînt l'y chercher, il visita plusieurs Royaumes de la Grece, & s'arrêta à Corinthe, où il fut reçu par le Roi Créon & Creuse sa fille, avec tous les honneurs & les distinctions que méritoient ses exploits & la haute réputation qu'il s'étoit acquise à tant de titres. Créon, déjà âgé, crut ne pouvoir mieux faire que de proposer à ce Héros d'épouser sa fille, & de partager son Trône avec elle après sa mort. Jason, toujours léger dans ses amours, avoit admiré les charmes de la Princesse, &, à cette vue, son cœur s'étoit enflammé. Creuse, de son côté, n'avoit pu voir Jason sans l'aimer; ainsi cette al-

liance ne souffrit de part ni d'autre aucun obstacle : d'ailleurs, les crimes de Médée lui avoient inspiré la plus grande horreur pour cette Magicienne, & il oublia totalement Mirro.

Cependant, lorsque Médée reçut de la bouche même d'Eson l'arrêt de son bannissement, elle entra dans une fureur difficile à concevoir. Elle reprocha au Roi son ingratitude, après les services qu'elle lui avoit rendus, au nombre desquels elle comptoit le meurtre de Peleus, qui avoit formé les plus cruels desseins contre la vie de son frere & de son neveu, dont il vouloit usurper la Couronne ; puis ayant appris le départ de Jason, qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'aimer, tout ingrat qu'il étoit, elle refusa avec un mépris insultant les vaisseaux qu'Eson lui offroit pour sortir de ses Etats, & d'un coup de baguette faisant paroître quatre dragons ailés, dont les queues entrelacées formoient un char, elle monta dessus avec sa vieille Gouvernante, qui ne la quitta jamais, & les deux enfans qu'elle avoit déjà eus de Jason, & qu'elle arracha des bras de leurs nourrices. Elle s'éleva dans les airs à la vue de la Cour d'Eson & de tous les Mirmidoniens.

La fugitive, mais terrible Magicienne, plana long-temps sur la Grece, sans pouvoir découvrir la route que Jason avoit prise ; mais enfin, s'étant arrêtée sur la Ville de Corinthe, elle apperçut les apprêts d'une grande fête : elle abaisse son char, pendant l'obscurité de la nuit, dans un vallon voisin, & ayant envoyé sa vieille Confidente à la découverte, elle apprend que ces préparatifs sont ceux des noces de Jason & de Creuse. Aussitôt elle médite la plus terrible vengeance, & en remet l'exécution au jour marqué pour la cérémonie. Déjà les Prêtres de l'Hymen arrivoient, précédés des torches nuptiales ; Créon, Creuse & Jason traversoient la cour de leur Palais, pour aller au devant d'eux, lorsqu'un nuage épais couvrit la Ville, & s'ouvrant à travers les foudres & les éclairs, Médée parut, tenant le poignard levé sur ses deux enfans, & s'adressant à Jason : « Traître, lui » dit-elle, reconnois Médée, & tremble » de la vengeance que je vais exercer, » non sur toi même, mais sur tes com» plices : je l'étendrai même sur ces deux » innocens, qui n'ont d'autre tort que » d'être nés de toi ». En même temps elle égorge ses deux fils, & jette leurs

cadavres aux pieds de Jason & du Roi de Corinthe. Les dragons ailés s'envolent, mais en partant ils vomissent des flammes qui embrasent aussi-tôt le Palais de Créon. Ce malheureux Roi & sa fille périrent dans ce terrible incendie, dont les feux ne purent rien sur le charme que Médée avoit communiqué à Jason, pour le préserver des torrens de flammes que jetoient les taureaux qui défendoient la Toison d'or. Ce Héros désespéré s'éloigna avec précipitation du Palais, sortit de Corinthe, & parcourut différentes contrées de la Grece, sans dessein, & presque sans savoir où il portoit ses pas. Le hasard ou le sort le conduisirent aux portes d'Oliferne où regnoit encore Mirro, qui conservoit pour lui les plus tendres sentimens; mais ses longues courses, ses chagrins & les malheurs affreux qu'il venoit d'éprouver, avoient tellement changé ses traits, qu'il crut pouvoir paroître dans la Ville, sans crainte d'y être reconnu : cependant il fit demander à la Reine une audience particuliere, & se présenta devant elle sous le nom d'un Chevalier Egyptien persécuté par de cruels ennemis, qui imploroit sa protection, & sollicitoit un asile. Le cœur de Mirro palpita à la vue de Jason,

A travers les traits défigurés du Chevalier inconnu, elle distingua ceux de l'Amant qui lui étoit si cher & qu'elle n'avoit cessé de regretter. Elle fit un cri de joie, & se précipita dans les bras de Jason, qui sentit renaître son amour pour cette belle Reine. Ces deux Amans renouerent ensemble, & resserrerent leurs anciennes chaînes par les plus tendres protestations. Jason ne cacha rien à Mirro de tout ce qui lui étoit arrivé, & s'avouant coupable d'infidélité, il en accusa l'art magique de Médée, auquel aucun cœur ne pouvoit résister. Les plus foibles excuses deviennent des raisons solides dans la bouche d'un Amant aimé. Mirro oublia que Jason l'avoit trahie : elle convint que, pour se soustraire à la vengeance de Médée, il devoit se tenir caché ; & elle consentit à le recevoir toutes les nuits en secret dans l'appartement le plus retiré de son Palais.

Cependant la Reine étoit aimée d'un Chevalier Olifernien, qui joignoit à la valeur l'avantage d'être allié aux plus illustres Maisons du Royaume : son nom étoit Buttor ; il ne cessoit de presser la charmante Mirro de couronner son amour & de lui donner la main, & pen-

dant long-temps ne put attribuer les refus accablans qu'il essuyoit, qu'au souvenir de Jason ; mais enfin ayant fait épier les actions de la Princesse, il découvrit que toutes les nuits un étranger étoit introduit avec mystere dans le Palais, & ne s'en retiroit qu'au point du jour. Il ne douta point que ce ne fût un nouveau rival qui lui étoit préféré, & dans sa fureur il conçut le dessein de le faire tomber sous ses coups. Il prend avec lui douze Satellites déterminés, se met en embuscade, attend son ennemi, & lorsqu'il arrive, fond sur lui sans lui donner le temps de se reconnoître : mais la victoire ne se rangea pas du côté des traîtres. Quoique Jason se trouvât surpris, & fût seul, il ne laissa pas de faire face à ses assassins ; tous périrent par sa main, & Buttor lui-même, percé de coups, tomba à ses pieds, noyé dans son sang. Jason, grièvement blessé, fut reporté dans le Palais, & l'affaire ayant fait du bruit, & le désespoir de la Reine ayant éclaté, tout fut découvert, & il n'y eut plus moyen de cacher aux Oliferniens le retour de Jason. Mirro même, pour son honneur, fut obligée de l'apprendre à ses Peuples, & de leur déclarer qu'elle alloit donner sa main au

Héros, qui, quelques années auparavant, les avoit délivrés de la tyrannie des Esclavons. On applaudit à son choix, & l'on fit les plus grands préparatifs pour célébrer avec éclat une alliance si long-temps désirée. Malheureusement il étoit difficile, ou, pour mieux dire, impossible d'en dérober la connoissance à Médée. Le jour même marqué pour la cérémonie qui devoit unir à jamais ces deux Amans, la Magicienne, montée sur un de ses dragons, tombe comme la foudre sur la Reine, & lui plonge un poignard dans le cœur : » Traître, s'écrie-t-elle en s'a-» dressant à Jason, rien ne peut te dé-» rober à ma jalouse vengeance ; voici » le quatrieme des forfaits que tu me » fais commettre, & le cours de mes » crimes ne doit finir que lorsque, pros-» terné à mes pieds, tu me demanderas » un pardon sincere de tes infidélités «.

Elle s'envole, & continue à errer par la Grece. Jason, moins coupable, mais plus malheureux, en fait autant de son côté.

Le vieux Roi Egée régnoit encore à Athenes : son fils Thésée continuoit de se signaler par les plus merveilleux exploits, & se montroit digne d'être l'ami & le com-

pagnon d'Hercule ; mais ses travaux l'éloignoient de sa Patrie, & son pere n'en avoit aucunes nouvelles. Médée arriva dans la Cour de ce vieux Roi, qu'elle trouva dans un état de foiblesse, qui l'exposoit à toute espece de séduction ; elle en profita, & se fit annoncer comme une étrangere malheureuse & persécutée. Sans déguiser son nom, & ses connoissances dans l'art des enchantemens, ni sa beauté, qu'elle releva au contraire pour mieux toucher le vieux Monarque, elle employa l'éloquence, & même le mensonge, à tourner ses aventures de maniere qu'on ne la trouvât pas coupable, mais qu'on la crût plutôt victime d'une affreuse ingratitude. Elle persuada si bien de son innocence l'imbécille vieillard, qu'après s'être fait plaindre de lui, elle s'en fit aimer au point qu'il lui proposa de partager son Trône avec elle. Médée, dans l'espérance de posséder le Trône d'Athenes, entrevit un moyen de se venger complétement de Jason, ou peut-être de se réunir à lui, car elle n'avoit jamais cessé de l'aimer. Le jour de son mariage étoit fixé & prochain, lorsque Thésée revint de son expédition contre les Amazones. Ce Héros, en mettant le pied dans

la Ville capitale de son pere, apprit que ce vieux Monarque étoit près de donner la main à Médée. » Eh! quoi, s'écria-t-il, ne » me suis-je donc donné tant de peines pour » purger la terre des monstres qui la rava» geoient, qu'afin de retrouver dans ma » Patrie le plus horrible de tous « ? Aussitôt il court auprès d'Egée, & en présence de la Princesse même de Colchos, il fait le récit le plus détaillé & le plus révoltant de ses crimes; il avoit été témoin de quelques-uns, & étoit parfaitement instruit des autres. La Magicienne également humiliée & furieuse, après avoir tenté inutilement de faire quelques conjurations & prestiges, qui ne purent nuire à Théfée, ni encore moins l'épouvanter, fut contrainte de fuir, pour se dérober aux coups de sa terrible épée. Longtemps elle fut errante & désolée; son art ne pouvoit lui servir qu'à la déguiser aux yeux de ceux à qui sa personne ou son nom, dès qu'ils leur étoient connus, inspiroient la plus forte horreur. Jason, de son côté, erroit aussi, comme nous l'avons dit. Après avoir passé plusieurs mois l'un & l'autre dans les plus cruelles agitations, le destin voulut qu'ils se retrouvassent au coin d'un bois, où tous deux

étoient parvenus par une route différente. Quelques arbres les féparoient; ils ne pouvoient fe voir, mais ils pouvoient s'entendre. Chacun d'eux fe croyant feul, fe mit à réfléchir tout haut fur le malheur de fa fituation. » Hélas! s'écria Médée, je le fens bien à préfent, les motifs les plus juftes, les plus intéreffans, » ne peuvent excufer les crimes qu'ils » font commettre. J'ai trop aimé Jafon; » c'eft à lui que j'ai facrifié ma gloire, » mon honneur, l'amour filial, l'amour » maternel, l'humanité, tous ces fentimens que la Religion, la raifon, la » nature a gravés dans le cœur des mortels. Quel profit ai-je retiré de ces » facrifices? Je fuis devenue un objet » d'horreur pour la terre entiere.... «

Jafon entendit ces lamentations, & reconnut la voix de fon époufe. (Je laiffe à l'ancien Auteur, Raoul Le Febvre, le foin de dire en fon langage comment fe fit la reconnoiffance & la réunion de ces deux époux). » Quand Jafon, qui moult vertueux Prince étoit, » eut entendu la Dame, & connu fa très» grand pouvreté, il lui print à fouvenir les innumérables biens qu'elle lui » avoit ci-devant faits; & comment elle

» avoit

» avoit, pour ſon amour, abandonné ſon
» pere & ſa nation, pour aller après lui,
» & lui ſouvint de tant d'autres choſes
» que avoit faites, mais toutes pour la
» conſervation de la vie & amour de lui.
» Par ainſi ſe montra, la print par la
» main & lui dit, qu'il lui pardonnoit tout
» ce qu'elle pouvoit avoir méfait, qui n'é-
» toit envers lui. Ores, dit de plus, que
» ſon plaiſir étoit qu'elle fût encore ſa
» femme, comme paravant avoit été.
» Certes incontinent que Médée eut en-
» tendu la bonne voulenté de ſon Sei-
» gneur, elle fut tant lie & joyeuſe que
» ſi lui eût été donné le plus noble &
» le meilleur Royaume du monde, ne
» le porroit plus être. Adonc elle lui
» jura que jamais elle ne s'entremettroit
» plus de ſorts ni d'enchantemens dont
» premier il n'eût connoiſſance, &
» tellement ſe conduiſit envers Jaſon,
» que cette nuit ſe reconcilierent enſem-
» ble. Le lendemain au matin ſe remirent
» en chemin, & tant allerent par leurs
» journées, qu'ils arriverent en Mirmi-
» doine, & trouverent que de nouveau
» le Roi Eſon étoit alſé de vie à trépas;
» & les peuples de Mirmidoine firent
» volontiers hommage à Jaſon, mais de

» Médée avoient paour & doutance. Jason les affertena que dorsenavant seroit bonne & douce femme & Reine. Alors l'accueillirent honorablement, & Jason & Médée régnerent en leur Royaume, & gouvernerent hautement long temps, pendant lequel ils véquirent en grand amour & concorde, & eurent plusieurs enfans qui régnerent après eux. A temps je fine cette Histoire, priant mon redouté Seigneur (Philippe le Bon, Duc de Bourgogne) & tous ceux qui le contenu de ce présent Volume liront ou orront lire, qu'il leur plaise de grace excuser, autant que mon petit & rude engin en a seu toucher & peu comprendre. *Deo gratias* «.

C'est avec autant d'étonnement que de satisfaction, que l'on voit dans le dénouement de cet ancien Roman, la terrible Médée devenir *bonne femme*, & mériter d'être proposée pour modele à toutes celles qui, après être tombées au commencement de leur mariage dans quelques excès de vivacité, d'emportement & de jalousie, veulent être plus raisonnables, & vivre dans leur ménage avec plus de douceur, de patience & de sagesse.

La VIE du preux & vaillant Hercule, où sont déduites par Histoires ses illustres prouesses, noblesses & libéralités. (Lyon, sans date, *in*-4°. gothique.)

TEL est le titre du second Roman imprimé sans date, mais sûrement au commencement du seizieme siecle, & peut-être même à la fin du quinzieme. L'Auteur est le même que celui du précédent (Raoul le Febvre). Nous ajouterons seulement qu'il s'intitule ici, » Prêtre & » Chapelain de très-redouté Seigneur, » Monseigneur le Duc Philippe de Bour» gogne «, & qu'il nous donne la date précise de la composition de cet Ouvrage-ci; c'est l'an 1463. Il paroît qu'il fait partie d'un plus considérable, que Raoul le Febvre a composé sous le titre de Recueil d'Histoires Troyennes. Ce n'est pas ici le moment de rendre compte de ce grand Ouvrage, mais seulement de l'Histoire d'Hercule, qui en forme à peu près la moitié. Je me contenterai d'observer, que dans l'un comme dans l'autre, aussi bien que dans le Roman de Médée & de Jason, qui forme l'article préce-

dent, l'Auteur écarte tout ce qui tient à la Mythologie; qu'il ne considere les Dieux du Paganisme ni comme des Divinités, ni même comme des Génies, des Démons ou des Etres fantatisques; mais qu'il paroît persuadé qu'ils ont été des Rois, des Héros, des Chevaliers, & des Dames de la Grece, de l'Isle de Crete & de l'Asie, auxquels il arriva, selon lui, des aventures assez merveilleuses, mais telles cependant qu'il n'y a aucun mortel à qui l'on ne puisse les attribuer, en supposant qu'ils avoient beaucoup de courage & de grandes qualités, bonnes ou mauvaises. Partant de ce principe, voyons comment l'Histoire d'Hercule est arrangée dans ce Roman-ci.

Dans un temps fort éloigné du nôtre, régnoit dans la Crete une Race de Rois, qui portoient tous le nom de Jupiter. Comme leurs Etats n'étoient pas éloignés de la Grece, ils y faisoient de fréquens voyages, & il y avoit des relations continuelles entre ces Souverains de Crete, qui étoient puissans, & tous les petits Rois du Péloponnese & de la Béotie. Un de ces Jupiter fut un jour invité aux noces d'un de ses parens, nommé Amphitryon, qui étoit Seigneur de

Thebes en Béotie. Il ne manqua pas de s'y trouver, & la mariée qui s'appeloit Alcmene, fut fort de son goût. Dès ce moment, il forma quelques projets contraires à l'honneur du Seigneur Amphitryon. Les Jupiter étoient sujets à tenter de semblables entreprises; le Roi de Crete s'occupa de celle-ci pendant quelque temps, & enfin trouva moyen d'y réussir. Amphitryon ayant porté la guerre dans les Etats d'un de ses voisins, laissa sa femme dans les siens; mais pour qu'elle fût moins exposée que dedans sa Ville, il l'enferma dans un Château nommé Arciance, avec quelques Domestiques des deux sexes, auxquels il recommanda de n'en point sortir jusqu'à son retour. L'amoureux Jupiter, instruit de cet arrangement, en profita. Il étoit un peu Magicien, & possédoit quelques secrets, entre autres celui d'une poudre soporative. Il entra une nuit dans le Château d'Arciance, & redoublant le sommeil de tous ceux qui y étoient endormis, il les empêcha de se réveiller pendant trois jours, dont il profita pour tenir auprès d'Alcmene la place d'Amphitryon, sans que celle-ci s'apperçût d'autre chose, sinon que son mari, revenu auprès d'elle,

étoit très-empressé à réparer l'ennui qu'avoit pu lui causer une absence qui pourtant n'avoit pas été très-longue. Mercure, Valet de chambre & Confident du Roi de Crete, qu'il avoit chargé de veiller à la porte du Château, l'avertit lorsque le véritable Amphitryon revint de son expédition. C'étoit encore la nuit; il reprit sa place sans soupçon, & Jupiter en se retirant ayant levé le charme, le matin ensuivant tout se réveilla dans le Château, & se retrouva dans l'ordre accoutumé: il y eut seulement quelques mal-entendus entre les deux époux, ainsi qu'entre tous ceux qui revenoient de l'armée, & ceux qui étoient restés au Château; ils ne se trouverent pas d'accord sur les jours de la semaine. La belle Alcmene faisoit à son mari quelques détails dont celui-ci ne convenoit pas; mais enfin, ces erreurs de calcul paroissant de peu de conséquence, on passa pardessus; on retourna à Thebes, &, quelques mois après, la grossesse d'Alcmene fut déclarée. Jupiter avoit pour femme une Princesse très-jalouse, elle s'appeloit Junon. Celle-ci fut informée de la *fredaine* de son époux, & croyant se venger de lui & de sa rivale, elle mit tous les obs-

tables possibles à son accouchement (car elle étoit aussi Sorciere); cependant elle ne put empêcher Alcmene de mettre au jour deux enfans, dont on nomma l'un Iphiclus, & l'autre Hercule. Tandis qu'ils étoient encore au berceau, la jalouse Reine jura leur mort; elle envoya deux terribles serpens pour les dévorer. Le petit Iphiclus en fut la victime; mais le petit Hercule, qui se montroit déjà presque en naissant d'une force prodigieuse, étrangla les deux monstres de ses propres mains, & accomplit ainsi au maillot le premier de ses travaux. Amphitryon fut bien étonné d'avoir donné le jour à un pareil Héros. Cependant on le fit élever avec grand soin; & quand il fut en âge de monter à cheval & de s'exercer dans les joûtes & combats, il se présenta à tous ceux qui se donnerent, & par tout il remporta les prix destinés aux vainqueurs.

J'ai déjà dit, en rendant compte du Roman précedent de Jason & de Médée, de quel genre étoient les agrémens d'Hercule; ils tiroient tout leur prix de sa force extraordinaire; son esprit étoit de la trempe de son corps; impénétrable aux préjugés, il saisissoit les idées simples.

avec rapidité, & les rendoit avec force; ennemi des finesses & de tout ce qui portoit le caractere de la foiblesse, toutes petitesses lui étoient étrangeres. Il avoit les passions fortes, entre autres, celles qu'il concevoit pour les femmes étoient violentes, mais sans délicatesse.

Notre Héros n'avoit encore que quinze à seize ans, lorsque le Roi de Béotie lui permit de tenir un pas d'armes au pied du mont Olympe. Raoul le Febvre nous a conservé le cartel qu'Hercule fit répandre par toute la Grece, pour indiquer cette journée, & y inviter tous ceux qui pouvoient contribuer à la gloire & au plaisir de cette fête. Le voici :

» Salut à tous Rois, Princes, Cheva-
» liers, Gentilshommes, Dames & Da-
» moiselles, de par l'Ecuyer descogneu
» & bien fortuné, lequel fait savoir que
» le premier jour de Maï se trouvera au
» pied du mont Olympius, pour illec soi
» habiliter aux armes, & y recevra tous
» ceux de noble Maison qui y venir-
» voudront, pour s'exercer pendant
» quinze jours contre le tenant, qui sera
» lui Ecuyer descogneu; & y sera tenu
» d'abord une lutte, dont le prix sera un élé-
» phant d'or; puis il y aura une stade de

» course, & le mieux courant remportera un bon & vif coursier ; ensuite sera tiré de l'arc, premiérement au but droit, puis au plus loin, & qui le mieux sera au droit, gagnera un gant de fin or, & celui au plus loin, un arc garni & étoffé de ses saiettes; par après l'Ecuyer jetera la pierre contre tous, & le prix sera un riche diamant; puis le tournoyment commencera : l'Ecuyer offre le combat de seul à seul, & le mieux faisant en cette façon gaignera une moult belle épée. Si les Chevaliers veulent s'exercer en maniere de bataille, & jouster avec courtois rochets, & épées rabattues, celui qui vaincra à cette joûte, remportera un chapeau de laurier «.

Une si brillante annonce attira à Olympie tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Grece. Créon Roi de Béotie, Eson Roi de Mirmidoine, & le Roi d'Argos, furent les Juges des combats, & il fut décidé que les vainqueurs recevroient les prix des mains de la belle Mégare, fille de Créon. Ce fut Hercule qui les remporta tous, quoique Jason & Thésée fussent du nombre des combattans. Plus le fils de Jupiter &

d'Alcmene recevoit de couronnes de la main de la Princesse de Béotie, plus il s'enflammoit pour elle. A la fin des jeux, il osa la demander en mariage; mais on lui répondit qu'il n'avoit pas encore assez fait d'exploits réels, pour mériter une si jeune & si belle Princesse : on renvoya même l'époque de son bonheur à un temps qui dut lui paroître assez long, car ce fut au bout de quatre ans que tous les Rois, Princes, & Guerriers Grecs promirent de se rassembler à Olympie, pour y célébrer les mêmes jeux. Le mariage d'Hercule fut remis à cette époque. Il est vrai que la Princesse de Béotie & lui étoient encore bien jeunes Cependant on exigea que pendant ce temps-là Hercule ne restât pas oisif, mais, en bon Chevalier errant, allât chercher de la gloire par-tout où il étoit alors possible d'en trouver. Il n'y manqua pas, & sa premiere expédition fut en Hespérie (à présent l'Espagne). Il y avoit sur les côtes de ce Royaume des Isles fameuses, parce qu'on y cultivoit des arbres dont les fruits étoient des pommes d'or. Les Propriétaires de ce riche jardin étoient des Princesses, nieces du fameux & savant Atlas, Roi de Mauritanie ; & le défenseur de ce

trésor, un Guerrier brave & vigoureux, nommé *Philotes* ou *Philoctetes*. On juge bien qu'il fut vaincu par Hercule; mais il se défendit assez courageusement pour acquérir l'estime & même l'amitié de ce Héros, qui en fit son ami & son compagnon d'armes. Hercule ne traita pas avec moins d'humanité les Princesses Hespérides; il y a lieu de croire qu'il les trouva aimables & complaisantes, car il les laissa, au bout de quelque temps, en possession de leur Isle, se contentant d'avoir cueilli quelques fruits dans leur jardin, & de rapporter à Thebes des pommes d'or, monumens de sa victoire.

Le second exploit d'Hercule fut devant Troye. Il apperçut en passant devant cette Ville maritime, la Princesse Hésione prête à être dévorée par un monstre sorti de la mer. Notre Héros le combattit, & délivra ainsi la fille de Laomedon : mais ce Roi ingrat ayant refusé avec hauteur de récompenser un si grand service, le fils d'Alcmene promit de s'en venger; & comme nous l'avons vu dans le Roman de Médée & Jason, il effectua quelque temps après cette terrible promesse. Dans ce moment, tout le fruit qu'il retira de son expédi-

dition, fut une redoutable massue, enchaînée dans un Temple de Mars, qu'il enleva, en faisant serment de s'en servir le reste de ses jours, pour punir les brigands, dompter les monstres, faire cesser les injustices, & réparer les torts.

Une troisieme expédition dans laquelle Hercule n'employa que sa massue (*car depuis qu'il la posséda*, dit notre Auteur, *oncques ne se servit d'épée, de glaive, de hache, ni de lance*), fut la victoire qu'il remporta sur trois lions, dont le repaire étoit dans la forêt de Némée, & qui en ravageoient tous les environs. Notre Héros les combattit, & vint à bout de les tuer. Il dépouilla de sa peau le plus furieux d'entre eux, & s'en fit une espece de vêtement, qu'il porta le reste de ses jours, comme une marque de sa force, & un monument de son triomphe.

Enfin, la jalouse Junon inspira à Amphitryon des soupçons qui le déterminerent à exposer le fils d'Alcmene au danger qui paroissoit le plus évident. On envoya Hercule en Egypte, & on le chargea de punir les cruautés du Roi Busiris, au sein même de ses Etats. Ce Tyran sacrifioit à ses Dieux tous les Etrangers qui abordoient dans son pays. Hercule s'y

rendit, n'étant accompagné que du ſeul Philoctetes. Les Gardes du Barbare voulurent auſſi-tôt ſe jeter ſur eux; mais faiſant le moulinet avec ſa maſſue, il déconfit toute cette troupe. Buſiris accourut lui-même pour le ſaiſir, & reçut à l'inſtant un coup ſi terrible, qu'il tomba briſé & preſque ſans vie, aux pieds de ſon vainqueur. Les Egyptiens effrayés, implorerent la clémence du Prince Grec, qui leur pardonna, à condition que dorénavant ils rendroient libre & facile l'entrée de leur pays aux honnêtes gens qui voudroient les viſiter.

Au retour d'Hercule, le temps fixé pour célébrer de nouveau les Jeux Olympiques, étant arrivé, ils eurent lieu. Notre Héros, ayant été couronné avec le même éclat que la premiere fois, obtint la main de la belle Mégare qu'il avoit aimée, & dont il poſſédoit le cœur du premier moment qu'il l'avoit connue. Les fêtes qu'occaſionnerent ces noces, furent brillantes, & toute la Grece y participa; mais on ne laiſſa pas long-temps les nouveaux époux jouir de la douceur d'être enſemble. Les occaſions de ſe ſignaler encore ſe préſenterent, & furent avidement ſaiſies. Hercule fut invité aux noces de la belle

Hyppodamie & de Pirithoüs. Nous avons vu dans le Roman précédent, comment elles furent troublées, & par quels actes de valeur la mariée fut rendue à son époux. Notre Chevalier revenoit de cette expédition glorieuse, lorsqu'il rencontra la Reine Cérès, qui avoit été aimée de Jupiter, & qui implora son secours pour arracher sa fille Proserpine des mains du Roi Pluton son ravisseur. Ce petit Monarque, Vassal ou Apanagiste de son frere aîné Jupiter, demeuroit dans un canton de l'Isle de Crete, qu'on appeloit l'Enfer. Ce nom lui avoit été donné, pour désigner la tristesse & l'horreur qu'inspiroit ce lieu affreux à tous ceux qui y arrivoient. Qu'on se figure une immense vallée, entourée de rochers arides, au haut desquels s'élevoient quelques cyprès & des pins qui sembloient à demi-brisés par les éclats de la foudre. Des crevasses de ces roches découloient des eaux bourbeuses, qui, se rassemblant au milieu du vallon, formoient un lac d'où sortoit sans cesse une noire & épaisse fumée, qui répandoit une odeur infecte & sulfureuse. Mais écoutons notre Romancier, & empruntons ses termes, pour ne rien faire perdre au Lecteur de la singularité de sa description.

» La voye qui menoit en la Cité estoit
» si estroite, qu'il ne pouvoit aller que
» ung homme de front, à dextre & à
» senestre, y avoit tant de haultes roches
» que l'en n'eust pu aller çà ne là ; passé
» cette voye y avoit une roche entaillée
» de degrés, & illec embas siégeoit la
» Cité forte, toute environnée de eaues
» qui descendoient impétueusement des
» roches, & menoient terrible bruit, &
» se perdoient en ung grant abisme ; la
» Cité ainsi enclose de montaignes, étoit
» moult sombre & ténébreuse, une seule
» porte y avoit, qui gardée étoit par ung
» Géant, grant oultre mesure, qui la
» teste avoit merveilleusement réfroignée,
» fiere, noire, chevelue & barbue ; il
» avoit le nez escarté, le menton long,
» les dents aussi grandes comme ung che-
» val, les yeulx gros comme un bœuf,
» les oreilles pendantes comme celles de
» lévrier, les épaules larges, les jambes
» & cuisses fort matérielles ; ce Géant
» Cerberus, est par les Poëtes nommé
» chien à trois testes, pour sa griéve
» vie & villenie, car enclin étoit à trois
» singuliers vices, c'est assavoir, orgueil,
» avarice & luxure ; par orgueil, s'élevoit
» pardessus tout homme ; par avarice,

» embloit tous biens & trésors, & étoit in-
» soullable de richesses; par luxure, n'avoit
» en sa vie fait aultres choses que violer
» femmes & pucelles, & mettoit sa féli-
» cité à la multiplication de si ordres
» pechiez «.

Au milieu de ce vallon, on remarquoit le Palais du Roi Pluton, dont les Courtisans étoient bien dignes de servir un tel Maître. Ce Prince, d'une humeur sombre, d'un caractere dur & barbare, & dont l'amusement le plus ordinaire consistoit à voir souffrir les malheureux, avoit néanmoins beaucoup de penchant à l'amour. Il se faisoit informer des plus jolies personnes que receloient les Villes de la Grece, & n'épargnoit rien pour les avoir en son pouvoir. Ayant entendu parler de la beauté de Proserpine, il se rendit en Sicile, & trouva moyen de l'enlever à sa mere Cérès. Arrivé avec elle dans son infernal Palais, il entreprit de s'en faire aimer, & lui donna des fêtes dignes des mœurs des habitans de son noir Empire, mais qui ne durent pas être du goût de la malheureuse Princesse. Il nomma pour ses Dames d'honneur trois personnes qui tenoient les premiers rangs à sa Cour, & qu'on appeloit

appeloit les Parques ; la plus âgée étoit sur-tout renommée pour sa méchanceté, & avoit ordre de veiller sur la conduite de Proserpine, & de chercher à lui inspirer de l'amour pour le Roi. Trois Demoiselles, appelées les Eumenides, & que vulgairement on nommoit les Furies, furent chargées de la servir, & eurent l'intendance de sa garde-robe & de sa toilette.

Ce fut pendant que Pluton employoit ces moyens pour engager Proserpine à répondre à son amour, que Thésée & Pirithoüs, qu'Hercule avoit associés à son entreprise, arriverent avec leur ami à l'entrée de la vallée, qui étoit gardée par le Géant Cerberus. Pirithoüs voulut le combattre le premier, & succomba sous ses coups : Thésée auroit eu le même sort sans le secours d'Hercule ; mais notre Chevalier, furieux de la perte de son ami, rassembla toutes ses forces, & d'un bras, auquel rien ne pouvoit résister, porta un si terrible coup de massue sur l'estomac du Géant, que celui-ci en fut abattu, & ne put empêcher son vainqueur de l'enchaîner & de le donner à garder à Thésée, tandis qu'il alloit forcer Pluton dans son Palais, & lui ravir ce qu'il

avoit de plus cher. Il accomplit parfaitement ce grand projet. En vain le frere de Jupiter lui opposa-t il ses troupes infernales, les Parques & les Furies, le fils d'Alcmene écarta tous ces ennemis, pénétra jusqu'à l'appartement de Proserpine, & la prenant d'une main, & tenant sa massue de l'autre, il revint triomphant au lieu où Cerberus étoit lié & gardé par Thésée. Il s'embarqua aussi-tôt avec la Princesse, son ami & son prisonnier, & repassa dans la Grece. Le valeureux Chevalier rendit Proserpine à sa tendre mere, & remit le méchant Cerberus entre les mains d'Hyppodamie. Cette veuve, désespérée de la mort de son époux, lui fit souffrir les tourmens les plus horribles, dignes récompenses des trois vices auxquels il étoit enclin.

Ce fut après avoir mis à fin cette entreprise, & avoir passé quelque temps avec sa chere Mégare, qu'Hercule s'engagea dans l'expédition des Argonautes, dont nous avons assez détaillé les circonstances dans le Roman de Médée & Jason. A son retour à Thebes, il éprouva la plus fâcheuse de toutes les aventures qui aient traversé sa vie jusqu'à la derniere qui la termina. Il trouva le Trône de

Béotie occupé par un Usurpateur nommé *Lyncus*, qui avoit tué le Roi Créon, & rendu captive toute sa famille. Mégare étoit du nombre de ces infortunés. Hercule, plein de son amour, jura la perte de Lyncus; & son serment n'auroit pas été vain, si le perfide assassin de Créon n'eût, par ses discours insidieux, trouvé le secret de persuader au fils d'Alcmene, que les extrémités où il s'étoit porté avoient été avouées par Mégare elle-même, qui comptoit, par ce crime, dérober à son époux la connoissance des infidélités dont elle s'étoit rendue coupable envers lui, & dont le feu Roi étoit instruit. Nous avons dit que personne ne passoit Hercule en force & en vaillance; nous devons ajouter qu'autant son amour étoit vif & impétueux, autant sa jalousie & sa colere étoient promptes à s'enflammer, & les effets en étoient terribles; ils le furent dans ce moment : notre preux & bouillant Chevalier, sans se donner la peine d'approfondir le motif qui engageoit Lyncus à se porter pour accusateur contre la belle Mégare, courut à son appartement, & dans l'accès de sa rage, lui plongea un poignard dans le sein. Mais quel fut le repentir d'Hercule, lorf-

que Mégare expirante prouva à ce barbare époux qu'elle n'avoit jamais aimé que lui ! Hercule détesta son crime, donna des larmes à l'innocente Mégare, poursuivit inutilement Lyncus qui s'étoit dérobé à sa vengeance, & pour dissiper son chagrin, partit, & fut chercher des aventures capables de faire briller son courage, & qui coutâssent moins à son cœur.

Il arriva avec Thésée & Philoctete au port d'Alexandrie, & se joignit aux Egyptiens, qui faisoient la guerre à Anthéon (Antée), Roi de Lybie. Affer étoit à la tête de l'armée Egyptienne : Hercule & Thésée l'ayant joint, il lui fut aisé de battre complétement les Lybiens. Notre Chevalier ayant proposé un combat singulier entre Anthéon & lui, le Géant y consentit, à condition que ce seroit à la lutte. La proposition fut acceptée. Anthéon fut non seulement abattu, mais étouffé par Hercule, qui se trouva ainsi maître de la Lybie. Mais il avoit remarqué que la fille du Général Affer étoit jolie, & les charmes & la complaisance de cette jeune personne valurent à son pere le Royaume de Lybie, qui prit du nom de son nouveau possesseur celui d'Afrique.

On sait que cette partie du monde n'est

séparée de l'Espagne que par un bras de mer. Avant que de le traverser, Hercule voulut s'assurer des montagnes de Mauritanie, sur lesquelles régnoit un Prince nommé Atlas. Il eut l'ambition non seulement de conquérir ses Etats, mais même de se rendre propres toutes les connoissances de ce Roi. Il pénétra donc dans les gorges des montagnes, & étant parvenu jusque dans son Palais : » Roi, » lui dit-il fiérement, je n'en veux ni » à ta couronne, ni à tes richesses; le » seul tribut que j'exige de toi, c'est de » m'instruire promptement dans ces belles » sciences qui te sont familieres. Tu con- » nois le cours des astres; on prétend que » tout ce qui s'est passé, se passe & se » passera dans le ciel & sur la terre, t'est » connu; tu possedes les sept Arts libé- » raux, apprends-les moi; mais sois ex- » péditif dans tes instructions; car, avant » la fin de cette année, dont le cours » est déjà avancé, il faut que j'aye conquis » tout l'Empire de Gerion, l'Hespérie, » l'Ibérie, & la Lusitanie«. Atlas vit bien qu'un pareil Disciple étoit en état de faire la loi à son Maître : il suivit donc de son mieux celle qui lui étoit imposée; il employa les jours & les momens qu'Hercule

voulut bien lui donner, à lui inculquer des principes très-généraux, mais très-justes sur tout ce qu'il vouloit savoir. Hercule satisfait engagea le sage Atlas à le suivre, & à continuer de lui donner des leçons, même au milieu du tumulte de la guerre & des camps. Ayant passé le Détroit, il entra dans ce que l'on appelle aujourd'hui l'*Estramadoure*. Gerion y régnoit, & avoit fait sa capitale d'une ville qui se nomme à présent *Mérida*. Hercule l'assiégea, la força, & obligea à s'enfuir ce Monarque qui étoit Géant, & qu'on disoit avoir trois têtes. Le docte Raoul le Fevre nous apprend, que c'étoit parce qu'il étoit originairement Seigneur des trois Isles Baléares, Majorque, Minorque & Ivica : c'étoit de là d'où il étoit parti pour conquérir le Continent que l'on appelle aujourd'hui l'*Espagne*. Après avoir pris Mérida, Hercule le poursuivit de place en place jusque dans la Catalogne, où enfin il l'atteignit au pied d'un Château, & l'ayant combattu, il le tua. Le Château au pied duquel il est enterré, s'appelle encore aujourd'hui *Gerione* ou *Girone*. Le fils d'Alcmene, se trouvant ainsi maître de tout le pays, établit pour le gouverner un jeune homme, nommé *Hispan*,

qui l'avoit suivi avec attachement & assiduité dans toute cette expédition. La postérité de ce nouveau Roi régna longtemps sur ces Provinces, & leur donna le nom de son pere Hispan, d'où est venu le mot Latin *Hispania*, que nous traduisons en François *Espagne*.

Hercule, parvenu au Détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, & l'Océan de la Méditerranée, fit ériger deux monumens correspondans l'un à l'autre sur chacune des deux parties du monde; c'est ce qu'on a depuis appelé les *Colonnes d'Hercule*; » &, dit Raoul le Febvre, sur chacune » coulonne y avoit une image de pierre, » représentant un Chevalier vêtu à la » ressemblance d'Hercule avec peau de » lion. Une de ses images tenoit un ta- » bleau, où y avoit écrit en lettres d'or:

» Ne passe outre pour quérir terre,
» Ne pour loing Royaume conquerre;
» Plus en Occident tu iras,
» Et moins de terre trouveras.

Il faut observer que la figure qui portoit cette inscription, regardoit un promontoire qui est à l'entrée du Détroit, & que l'on appelle encore Cap Finistere. Raoul le Febvre étoit persuadé que pardelà ce Cap on ne trouvoit plus de terre: effec-

tivement on ne connoissoit point de Continent plus éloigné avant la découverte de l'Amérique, qui ne s'est faite que tout-à-fait sur la fin du siecle où il écrivoit.

Enfin Hercule s'embarqua, & entra dans la Méditerranée, pour retourner en Grece. Le sage Atlas le suivit; & le Héros profita du loisir de la traversée, pour prendre encore quelques leçons du Roi Philosophe, jusqu'à ce qu'ils aborderent à Athenes : » Là, dit le Romancier, » Hercule éleva avec Atlas des Ecoles de » Philosophie & d'Astrologie «. Ils s'y firent admirer l'un & l'autre des Philosophes qui étoient déjà, dit toujours notre Auteur, en grand nombre dans cette Ville; Hercule même eut la préférence : Atlas étoit plus habile; mais son vainqueur étoit plus puissant, & mettoit toujours *à quia* ceux qui disputoient contre lui. » Noble Che» valier, lui dit un d'entre eux, je n'ai » plus rien à repliquer à vos argumens, » & sur-tout à votre massue «. La Musique étant un des sept Arts libéraux, le Héros eut aussi la prétention d'y réussir; on peut bien croire qu'il ne chantoit pas en fausset. Sa voix tenoit plus, disoit-on tout bas à Athenes, du rugissement du lion, que du chant du rossignol. Quant

à la Musique instrumentale, il n'y fit pas de grands progrès, parce que toutes les lyres qu'il vouloit toucher se brisoient sous ses doigts. Enfin le désir d'étendre encore sa renommée, fit sortir d'Athenes le grand Hercule; mais il y laissa Atlas.

Soit par hasard, soit qu'il eût entendu parler de la beauté de Déjanire, fille du Roi de Calcédoine, il passa dans ce pays, & déclara à Archeloüs, Roi d'Achaïe, qui étoit prêt à l'épouser, qu'il venoit la lui disputer. Ce Prince étoit vaillant & vigoureux; il avoit autrefois dompté un taureau sauvage, terrible & furieux, & il en portoit la peau sur lui, comme Hercule celle du lion de Némée. Les deux rivaux prirent jour pour combattre seul à seul, & Archeloüs succomba & fut assommé. Les noces du vainqueur avec Déjanire suivirent de près. Ayant goûté quelque temps les douceurs de l'himen en Calcédoine, Hercule, enchanté de son épouse, voulut la conduire à Thebes, & en prit la route, accompagné de son cher Philoctete. On sait que notre Héros ne faisoit pas beaucoup de chemin, sans qu'il lui arrivât quelques aventures; aussi son voyage de Calcédoine à Thebes

fut-il marqué par deux événemens singuliers. Le premier fut son combat contre l'hydre de Lerne, espece de monstre qui défendoit un marais, par lequel il falloit nécessairement passer : Raoul le Febvre nous apprend qu'il ne faut pas s'imaginer que ce fût un dragon à sept têtes comme le prétendent les Mythologistes & les Poetes, mais qu'au contraire c'étoit un homme qui joignoit à une force prodigieuse, un esprit subtil & malin. Il proposoit à tous ceux qui vouloient traverser son marais, des questions difficiles à résoudre, & s'ils n'y répondoient pas à sa satisfaction, il les assommoit. Hercule qui venoit de faire ses études de Philosophie sous Atlas, & qui étoit, comme nous l'avons dit, plus en état que personne, de pousser des argumens à coups de massue, ne fut point embarrassé de soutenir these contre le monstre. Le Romancier ne nous apprend pas bien s'il répondit à l'hydre de Lerne avant que de l'assommer, ou s'il l'assomma avant que de lui répondre ; ce qu'il y a de sûr, est qu'il cassa ou coupa au monstre sa tête ou ses sept têtes, & qu'il traversa heureusement le marais.

Après avoir ainsi triomphé de cette

premiere difficulté, il en trouva une autre au passage d'un fleuve, qu'on ne pouvoit franchir que dans une petite nacelle qui ne pouvoit contenir que peu de personnes. Hercule & Philotecte s'y embarquerent; & un Centaure, nommé Nessus, qui savoit très-bien nager, se chargea obligeamment de porter Déjanire à l'autre rive : mais quand il y fut arrivé; Hercule qui n'étoit encore qu'au milieu du fleuve, s'apperçut que le porteur vouloit entraîner la Princesse de Calcédoine dans un bois voisin; il lui décocha du bateau même, une fleche, qui l'atteignit à la croupe, & le blessa d'un coup mortel. Nessus, avant que d'expirer, tint à celle qu'il vouloit ravir, des propos fort tendres & fort touchans, & lui remit une fiole remplie d'une liqueur limpide, qu'il lui dit être un philtre très-subtil. Si vous le répandez, lui dit-il, sur la doublure de quelques vêtemens que vous donnerez à votre époux, & que vous le prierez de porter sur lui, il ne pourra cesser de vous aimer. Déjanire crut le Centaure mourant, & garda la fiole, pour s'en servir dans l'occasion. Cependant son époux s'étant rapproché d'elle, elle le suivit à Thebes, où ils passerent quel-

que temps heureux & tranquilles : mais la gloire appela bientôt encore Hercule ailleurs. Il apprit que Cacus, frere de Geryon, obligé de quitter l'Espagne, étant venu exercer sa tyrannie sur l'Italie, s'étoit établi dans la Ville de Crémone. Il alla l'y assiéger, & prit cette Ville. Mais le Géant Espagnol lui échappa, & s'enfuit vers la Calabre, où régnoit Picus, dont Cacus avoit épousé la fille. Hercule le poursuivit, & l'atteignit vers le mont Aventin, au lieu où depuis Rome a eté bâtie; il le combattit, &, malgré toutes ses ruses, il le mit à mort. Passant de là jusques en Calabre, Picus vint au devant de lui, & lui livra bataille. Hercule le tua, & ayant entiérement dissipé son armée, s'empara de son pays & de sa Capitale. Il y trouva la veuve de Cacus, & la jeune Iole sa sœur, qui prirent le sage parti d'implorer la clémence du vainqueur. Elles étoient belles, & la cadette sur-tout parut au vaillant Hercule, non seulement digne de compassion, mais même d'amour. Il rendit à ces belles Princesses les Etats de leur pere, & ne voulut plus se séparer de la charmante Iole. Un Héros tel que lui n'étoit pas fait pour être rebuté; on répondit à sa tendresse, &

il oublia Déjanire dans les bras de la charmante Calabroise. Le bruit en courut bientôt jusqu'à Thebes. L'épouse d'Hercule en fut informée, & l'on peut juger à quel point elle en fut affligée. Dans son désespoir, elle se souvint du funeste présent que le Centaure lui avoit fait; & ne soupçonnant pas que le monstre eût voulu se ménager une vengeance en mourant, elle crut que c'étoit le moment où elle devoit faire usage du philtre. Elle le répandit donc sur la doublure d'un riche manteau de fine laine blanche, rehaussée d'or & de pourpre, & l'ayant proprement empaqueté, elle le remit à un Messager fidele, nommé Lycas, avec une Lettre que Raoul le Febvre nous a conservée, & qui est écrite avec une naïveté si touchante, que nous ne pouvons nous empêcher de la rapporter ici.

» Hercule, mon Seigneur, & l'homme
» du monde que plus désire revoir, je
» vous supplie que vous ayiez pour recom-
» mandée votre loyale servante. Hélas!
» Hercule, hélas! qu'est devenu l'amour
» du temps passé? Ores, je ne puis plus le
» feindre, l'en m'a dit que vous avez une
» autre femme que moi: hélas! Hercule,
» ai-je donc fait faute envers vous, pour

» que habandonner me puissiez ? L'en vous » nomme vertueux ; vous me relinquissez, » c'est contre vertu. Toutesois ai-je vu, » le temps que vous étiez mon mari ; vous » me montriez semblant de joie, en me » baisant & accolant ; ores me laissez-» vous, comme une pauvre femelette. Où » sont les témoins de notre mariage ? » où sont les éternels sermens que nous » fîmes l'un à l'autre ? Les hommes sont » sourds & aveugles, mais les Dieux » oyent & voyent. Si vous prie que teniez » votre gloire plus chere que l'amour de » votre nouvelle accointe, qui vous fait » errer contre vertu, dont tant avez re-» nommée. Ores me mandez votre bon » plaisir ».

Le fidele Lycas, s'étant informé du lieu où étoit Hercule, apprit qu'il avoit passé en Lycie pour quelque expédition, mais qu'il devoit promptement retourner en Calabre. Il se hâta de le joindre, & trouva le Héros prêt à faire un sacrifice sur le mont Œta. Il s'acquitta de sa commission, & fut assez bien reçu de l'époux de sa Maîtresse. Hercule n'avoit point à se plaindre de Déjanire, & parut même touché de la lettre qu'elle lui écrivoit. Pour prouver à Lycas qu'il faisoit cas du

présent de son épouse, il se revêtit du fatal manteau, & voulut le porter dans la cérémonie du sacrifice qu'il alloit faire. Il ne s'attendoit point à en être lui-même la victime : mais le poison ne tarda pas à opérer, & s'insinuant dans ses veines, alluma son sang. Bientôt il ne put soutenir les douleurs affreuses qu'il ressentoit : la fureur s'emparant de son généreux cœur, il s'abandonna à son désespoir. Le malheureux Lycas fut le premier objet de sa rage, & il précipita cet innocent serviteur dans la mer. Les arbres du mont Œta, arrachés & amassés en forme de bûcher, furent le lit de mort que se choisit Hercule ; il y mit lui-même le feu, s'y coucha, & fut consumé par les flammes. Avant cette horrible scene, il avoit remis ses armes à son ami Philoctete. La tendre Iole & l'infortunée Déjanire expirerent de douleur en apprenant cette catastrophe. On prétend que les cendres d'Hercule furent transportées en Espagne, & rassemblées dans un Temple qui fut élevé en son honneur, & lui fut dédié dans la Galice, Province qui avoit fait partie de ses conquêtes. On assure que ce Temple étoit situé au même lieu où est aujourd'hui la Ville de Compostelle ; qu'il

a été changé en une Eglise dédiée au glorieux Apôtre Saint Jacques, qui a le premier prêché la Foi en Espagne ; & qu'enfin le vénérable Sanctuaire du Christianisme, dans ce Royaume, est bâti sur les ruines d'un monument du Paganisme, élevé au plus fort & au plus vaillant Héros de la Grece.

Il ne nous reste plus qu'à faire observer que le Romancier que nous venons d'extraire, ne parle pas, à beaucoup près, de tous les travaux d'Hercule. Il passe sous silence la foiblesse qu'eut ce Héros de filer à la Cour d'Omphale, Reine de Lydie ; le nettoyement des étables d'Augias, & enfin certaines prouesses faites à la Cour du Roi de Thespis, qui avoit cinquante filles ; aventure qui sans doute n'a pas paru convenable à raconter à vénérable discrete personne Raoul le Febvre, Prêtre & Chapelain du Duc de Bourgogne.



Le

LE ROMAN d'Œdipus, fils de Laius.
(Paris, ſans date, un volume *in*-4°.)

L'AUTEUR de ce Roman, qui eſt très-rare, nous eſt abſolument inconnu. Le ſtyle indique que la compoſition eſt du quinzieme ſiecle. La marche s'éloigne fort peu de ce que les anciens Poëtes & autres Auteurs Grecs ont écrit des aventures d'Œdipe & de Jocaſte; d'ailleurs le coſtume eſt comme dans les deux précédens, celui des Chevaliers de la Table Ronde. Je vais en ſuivre le fil en aſſez peu de môts, n'y trouvant preſque aucune ſituation curieuſe & ſinguliere qui mérite de m'arrêter.

Le bon Roi Laius régnoit ſur la Béotie; il deſcendoit de Cadmus, & d'ailleurs avoit épouſé Jocaſte, fille unique de Créon, ſon prédéceſſeur. Dès la premiere année de leur mariage, Jocaſte devint enceinte, & Laius eut la curioſité, ſi commune de ſon temps, quoiqu'elle eût ſouvent des ſuites funeſtes, de ſavoir quel ſeroit le ſort de l'enfant dont il étoit pere. Il fit le voyage de Delphes: la Pythoniſſe eut la complaiſance de mon-

ter ſur ſon trépied exprès pour lui, & lui apprit que cet enfant, dont il vouloit ſavoir la deſtinée, devoit un jour tuer ſon pere. Le bon Roi des Boétiens (1) n'attendit avec impatience les couches de ſa femme, que pour faire mourir l'enfant qui devoit naître. Le terme arriva : l'enfant ſe trouva être un fils, & ſon ſexe acheva de confirmer les terreurs du pere. Au bout de quelques jours on le ravit à ſes nourrices, & Laius le donna à un de ſes Serviteurs, nommé *Phorbincus*, qui reçut l'ordre de le faire mourir, mais qui ſe contenta de l'expoſer au milieu des bois, pendu par les pieds à un arbre. Un Berger de Polybe, Roi de Corinthe, nommé *Phorbas*, le trouva dans cet état, s'en chargea, & l'appela Œdipe, parce qu'il avoit les pieds enflés & percés. Il l'éleva pendant quelque temps, & la Reine de Corinthe l'ayant vu & trouvé joli, le prit ſi fort en amitié, qu'elle engagea ſon époux à l'adopter. Il fut donc nourri pendant pluſieurs années à la Cour de Corinthe, comme l'héritier du Trône. Il ſe diſtingua dans les joûtes & les tour-

(1) Ces peuples paſſoient pour être les plus crédules & les moins ſpirituels de tous les Grecs.

nois, & mérita de bonne heure de recevoir l'Ordre de Chevalerie. Cependant il revint au jeune Œdipe, qu'on répandoit parmi les Citoyens, des soupçons insultans sur la légitimité de sa naissance; qu'on prétendoit que la Reine de Corinthe, déjà sur le retour de l'âge, n'avoit pu devenir enceinte, & que par conséquent il ne pouvoit être qu'un enfant trouvé. Ces propos étoient capables d'allumer la fureur du nouveau Chevalier; mais il eut la prudence de feindre qu'ils n'étoient pas arrivés jusqu'à lui; & avant d'entreprendre de se venger des insolens qui en étoient les auteurs, il voulut consulter secrétement l'Oracle de Delphes. Dans ce dessein, il se fit faire une armure complette, mais unie, & qui ne portoit aucune marque qui pût désigner le rang & la naissance de celui qui en étoit revêtu. Il partit, monté sur un vigoureux destrier, & s'achemina vers le Temple d'Apollon. La Pythonisse à qui il se présenta, lui fit l'accueil le plus gracieux, & eut pour lui la même complaisance qu'elle avoit témoignée au Roi Laius son pere, lorsqu'il étoit venu la consulter. Elle se revêtit de ses habits sacrés, conduisit Œdipe dans l'in-

térieur du Temple, monta sur son trépied, reçut la sainte Vapeur, entra en fureur, & prononça d'un ton terrible & prophétique, au curieux Chevalier, » qu'il » tueroit son pere, & qu'il deviendroit » l'époux de sa mere «. Œdipe frémit à ces mots; mais réfléchissant sur ce que cet Oracle annonçoit d'étrange, il se confirma dans l'idée où il étoit, que la Pythonisse n'étoit qu'une extravagante, qui débitoit des paroles au hasard, & qui n'avoit aucune relation avec Apollon, comme elle vouloit le faire croire. Car enfin, il sentoit dans son cœur qu'il ne se porteroit jamais à tuer le bon Roi Polybe, qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit chéri ; & à l'égard d'épouser la Reine Méropa, il trouvoit la chose du dernier ridicule, puisqu'il ne l'avoit jamais vue, jeune & qu'alors elle étoit déjà parvenue à une extrême vieillesse.

Quelques réflexions que la raison nous fasse faire, lorsqu'on a eu la foiblesse de consulter les Devins, il reste toujours dans l'esprit quelques traces de ce qu'ils nous ont prédit. Œdipe, plein de ces idées, traversoit lentement un des vallons de la Phocide, lorsqu'il rencontra dans un chemin assez étroit, un vieux

Chevalier, couvert d'armes unies, & qui étoit suivi par un simple Ecuyer. Le défilé ne permettoit pas aux deux Guerriers de passer en même temps, sans se froisser : le jeune Œdipe poussa son cheval, & heurta assez rudement celui de l'étranger. C'étoit un homme fier, qui crut devoir traiter avec rudesse un inconnu qui, selon lui, l'insultoit. Œdipe, piqué de la leçon du Chevalier, lui répondit sur le même ton : la querelle s'engagea : tous deux se porterent en même-temps un coup de lance; mais celui du jeune Chevalier atteignit la poitrine de son adversaire, & fut si vigoureux, qu'il le jetta mort à terre. L'Ecuyer, à cette vue, prit la fuite, & Œdipe, sans se douter qu'il venoit d'accomplir l'oracle de la Pythonisse (car c'étoit son pere Laius qu'il venoit de tuer), prit la route de Thebes.

Il arriva dans cette Ville au moment où des Voyageurs y apporterent la nouvelle de la mort de Laius, dont ils avoient trouvé le cadavre dans les gorges de la Phocide, & auquel ils avoient rendu les devoirs funebres, en l'enterrant au même lieu où l'assassinat s'étoit commis. La désolation fut générale, & proportion-

née à la perte que les Thébains faisoient dans la personne d'un si bon Roi. Ils avoient de plus d'autres sujets de se désespérer. Depuis quelque temps il y avoit sur la frontiere de leur petit Etat, un monstre, qu'ils appeloient le *Spin* (les Poëtes lui donnent le nom de Sphinx); c'étoit un Géant d'une force étonnante, & dont le corps, couvert d'écailles, étoit à l'épreuve des fleches & de toute espece d'armes offensives. Au courage le plus féroce, il prétendoit joindre toute la subtilité des Philosophes de ce temps. Il arrêtoit les passans, leur proposoit des énigmes à résoudre, & se croyoit autorisé à assommer tous ceux qui n'en devinoient pas le mot.

Œdipe ne craignit pas de se compromettre vis-à-vis de ce barbare, & s'exposa courageusement à tout le danger de ses questions. » Quel est; lui dit le *Spin*, l'animal » qui marche le matin à quatre pieds, » au haut du jour à deux, & le soir à » trois? Méchant monstre, répondit le » Héros de ce Roman, c'est l'homme, » qui, dans son enfance, se sert comme » il peut de ses pieds & de ses mains, » à la maniere des bêtes; dans l'âge viril, » va adroitement sur deux pieds; ains

» au déclin de sa vie, qui est vieillesse débile, s'aide d'un bâton comme d'un troisieme pied, pour soutenir son infirmité. Ton engin est subtil, répliqua le cruel *Spin* ; si vois-je que tu n'es natif de ce pays de Béotie: mais ta force est-elle égale à la mienne ? Ce sera tost éprouvé, repartit Œdipe. Assez avons combattu de la langue......... je beuvrai ton sang & dévorerai ton corps aujourd'hui. Non cela, dit Œdipe, & en même temps lui donna tant de coups de son glaive sur la tête, qu'il la sépara du corps. Ainsi fut détruit le *Spin*, par la valeur & nompareille vertu de Œdipus ».

Notre Héros retourna en vainqueur à Thebes, & le peuple à qui il venoit de rendre le plus important service, en le délivrant de la barbarie d'un monstre, qui chaque jour dévoroit quelques habitans, le reçut avec les marques de la plus grande reconnoissance. Il y eut des fêtes, des festins, des joûtes, des tournois : Œdipe en ayant remporté tous les prix, les Thébains le proclamerent leur Roi; & afin de lui assurer la couronne, ils proposerent de lui faire épouser Jocaste, veuve de Laius. Œdipe fut présenté

F iv

à cette Reine » moult saige, & vertueuse » Princesse, encore aornée de excellente » beaulté, & de noble & courtois maintien «. Elle devint sans répugnance l'épouse d'un jeune étranger, dont la figure étoit agréable, qui paroissoit avoir beaucoup d'esprit, & s'annonçoit comme Prince de Corinthe.

Œdipe se garda bien de faire confidence à sa nouvelle épouse, du funeste oracle qu'il avoit reçu. Ils vécurent pendant plusieurs années dans une union parfaite. Jocaste fut mere de quatre enfans ; deux Princes, qui furent nommés Ethéocles & Polinices ; & deux Princesses, Antigone & Ismene : » &, dit » le Romancier, la Roine de Thebes » pensoit estre bieneurée pour son vertueux époux, & par la noble lignée » qu'elle avoit de lui «.

Le Roi de Thebes conservoit toujours quelque relation à Corinthe, donnoit de ses nouvelles au Roi Polybe, & en recevoit de lui. Il apprit avec douleur la mort de la Reine Mérope; mais en même temps il se crut bien rassuré contre les menaces de la Pythonisse. Enfin, un Courrier vint lui annoncer que Polybe avoit fini ses jours, & qu'en mourant il

avoit déclaré qu'Œdipe n'étoit point son fils, & que l'aîné de ses neveux devoit être son successeur. Cette nouvelle fit faire de cruelles réflexions au Roi de Thebes, & lui rappela les oracles qui lui avoient été prononcés par la Pythonisse. » Qui suis-je donc, disoit-il en lui-» même? qui est, ou qui étoit mon » pere «? Il crut qu'il ne lui étoit possible d'éclaircir ses doutes qu'en consultant un nouvel Oracle. Il y avoit dans les montagnes de la Béotie, un fameux Devin, nommé Tiresias. Les Poëtes Grecs prétendent que, par des circonstances particulieres, il avoit éprouvé successivement les avantages & les désagrémens des deux sexes. Jupiter & Junon le choisirent pour juge d'un différend, qui ne pouvoit se décider que par une personne qui eût passé par ces deux états. Il prononça contre Junon, qui, pour se venger, le priva de la vue: mais, pour l'en dédommager, Jupiter lui accorda la faculté de prédire l'avenir. L'Auteur du Roman dont nous donnons l'extrait, ne fait de Tiresias qu'un bon aveugle, qui, par une longue expérience & quelques réflexions, étoit parvenu à prévoir ce qui pouvoit arriver, par ce qui étoit

déjà arrivé, & rendoit ses oracles en chantant & s'accompagnant d'un instrument, qui peut-être ressembloit à une vielle. Il lui donne un caractere fort gai & même assez plaisant; mais il lui met dans la bouche, des couplets de la plus mauvaise Poésie, que je ne pourrai présenter à mes Lecteurs, à la fin de cet extrait, qu'en les changeant tout-à-fait; je tâcherai cependant de conserver quelque chose de la naïveté du style.

Ce fut donc à ce bon homme qu'Œdipe s'adressa pour être instruit de son sort. » Mon enfant, lui dit l'aveugle, j'ai » tant vu de choses, que je sais bien » des choses; mais je n'aime pas à les » dire; j'ai de la peine à expliquer tout » ce que je vois, & encore plus tout ce » que je prévois: ce sont souvent choses » désagréables, & qu'on est bien fâché » d'entendre. Tout ce que je peux faire, » est de vous mettre sur la voie de les » deviner. Il existe encore sur ces mon- » tagnes trois vieillards, dont l'un s'ap- » pelle Phorbas; le second Phorbis, & » l'autre Phorbincus. Tâchez de décou- » vrir leurs retraites, & de les rassembler; » ce sont eux qui doivent éclaircir le se- » cret que vous désirez d'apprendre «.

Effectivement Œdipe chercha les trois personnages que l'aveugle venoit de lui nommer ; on les trouva, & ils eurent ordre de paroître devant lui. Il les interrogea ; leurs réponses déchirerent le voile qui couvroit le secret de sa naissance, & lui donnerent la fatale conviction d'avoir éprouvé tous les malheurs qui lui avoient été prédits par l'Oracle d'Apollon. Phorbincus & Phorbas reconnurent Œdipe ; l'un, pour l'avoir porté sur la montagne où il l'avoit attaché à un arbre par les pieds ; l'autre, pour l'avoir retiré de ce triste état, & lui avoir sauvé la vie. Les pieds qu'Œdipe avoit toujours eu gros & enflés, étoient une preuve certaine de cette aventure ; d'ailleurs Phorbas ne l'avoit pas perdu de vue pendant tout le temps qu'il avoit passé à la Cour de Corinthe, jusqu'à l'âge de plus de vingt ans qu'il en étoit sorti pour en aller consulter l'Oracle, & chercher des aventures. Phorbis le reconnut pour avoir été le meurtrier du malheureux Roi Laius. Le fatal oracle étoit donc absolument accompli. Œdipe, accablé du plus affreux désespoir, alla faire part à Jocaste de ces terribles éclaircissemens. Celle-ci frémit en reconnoissant son fils

dans son époux : elle se jette sur l'épée de ce malheureux Roi, qui lui étoit cher à trop de titres différens, & avant qu'on eût le temps de l'en empêcher, elle la plonge dans ses flancs, qui avoient commis l'inceste le plus révoltant, mais en même temps le plus involontaire. Si toute la Cour de Thebes ne se fût opposé à la fureur de son Roi, pour l'empêcher de se donner aussi la mort, il eût sur le champ suivi Jocaste au tombeau; mais on l'enleva de son Palais, & on le garda à vue pendant quelques jours : on ne put cependant empêcher que, saisissant l'aiguille d'une de ses filles, il ne se la plongeât dans les yeux, & ne perdît ainsi la vue, en protestant qu'il ne vouloit plus voir le soleil qui avoit éclairé des crimes ou plutôt des malheurs pareils aux siens. Il déclara en même temps qu'il alloit quitter la Béotie, & se retirer hors de ce canton qui l'avoit vu naître sous les plus cruels auspices. Il y avoit sur les confins de l'Attique une petite Ville nommée Colonne; Œdipe fit prier les Athéniens de vouloir bien lui accorder un asile dans ce lieu : ils y consentirent, & il s'y rendit, conduit par Ismene, la seconde de ses filles. Il y vécut quelque temps, dans le même état de retraite où

il avoit vu le Devin Tiresias, mais beaucoup plus pauvrement & plus tristement. Pendant ce temps, il éprouva encore des chagrins nouveaux & inattendus. Il apprit que ses deux fils, Ethéocles & Polinices, combattant pour le Royaume que leur malheureux père avoit abandonné sans s'embarrasser auquel des deux il devoit appartenir, s'étoient entre-tués l'un & l'autre; qu'Antigone ayant voulu les ensevelir contre la défense de Créon, qui s'étoit emparé de ce Royaume, avoit été punie de mort par ce Roi, & que Hemon, fils de Créon, & amoureux d'Antigone, s'étoit percé de sa propre épée sur le corps de cette Princesse. » Je le vois enfin, » s'écria alors le déplorable Œdipe, les » Dieux sont conjurés contre moi; ils » m'ont forcé aux crimes les plus atroces, » & ce n'est qu'en me plongeant moi-» même dans le Tartare, que je peux » me dérober aux nouveaux coups qu'ils » pourroient encore me porter... Viens, » ma fille, conduis mes derniers pas vers » ce Temple des Euménides, que tu peux » appercevoir d'ici, quoiqu'il soit éloigné » de plusieurs stades; ce n'est plus qu'à » ces Divinités que je peux avoir recours «. Ismene qui ignoroit peut-être que les

Euménides & les Furies infernales étoient les mêmes, & que quiconque entroit dans leur Temple & embrassoit leurs Autels, y trouvoit une mort certaine, obéit à son pere. Dès qu'ils furent entrés dans cette funeste Chapelle : » Je vous implore, » Divinités favorites de Pluton, dit » Œdipe, rompez les liens qui attachent » le plus malheureux des hommes à la » vie «. A l'instant le Ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, la foudre perce la voûte du Temple, tombe sur Œdipe & sa fille, les tue, les réduit en cendres, & acheve ainsi de détruire la postérité de Laius.

Telle est la marche de la premiere Partie du Roman d'Œdipe; le sujet en est également philosophique & touchant, malheureusement il est trop connu. L'on juge bien qu'ayant été composé au quinzieme siecle, & imprimé tout au commencement du seizieme, il est fort mal écrit; les vers sur-tout, dont il est entremêlé, sont détestables. Dans la seconde Partie, le Romancier s'étend beaucoup sur la guerre de Thebes, qui suivit la catastrophe d'Œdipe & de Jocaste; mais je n'ai trouvé que des horreurs & des absurdités peu agréables dans ce récit. Pour égayer un peu cette affreuse matiere,

finissons par donner, comme nous l'avons promis il n'y a qu'un moment, une imitation très-libre & en François moderne, de la vieille Chanson de Tiresias, qui se trouve dans ce Roman d'Œdipus.

CHANSON de Tiresias.

Premier Couplet.

Je fus tour à tour homme & femme ;
J'ai vu des gens de tous états ;
J'ai voyagé sous différens climats :
Quoiqu'aveugle aujourd'hui, je lis encore dans l'ame.
Mes enfans, je ne vois plus rieu ;
Mais, grace à mon expérience,
Ce que l'on fait, ce que l'on pense,
Oh ! oh ! je le devine bien.

I I. Couplet.

J'ai vu dans mon adolescence,
Qu'on estimoit la probité ;
Et que par-tout on étoit respecté,
N'eût-on que de vertus une grande abondance.
Mes enfans, &c.

I I. I. Couplet.

J'ai vu que de l'effronterie
Tout le beau sexe s'indignoit ;
Que sottement quand on le flagornoit,
Par le plus prompt mépris l'audace étoit punie.
Mes enfans, &c.

IV. Couplet.

J'ai vu qu'une femme coquette,
Tomboit bientôt dans l'abandon,
Et qu'on craignoit d'être d'un mauvais ton,
Si l'on affichoit trop le goût pour la fleurette.
Mes enfans, &c.

V. Couplet.

Le Magiſtrat à l'Audience
Etoit bien loin de s'endormir,
Et ne formoit jamais aucun déſir
Qui dût couter un jour des pleurs à l'innocence.
Mes enfans, &c.

VI. Couplet.

Les Cours n'étoient pas plus ſinceres,
Mais on s'y reſpectoit du moins;
Le Courtiſan cachoit bien tous les ſoins
Qu'il prenoit pour trahir & perdre ſes confreres.
Mes enfans, &c.

VII. Couplet.

A ſa libre & noble décence
On connoiſſoit un grand Seigneur;
Il mépriſoit & baſſeſſe & hauteur,
Et ſavoit à propos placer ſa bienfaiſance.
Mes enfans, &c.

VIII & dernier Couplet.

Du beau ſexe pour les parures
J'ai toujours vu le goût conſtant;

Et

Et cependant changer à chaque instant
La mode des habits, des bijoux, des coëffures.
Depuis que je ne vois plus rien,
On a vu naître & disparoître
Cent modes & mille peut-être;
Oh! oh! je le devine bien.

N. B. On trouvera la musique de ces Couplets à la fin de cette premiere Partie.

HISTOIRE du noble & vaillant Roi Alexandre le Grand, jadis Roi & Seigneur de tout le Monde, & des grandes prouesses qu'il a faites en son temps. (Paris, *in*-4°. sans date.)

IL n'y a point de Héros dans l'antiquité qui ait autant fourni de matiere à s'exercer aux anciens Poëtes & Romanciers, de tous les temps & de tous les Pays, que le Grand Alexandre. Indépendamment de ceux qui ont écrit sérieusement sa Vie, tels qu'Arrien & Plutarque qui nous l'ont donnée en Grec, & Quinte-Curce en Latin, nous avons son Roman en Grec vulgaire, ou du moins moderne, du temps des Empereurs de Constantinople; mais il est resté en manuscrit: l'Auteur se nommoit Eustathe; on ne sait

si c'est le même que celui de ce nom qui a composé le Roman des Amours d'Ismene & d'Ismenias. Ce Manuscrit Grec a été, suivant l'Abbé Lenglet, traduit en Latin, & imprimé dans une édition de Quinte-Curce, publiée par Grævius, & qui est du nombre de celles que l'on appelle *Variorum*. Les Arabes, les Persans & les Turcs ont beaucoup entendu parler d'Alexandre, & connoissent un Roman de ses faits & gestes, que l'on prétend avoir été originairement écrit en Indien. L'on en trouvera l'Extrait dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume d'Octobre 1777. Toutes les Nations & toutes les Langues de l'Europe ont leur Roman d'Alexandre ; mais la France se vante d'avoir le plus important & le plus curieux dans le fameux Poëme composé à la fin du douzieme ou au treizieme siecle, par Lambert Licors ou le Court, qui assure l'avoir traduit du Latin, & qui fut aidé à le mettre en vers par Alexandre de Bernay ou de Paris, qui, dit-on, a donné son nom aux vers Alexandrins. Quelque temps après (mais toujours dans le treizieme siecle), ce Poëme fut continué par Jean le Nivelois, sous le titre de la Vengeance d'A-

lexandre. Le Roman du Vœu du Paon, & celui du *Reſtor* ou Retour du Paon, en ſont encore des ſuites; j'en ai parlé dans un des précédens Volumes de ces Mélanges. C'eſt ſans doute cet ancien Roman d'Alexandre qu'a voulu extraire l'Auteur de celui en proſe qui fait l'objet de cet article, & qui a été imprimé pour la premiere fois, ſans date, à la fin du quinzieme ſiecle, ou au commencement du ſeizieme Les anciens Poëmes romaneſques d'Alexandre, qui ſont reſtés en manuſcrits, ſont ſi difficiles à lire & à entendre, que je ne peux pas juger à quel point celui qui eſt imprimé a pu les imiter; mais, à tout événement, je vais raſſembler ce que j'y ai trouvé de plus neuf, de moins connu & de plus ſingulier, pour le faire connoître autant que je le pourrai. Alexandre eſt un ſi grand perſonnage, que les ſingularités qui ont été écrites ſur ſon compte, redoublent de mérite & d'intérêt, à cauſe du nom du Héros dont il s'agit.

L'ancienne Hiſtoire de la Macédoine, par laquelle commence ce Roman, n'offre rien de bien intéreſſant, ni de neuf; les ſingularités ne commencent qu'à l'avenventure de Nectanebo, Roi d'Egypte. Ce

Prince étoit très-ſavant pour ſon temps, c'eſt-à-dire qu'il poſſédoit l'Aſtronomie, & même l'Aſtrologie judiciaire & la Magie. Aidé de ces talens, il gouvernoit ſes peuples avec aſſez de douceur & de ſuccès : l'art de la divination n'eſt point inutile à un Roi ; il eſt bon même qu'il ſoit un peu ſorcier, pour prévoir ce qui lui réuſſira bien ou mal. Nectanebo ſoupçonna de bonne heure que le grand Roi de Perſe voudroit mettre ſon Royaume an nombre de ſes conquêtes, & bientôt il en fut parfaitement aſſuré. Artaxercès lui dépêcha un Héraut, avec une lettre très-fiere, par laquelle il lui ordonnoit de le reconnoître pour ſon Souverain. Le Monarque Egyptien conſulta ſes Miniſtres, ſes Généraux, & enfin ſes Oracles : il trouva que les premiers n'avoient pris aucunes bonnes meſures pour le défendre, & que les autres ne lui prédiſoient que des malheurs, s'il ſe défendoit. Il prit ſon parti, ſe fit raſer la barbe & les cheveux, qui, ſuivant notre Romancier, étoient la marque à laquelle on reconnoiſſoit les Princes en Egypte ; s'habilla ſuivant le coſtume propre aux Prêtres de Jupiter Ammon, qui ſouvent couroient le pays & pénétroient juſque dans

la Grece ; & dans cet équipage, il gagna ſecrétement le bord de la mer, s'embarqua & aborda en Macédoine. Il y trouva la Reine Olympias, ſeule dans un Château où ſon mari l'avoit laiſſée en partant pour faire la guerre aux Athéniens, mais après lui avoir témoigné aſſez de mécontentement ſur ce que depuis pluſieurs années elle ne lui donnoit aucun héritier de ſa Couronne. Olympias étoit même avertie qu'il penſoit à épouſer une autre femme. Dans cet embarras, elle ne ceſſoit de faire des ſacrifices, & d'offrir des vœux à tous les Dieux de la Grece, & même des Pays voiſins & éloignés, pour obtenir d'eux la grace d'être mere. Ce fut dans ces circonſtances que Nectanebo ſe préſenta la tête & le menton raſés, revêtu d'un habillement bizarre, avec la figure, la contenance & les manieres, tantôt d'un caffard & d'un hypocrite doucereux, tantôt d'un fanatique & d'un enthouſiaſte violent & dangereux. Il portoit ſur les épaules ou à la main, une beſace remplie, d'un côté, de quelques vivres, particuliérement de dattes & de pignons (nourriture ordinaire du peu d'habitans qu'avoient les déſerts de la Lybie, au milieu deſquels étoit ſitué le Temple de Jupiter

Ammon), & de l'autre, d'inſtrumens de mathématiques & de magie; elle étoit ſurmontée de deux énormes cornes de belier, ſymbole de la Divinité dont Nectanebo prétendoit être le Prêtre. Ces ſingularités attirerent l'attention d'Olympias. Elle avoit ſouvent entendu parler du Dieu de la Lybie; mais elle n'avoit jamais vu ni aucune de ſes Images, ni aucun de ſes Miniſtres, & n'en conçut que plus d'admiration & d'eſtime pour celui que le Ciel lui envoyoit. Elle le pria d'intéreſſer pour elle la Divinité à laquelle il étoit attaché. Le ci-devant Roi d'Egypte, qui la trouva belle, lui répondit qu'il étoit bien ſûr de n'être pas déſavoué de Jupiter, en lui rendant tous les ſervices qui dépendroient de lui; que ce Dieu ſe plaiſoit à faire des miracles, ſur-tout pour des mortelles auſſi aimables qu'elle, & qu'il étoit honoré dans ſon Temple de Lybie ſous la figure d'un belier, parce qu'il avoit pris cette forme pour approcher d'une charmante Princeſſe. En même temps, il fit quelques cérémonies ridicules, conſulta les aſtres, tira l'horoſcope de la Reine, lui dit ſa bonne aventure, & enfin l'engagea, par les propos les plus flatteurs & les plus douces eſpérances,

à avoir pour lui des complaisances, dont il l'assura que Jupiter même seroit flatté. Après cela, il crut pouvoir lui prédire avec assurance, que dans neuf mois elle accoucheroit d'un Prince, qui seroit un jour le conquérant & le maître du monde. La satisfaction d'Olympias ne pouvoit être troublée que par la crainte que Philippe, qui ne devoit pas encore revenir si-tôt de l'armée, ne conçût de l'inquiétude sur sa grossesse, au lieu d'en ressentir de la satisfaction. Il fallut encore consulter Nectanebo : heureusement il étoit assez habile pour arranger cette affaire ; il lui répondit du succès, & tint sa promesse, quoique Philippe tardât encore quelques mois à arriver. Le faux Prêtre trouva moyen d'aller secrétement au devant de ce Prince, la veille du jour qu'il devoit revenir au Château d'Olympias : il se cacha à portée de la chambre où il devoit passer la nuit ; & pendant son sommeil il lui fit entendre une voix qui lui disoit à peu près ces paroles : » Roi » Philippe, Jupiter Ammon a exaucé les » prieres d'Olympias ; dès à présent tu » peux être assuré d'avoir un héritier de ton » sceptre ; rends graces aux Dieux «. Ce peu de mots, prononcés d'un ton d'Oracle,

inquiéta Philippe, & le lendemain il fut encore plus agité, quand il s'apperçut que la Reine de Macédoine étoit avancée dans sa grossesse. La nuit suivante il lui témoigna sa surprise & ses soupçons. » N'en doutez point, lui dit effrontément Olympias; Jupiter Ammon, touché par mes prieres, est venu depuis quelque temps me rendre la nuit de fréquentes visites. » C'est sous différentes formes, communément très-horribles, qu'il s'approche de moi; tantôt c'est un dragon, dont la gueule béante & les yeux enflammés m'effrayent; quelquefois un taureau, un belier, toujours avec des cornes épouvantables «.... A peine avoit-elle achevé ce singulier aveu, que la même voix qui, la nuit précédente, avoit troublé le sommeil de Philippe, se fit encore entendre, & prononça ces mots, » Reine, je ne t'honorerai plus de mes visites nocturnes, je te remets à ton époux; mais vous me verrez encore quelquefois l'un & l'autre pendant le jour; ne vous effrayez point de mon horrible figure, honorez-moi plutôt comme un Dieu ami & protecteur «.

Soit conviction, soit politique, Philippe prit le parti de paroître ajouter foi

à ce faux Oracle. Les jours ſuivans, Nectanebo, par les preſtiges que l'Art magique lui avoit appris à produire, fit paroître un dragon véritable ou fantaſtique, auſſi horrible & auſſi hideux à voir, qu'il étoit doux dans ſes manieres. Ce monſtre entra dans la ſalle, ſalua Philippe, baiſa les pieds de la Reine, monta enſuite ſur ſes genoux, & en tortillant ſon énorme queue autour de ſon col, lui fit des careſſes, dont tous les Macédoniens furent bien étonnés. Il s'envola enſuite, & diſparut.

Cependant, le moment où devoit naître Alexandre étant arrivé, ce Héros vit le jour ſous les auſpices les plus favorables. Nectanebo, en qualité d'Aſtrologue, fut chargé de tirer ſon horoſcope, & de prédire ce que cet enfant deviendroit un jour. Quand il n'eût été que ſimple Prêtre d'Ammon, il eût formé à ſon ſujet les plus brillantes conjectures; mais il étoit véritablement ſavant, & il prédit avec juſteſſe toute ſa grandeur future. On le crut aiſément, ſur-tout vu l'opinion généralement reçue, que cet enfant avoit pour pere le plus grand des Dieux. A meſure qu'il grandit, la hauteur, l'obſtination, & l'envie de dominer, qui formoient ſon

caractere, se manifestoient de plus en plus : mais sa figure & sa taille ne paroissoient pas correspondre à des sentimens aussi élevés ; il étoit petit, & quoiqu'il parût fort & vigoureux, il n'avoit l'air ni noble, ni grand. Sa tête étoit un peu penchée sur le côté, & on attribuoit ce défaut plutôt à une disposition naturelle, qu'à une mauvaise habitude contractée. Nectanebo avoit le même tic, qui étoit très ordinaire au personnage qu'il jouoit, mais ne convenoit point à un jeune Héros, qui d'ailleurs donnoit les plus grandes espérances. Les Courtisans Macédoniens, qui avoient de la malice, disoient que le jeune Prince ressembloit beaucoup pour le corps à Nectanebo ; mais que pour son ame, elle lui venoit certainement de Jupiter.

L'ancien Roi d'Egypte, satisfait de la maniere dont son stratagême avoit réussi, & s'étant sans doute fortement attaché à Olympias, ne pensa plus à la quitter ; il devint dans le Palais de Philippe, ce qu'on appelle aujourd'hui l'*ami de la maison*. Il gagna la confiance du Roi & de la Reine de Macédoine, & fut le premier instituteur du jeune Prince Alexandre. Les premieres sciences qu'il voulut lui apprendre, furent celles qu'il

poſſédoit le mieux, la Magie & l'Aſtrologie. Alexandre étoit encore bien jeune pour ſentir tout le prix de ces ſublimes connoiſſances; il ſe moquoit même de ſon Maître. Un jour, dit le Roman, il lui demanda s'il avoit lu dans les aſtres, quel devoit être le temps & le genre de ſa mort. Tout ce que j'en ſais juſqu'à préſent, répondit Nectanebo, c'eſt que je dois mourir de la main de mon fils. Quant à l'époque préciſe, il eſt aiſé de m'en éclaircir en conſultant les étoiles; la nuit eſt belle, & dès ce ſoir je peux, en montant ſur les remparts & m'y promenant avec vous, m'aſſurer ſur ce point. Le jeune Prince accepta la partie en riant. Effectivement le ſoir même Nectanebo fit ſes obſervations; & ſon Diſciple le preſſant de lui dire s'il liſoit dans le Ciel que ſa fin fût proche, l'Aſtrologue répondoit qu'elle ne l'étoit que trop, lorſque, ſoit haſard, ſoit malice, il fut précipité dans le foſſé, & bleſſé mortellement. On le rapporta dans le Palais. Avant d'expirer, il demanda à voir ſon cher Alexandre, diſant qu'il avoit des ſecrets importans à lui révéler. On peut bien deviner quel étoit le principal. Dès qu'ils furent ſeuls, O mon fils! (lui dit le faux Prêtre d'Ammon)

» j'ai eu bien des infortunes dans ma vie,
» mais un seul moment de bonheur me
» les a fait toutes oublier, & m'en con-
» sole encore. J'ai donné le jour à un
» Prince qui doit être le conquérant de
» la terre entiere, & qui aura l'ambition
» d'aller plus loin encore. C'est vous :
» mais conservez précieusement ce secret;
» soyez le fils de Philippe pour vous assu-
» rer la Macédoine, & soumettre avec les
» troupes de ce pays ci les Grecs & les
» Perses. Quand vous serez plus avancé
» dans votre brillante carriere, vous pour-
» rez hardiment vous déclarer fils de Jupi-
» ter. Adieu pour jamais, mon cher fils;
» remplissez vos hautes destinées, & ayez
» confiance dans la science qui me les a
» fait prévoir, ainsi que la fin malheu-
» reuse que j'éprouve aujourd'hui «.

Alexandre fut touché de ces dernieres paroles : mais sa mere Olympias fut la seule avec qui il crut devoir s'en expliquer. Elle lui confirma ce que lui avoit dit Nectanebo ; & tout ce qu'on publia de cette conversation, fut que le Prêtre d'Ammon étoit un Roi d'Egypte fugitif; en conséquence on lui fit faire de superbes funérailles.

La suite de l'éducation d'Alexandre fut

confiée à Ariſtote ; & l'on ſait combien le Maître & le Diſciple ſe firent honneur l'un à l'autre. Le jeune Prince de Macédoine dompta le fameux cheval Bucéphale. C'eſt encore une aventure ſur laquelle tous les Hiſtoriens d'Alexandre s'arrêtent avec complaiſance. Cet acte de vigueur fit un tel plaiſir à Philippe, qu'il déclara Alexandre ſon ſucceſſeur. Après cela, les Auteurs Grecs envoient ce jeune Prince aux Jeux Olympiques, où il remporta pluſieurs prix : mais le Romancier François ſuppoſe qu'il fit d'autres exploits. Il prétend qu'un certain Nicolas (nom peu héroïque), Roi des Aridiens, déclara la guerre à Philippe. Alexandre fut envoyé pour le combattre, le vainquit, & diſſipa ſon armée. Il revenoit triomphant auprès de ſon pere, lorſqu'il apprit que celui-ci prenoit une ſeconde femme, & épouſoit Cléopatre, Princeſſe d'Egypte. Il en parut furieux, entra dans la ſalle où ſe donnoit le feſtin des noces ; & il commençoit à faire quelques reproches à ſon pere, lorſque Philippe ſe leva l'épée à la main, voulut courir ſur lui, tomba, & ſe bleſſa. On le porta dans ſon lit, où il mourut peu de jours après. Alexandre fut couronné ſans difficulté, & fit bien-

tôt éclater le goût qu'il avoit pour les conquêtes. Après s'être rendu maître de toute la Grece, notre Romancier le fait passer en Italie, soumettre cette partie du monde, Rome même, & fonder la Ville d'Alexandrie aux pieds des Alpes. Il suppose que là il reçut les hommages de presque toute l'Europe, quoiqu'il n'en eût parcouru lui-même qu'une partie; mais du moins entra-t-il dans les Provinces méridionales des Gaules, & traversa-t-il les Pyrénées & l'Espagne, jusques aux colonnes d'Hercule. C'est là que s'étant embarqué, il rentra dans la Grece, & en partit pour aller conquérir la Perse. Les Auteurs bien plus dignes de foi que le Romancier que j'extrais, nous apprennent de quelle gloire il se combla à la bataille d'Issus, les bontés & la clemence dont il usa envers la famille de Darius, le siege & la prise de la Ville de Tyr, ce qui lui arriva en Judée, les songes & les révélations qui le regardoient, & dont lui fit part le Grand-Prêtre Jaddus. Il lui montra, entre autres, une Prophétie de Daniel, qui avoit vu dans le Ciel combattre l'un contre l'autre un bouc & un belier. Le premier avoit deux cornes redoublées; le second n'en avoit qu'une, mais elle

étoit pointue & redoutable : il perça ſon adverſaire. Tel étoit l'emblême ſous lequel les Juifs préſageoient les victoires & la puiſſance d'Alexandre. Le Héros en fut ſi ſatisfait, qu'il fit des dons magnifiques au Temple de Jeruſalem, & accorda aux Hébreux de grands priviléges dans ſes Etats. Il ſoumit l'Egypte, & y bâtit la ſuperbe Ville d'Alexandrie. Il ne manqua point de pénétrer dans les déſerts de la Lybie, pour viſiter le Temple de Jupiter Ammon ; & les Prêtres de ce Dieu n'héſiterent pas à le déclarer fils de leur Divinité. Revenu dans la Perſe, il gagna la bataille d'Arbelles, & fit perdre à Darius toutes ſes reſſources. Le perfide Beſſus fit mourir le Monarque Perſan, & fut pourſuivi par Alexandre comme un traître & un régicide. Enfin il pénétra dans les Indes ; & ce que Quinte-Curce nous rapporte de plus intéreſſant ſur cette guerre, c'eſt la défaite du Roi Porus : mais le Romancier traite avec bien plus d'étendue ce fameux voyage, & c'eſt là qu'il donne carriere à tous les écarts de ſon imagination. Il prétend qu'Alexandre ſortant de la Perſe pour entrer dans l'Inde, trouva une Nation de Barbares anthropophages, qui mettoient leurs délices à man-

ger de la chair d'hommes, & faisoient la guerre uniquement pour remplir leurs garde-mangers. Alexandre fit transporter ces peuples exécrables dans un vallon, où il les enferma tous, en bouchant exactement les entrées par de gros quartiers de pierre, & des portes de fer : là, n'ayant rien pour se nourrir, ils se mangerent les uns les autres, & le dernier mourut de faim.

Alexandre faisant la guerre à des peuples que le Romancier appelle les Albaniens, trouva qu'ils étoient défendus par une troupe de chiens qu'ils mettoient à la tête de leur armée, & qui se jetoient sur les Macédoniens & les dévoroient. Le Conquérant fut d'abord étonné & même effrayé de ce premier rang de troupes extraordinaires; mais s'étant rassuré, il fit une disposition militaire qui lui réussit. Il y avoit dans le pays beaucoup de cochons; il ordonna à chacun de ses Soldats d'en prendre un, & de le mettre devant lui, comme les Albaniens avoient placé leurs chiens : dans cet ordre de bataille il alla les attaquer. Les chiens, au lieu de se jeter sur les hommes, se jeterent sur les cochons. Pendant qu'ils les dévoroient, les Macédoniens attaque-

rent

rent & tuerent les Albaniens, dont l'armée fut ainsi défaite. Alexandre incorpora dans ses troupes quelques-uns de ces braves chiens, parmi lesquels il s'en trouva qui avoient tant de courage & de force, qu'un d'entre eux se battit en présence de ce Monarque, contre un éléphant & un lion, & les vainquit tous les deux.

Le Romancier prétend qu'Alexandre ayant vaincu Porus, trouva dans le Palais de ce Roi Indien, des richesses immenses, entre autres une grande vigne, dont tous les ceps & les branches étoient d'or, les feuilles d'émeraudes, & les grappes d'escarboucles, de rubis & de saphirs. Il ajoute, que Porus & Alexandre convinrent de joûter l'un contre l'autre, & de décider par un combat à la lance, & en champ clos, lequel des deux seroit le maître de l'Inde; qu'Alexandre culbuta son adversaire, & s'empara ainsi de son pays & de ses richesses.

Rien de si ridicule que la correspondance & les conférences que le Romancier suppose qu'Alexandre eut avec les Brachmanes ou Philosophes de l'Inde.

Alexandre, après avoir été consulter les Oracles qui se rendoient dans une forêt

où étoient deux grands arbres, que l'on appeloit les arbres du Soleil & de la Lune, & sur l'un desquels étoit perché l'oiseau Phénix, pénétra encore plus avant dans le pays, & reçut des lettres d'une Reine d'Éthiopie, nommée Candasse, qui étoient très-flatteuses & très-honorables pour ce Héros : elle lui offroit de lui faire hommage de ses Etats, & part de ses faveurs. Ses Députés ou Ambassadeurs étoient des femmes. Alexandre reçut très-bien un si galant message, traita la Reine d'Ethiopie avec bonté & même avec tendresse, & elle s'engagea d'entretenir à la suite de l'armée Macédonienne, une phalange de mille jeunes guerrieres, que le Romancier juge à propos d'appeler *mille Pucelles*.

Je me contenterai de rapporter le titre d'un Chapitre de ce Roman-ci ; le voici : » Comment Alexandre trouva femmes » qui tant font gésir les hommes avec » elles que l'ame leur part du corps «. On juge bien que notre Héros ne laissa pas longtemps subsister cette dangereuse Colonie.

Enfin, le Conquérant étant parvenu aux extrémités du monde, ayant reçu l'hommage de toutes les Nations qui habitent la terre, après s'être bien assuré qu'il ne lui restoit plus rien à conquérir

ſur notre globe, forma le déſir inconſidéré de ſavoir ce qui ſe paſſoit au fond des mers & dans les airs, & de s'en rendre auſſi le Souverain : mais les forces ordinaires d'un conquérant, les phalanges & les Argiraſpides ne pouvoient ſuffire pour de pareilles conquêtes; la Magie ſeule devoit lui fournir des reſſources, & il y eut recours. Il ſe rappela les premieres leçons qu'il en avoit reçues de Nectanebo; il avoit appelé d'ailleurs auprès de lui les plus habiles Profeſſeurs dans cet Art, de l'Egypte & de la Lybie. Il leur expliqua ſes intentions; & ces Maîtres en ſorcelleries ayant fait leurs conjurations, huit énormes griffons parurent tenant une cage de verre, qui ne pouvoit être ni briſée ni fondue par le ſoleil; ils la placerent toute ouverte ſur le ſommet d'une montagne. Alexandre entra dans cette machine, accompagné d'un de ces Docteurs qui entendoit parfaitement le langage de tous les oiſeaux, grands & petits. Ils ſe munirent des proviſions néceſſaires pour faire un aſſez long voyage dans un bâtiment dont on ne peut pas ſortir. La cage étant refermée, & les griffons l'ayant emportée à travers les airs, la promenerent, tantôt ſur une ré-

gion du monde, tantôt sur une autre, suivant la direction du Magicien, leur guide & leur pilote. Il interrogeoit tous les oiseaux qu'il rencontroit, & apprenoit d'eux quels étoient leurs usages, leurs mœurs & leurs coutumes. Alexandre faisoit sur-tout cela ses observations; d'ailleurs, aucun de ces animaux ne refusoit de baisser humblement la tête devant ce Conquérant, & de l'assurer en son langage, que toute son espece le reconnoissoit pour son Seigneur & son souverain Maître.

Après avoir ainsi subjugué les habitans de l'air, Alexandre n'avoit plus que le fond de la mer à dompter; il y réussit également, & par les mêmes moyens: il faut les laisser expliquer à l'Auteur du Roman en son langage. » Le tonnel de » voire luisant, fut lié de bonnes chaî» nes de fer, & puis y entra, fit boucher » le tonneau, & le fit avaler dans le par» fond de la mer, dans laquelle il vit » diverses manieres de poissons qui avoient » formes de bêtes qui vont sur terre, & » vont sur leurs pieds au fond de la mer, » cueillant les fruits des arbres qui y crois» sent; les baleines venoient à l'encon» tre du tonnel, mais fuyoient en ar-

» riere quand elles voyoient la clarté des
» lampes ; & le Roi vit tant de merveil-
» les qui ne sont pas creyables aux hom-
» mes, & il vit poissons semblables à
» hommes & à femmes qui alloient sur
» leurs pieds, & se nourrissoient des au-
» tres poissons, &c «.

Alexandre reçut les mêmes hommages au fond des mers que dans les airs ; les harangues des poissons furent seulement un peu moins éloquentes.

Après de si grands succès, l'immortalité étoit le seul honneur qui pût flatter Alexandre : mais le fils de Nectanebo ne pouvoit y prétendre ; il retourna à Babylone, & y fut empoisonné par un traître, que notre Romancier appelle Jobas. Cet accident lui avoit été prédit par les Salamandres, seuls habitans du quatrieme élément, le feu. Le Conquérant trouva des animaux de cette espece dans l'ancienne Ménagerie des Rois de Perse ; ils y avoient été placés par Xercès. On avoit soin de leur entretenir toujours bon feu dans une grande cheminée, qui leur servoit, pour ainsi dire, de vivier & de réservoir. Ils s'y promenoient, & s'y jouoient sur les charbons comme le poisson dans l'eau. Leur Gouverneur leur ordonna de

rendre hommage au Maître du monde & des quatre élémens ; c'est ce qu'ils firent en baissant la tête, après l'avoir regardé, & jetant un petit cri, que l'on fit croire à Alexandre qui vouloit dire, *vive le Roi* ; mais c'étoit tout le contraire. Ces animaux avoient le don de prophétie, & quand ils faisoient les signes que nous venons de dire à celui qui venoit les voir, ils indiquoient pour lui une mort prochaine Les Gardiens des Salamandres révelerent tout bas ce secret aux plus sages Ministres & Généraux d'Alexandre, qui s'arrangerent en conséquence. Mais les détails de cette mort, & les suites qu'elle eut, sont écrits dans de meilleurs Livres, & par de meilleurs Auteurs que le Romancier que je viens d'extraire, qui termine son Volume par la plus plate Epitaphe de son Héros : il fixe la date de sa mort à l'an du monde 4900, le quinzieme jour de Septembre.



LES TROIS GRANDS : savoir, Alexandre, Pompée, & Charlemagne. (*in*-4°. gothique.)

TEL est le titre du cinquieme des anciens Romans sans date, mais imprimés au plus tard au commencement du seizieme siecle, dont j'ai promis de rendre compte. Des trois Grands (ou Héros) dont il est ici question, il y en a deux sur lesquels je n'aurai certainement rien à dire ; le premier est Alexandre, dont je viens de parler, & le dernier Charlemagne, Héros de tant d'autres Romans des quinzieme & seizieme siecles. Celui-ci ne nous apprend rien des aventures vraies ou fausses de cet Empereur, qui ne soit dans les autres Livres : mais quant à Pompée, nous n'avons pas sur lui d'autre Roman que celui-ci ; encore est-ce plutôt son Histoire mal écrite, mal rédigée, & mêlée de quelques fables, qu'un Roman, car il n'y a ni amour, ni exploits chevaleresques & merveilleux, ni magie, ni féerie. Aussi serai-je assez court dans l'extrait que je vais donner de cette plate narra-

tion ; mais je tâcherai de la rendre piquante, en citant quelques traits de naïveté de l'ancien Auteur, & y insérant quelques réflexions, que le sujet amenera naturellement.

Pompée naquit le même jour que Cicéron. Ce sont ces rencontres fortuites qui faisoient croire aux Anciens, qu'il y avoit des conjonctions de Planetes heureuses, sous lesquelles naissoient nécessairement des grands Hommes, dont même les talens & le caractere pouvoient être très-différens.

La famille de Pompée étoit ancienne & illustre dans la République ; & son pere parvint aux honneurs du Consulat. On s'apperçut bientôt qu'il avoit la physionomie du monde la plus heureuse, & ce regard plein de feu qui caractérise, pour ainsi dire, le grand Homme, que les gens foibles & médiocres ne peuvent posséder, & qu'ils ont même peine à soutenir. Sa contenance étoit noble & aisée ; cependant il n'avoit point l'air extrêmement fort ; son caractere étoit doux & aimable, il étoit obligeant, prévenant ; tel enfin qu'il faut être pour parvenir aux grands emplois dans une République. Celle de Rome étoit déjà

agitée dans son intérieur. Marius & Sylla commençoient à se disputer la gloire d'asservir cette Ville, qui avoit conservé sa liberté en assujettissant le reste du monde. Le premier étoit peut-être meilleur Militaire que son concurrent ; mais il étoit plus dur, plus barbare en apparence, & étoit bien moins propre à tromper ses concitoyens, & à faire réussir ses projets ambitieux en les cachant. Aussi fut-ce à Sylla que Pompée s'attacha d'abord ; d'ailleurs il y fut, pour ainsi dire, forcé par les indignes procédés de Marius, & de Cinna l'un des Généraux de sa faction, qui voulurent faire assassiner Pompée Strabon, pere de notre Héros, & révolter son armée. L'habileté, la fermeté & l'éloquence de son fils parerent ce coup ; mais il ne put empêcher que, l'année suivante, Pompée Strabon, au milieu de son Consulat & de son armée, ne fût frappé de la foudre, tandis qu'il alloit au secours de Rome, qui fut prise & pillée par le cruel Marius. Le jeune Pompée fit sa retraite avec l'armée de son pere, & fut quelque temps sans se mêler des affaires, le parti qu'il vouloit suivre n'étant pas dans ce moment le plus fort. Il ne revint à Rome qu'après que Marius fut mort,

victime d'une débauche brutale, à laquelle il se livra en voyant triompher son parti.

C'est à cette époque que l'on doit placer la liaison passagere que Pompée eut avec la Courtisanne Flora ; elle est platement & grossiérement indiquée dans le Roman que nous extrayons; mais Plutarque nous apprend à cet égard des détails plus agréables, & dont on nous permettra bien de répéter quelque chose.

Flora, née dans la servitude, mais affranchie de bonne heure, étoit la plus jolie Courtisanne de Rome, dans le temps que Pompée étoit aussi dans cet âge brillant, où l'on se livre si volontiers aux plaisirs. Ils se rencontrerent, & se plurent l'un à l'autre : mais le Chevalier Romain ne conçut pour la Courtisanne qu'un de ces goûts, vifs sans doute, que ne peut manquer d'inspirer à un jeune homme une fille charmante, mais qu'il est toujours prêt de sacrifier à l'ambition, à l'amour de la gloire, & même à l'amitié. Flora au contraire, entiérement consacrée, par état & par inclination, à la volupté, s'enflamma pour Pompée de la passion la plus ardente. Elle sembloit prévoir que son Amant seroit un jour un des plus grands

Hommes que Rome eût produits, & que si elle vivoit long-temps ; elle se vanteroit d'avoir touché son cœur ; car la gloire des Courtisannes consiste souvent plus dans l'importance que dans la multiplicité des conquêtes. Le grave Historien Plutarque a conservé à la postérité une circonstance assez singuliere des liaisons intimes de ces deux Amans. Il assure que Pompée ne sortoit jamais des bras de Flora, sans porter des marques des morsures qu'elle lui faisoit par une espece de fureur voluptueuse, dans laquelle son excessive tendresse la plongeoit. L'on juge bien qu'étant si violemment occupée de Pompée, Flora ne pouvoit sans répugnance écouter les fleurettes des autres jeunes Romains. Un d'entre eux, nommé *Geminius*, en devint éperdument épris : il ne négligea rien pour la toucher ; mais toutes ces tentatives furent inutiles. Flora, préoccupée de Pompée, le traita avec plus de rigueur que n'eût fait la Dame Romaine la plus respectable, & le jeta dans le désespoir. Il tomba malade, & reçut dans cet état la visite de son ami. Ce ne fut qu'en versant un torrent de larmes qu'il lui déclara quelle étoit la cause de son chagrin. Pompée, touché de son état, lui

laissa concevoir des espérances, & les réalisa bientôt. Il parla en sa faveur à la trop fidelle Courtisanne; & voyant que les conseils ne réussissoient pas, & que Flora même s'en irritoit, il exigea d'elle qu'elle rendît heureux Geminius: ce fut avec ce ton impératif & déterminant, que les hommes peuvent aisément prendre avec les femmes qu'ils ont subjuguées. Enfin celle-ci obéit, mais avec tant de répugnance, qu'elle tomba elle-même dangereusement malade. Pompée laissa à son ami le soin de la consoler, & partit pour suivre les drapeaux de Sylla. Ce fut pour servir ce Tyran, qu'il défit auprès de Reggio en Lombardie, Brutus, un des derniers & des plus braves Généraux de Marius. Il passa ensuite en Sicile, en soumit toutes les Villes à l'autorité de Sylla. Carbon qui y commandoit, s'étoit réfugié en Corse. Pompée l'y poursuivit, le prit prisonnier, & força cet homme consulaire à lui demander la vie, qu'il ne lui accorda pas. Il le fit punir du dernier supplice comme un rebelle, quoiqu'il fût son parent, qu'il eût été son tuteur, & qu'il eût eu le plus grand soin de ses affaires pendant sa jeunesse; trait de politique cruel & affreux sans doute,

mais qui annonçoit de quelles grandes vûes étoit capable le jeune Pompée, & quels coups d'état son ambition pouvoit lui faire frapper un jour. Cette exécution faite, il passa en Afrique. Revenons pour un moment à la Courtisanne Flora. Il fallut bien qu'elle prît le parti de se consoler, & de recevoir les hommages & les présens de Geminius : mais bien moins *engouée* de lui, qu'elle ne l'avoit été du seul homme qui lui eût inspiré une véritable passion, elle vola de conquête en conquête, & mit, pour ainsi dire, ses appas à une enchere qui lui procura d'immenses richesses: Le riche & voluptueux Lucullus acheva de se ruiner pour elle, & elle vécut jusque dans une extrême vieillesse, tenant à Rome une bonne maison, & jouissant d'une sorte de considération, qu'elle tiroit principalement de l'honneur d'avoir attaché à son char le grand Pompée. C'est ainsi que, s'il est vrai que Marion de Lorme ait vécu dans le siecle dernier, & dans le nôtre, & soit morte plus que centenaire, elle n'a jamais oublié que le grand Cardinal de Richelieu lui avoit été attaché, & jusques dans ses radotages elle a dû se souvenir de lui, & de l'aimable & malheureux Cinqmars. Flora, en

mourant, laissa au peuple Romain un terrain qui lui appartenoit, & que l'on connoît encore dans la Rome moderne sous le nom de *Champ de Flore*. En reconnoissance de ce bienfait, les Romains firent construire un Temple à Flora, Déesse des Fleurs, qui étoit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la Patrone de la Courtisanne. Cecilius Metellus, Romain illustre par sa naissance & par ses charges, & qui avoit été au nombre de ses Amans, avoit fait placer dans le Temple de Castor & Pollux, le portrait ou la statue de cette jolie personne, dans le moment où ses charmes étoient dans leur plus grand éclat. Flora étant vieille, se plaisoit à contempler ce monument de sa beauté; il lui sembloit qu'on avoit par-là assuré à ses charmes une espece d'immortalité. Cependant le peuple Romain établit des jeux en son honneur, & les Courtisannes se chargerent de les célébrer, & d'y inviter le reste des Citoyens. Il étoit de leur plus grand intérêt de soutenir cet établissement, qui leur faisoit honneur & profit; car elles pouvoient y étaler impunément leurs charmes, & y tendre les filets auxquels les jeunes Romains n'étoient que trop disposés à se laisser prendre. Bientôt ces jeux

furent renommés pour leur indécence, & n'en furent pas moins fréquentés. Ils se célébroient au commencement de Mai. Ovide, Juvenal, Perse, Martial, & S. Augustin, font une peinture des désordres qui s'y passoient, qui prouvent beaucoup contre la Religion Païenne qui les autorisoit, mais ne peuvent faire d'ailleurs aucun tort à la réputation de Pompée, ni à celle de Flora.

Pompée étant passé en Afrique, y obtint de nouveaux succès, que l'Auteur du Roman exprime dans ces termes : » Illec » fut Pompée bienheureux en armes, car » si-tôt qu'il déploya ses enseignes, il donna bataille, déconfit & tua Domitius, » l'un des suivans de Marius ; & ramena » les cités & pays d'Afrique sous l'obéissance de Rome. Tantôt après, Pompée » appliqua soi & ses gens à poursuivre » Jertha (l'Histoire l'appelle Hyarbas), » Roi des Numides, qui donnoit faveur, » conseil & ayde à Marius & aux siens. » Pompée donc avec l'ayde du noble » Brigides (l'Histoire l'apelle Hiempsal), » fils de Bocchus, Roi des Maures, mena » si rudement le Roi Jertha, si bien qu'il » perdit toute puissance, & après brief » espace de temps, Pompée recouvra &

» obtint un Château auquel étoit retrait
» le Roi Jertha, & dans celui Château
» fut tué d'une pesante plombée ; & par
» ainsi toute Afrique, par force & sagesse
» de Pompée, retourna sous Seigneurie
» Romaine «.

Hiempsal fut mis sur le Trône d'Hyarbas, & Pompée retourna à Rome. Sylla fut d'abord jaloux de ses succès ; mais il sentit bientôt qu'il falloit ménager ce jeune vainqueur. Il fut le premier à aller au-devant de lui, & à lui donner le titre de Grand, qu'il a conservé jusques à sa mort, & que sa mémoire conserve même encore. Quoiqu'il ne fût que Chevalier, Pompée osa demander les honneurs du triomphe, pour avoir soumis l'Afrique. Sylla en témoigna encore de la jalousie; mais, toute réflexion faite, il n'osa la laisser éclater : cette distinction unique & nouvelle fut accordée à Pompée. Hyarbas, âgé de quatre-vingts ans, fut conduit derriere son char.

Cette complaisance annonçoit le parti que Sylla prit de se retirer des affaires ; résolution aussi hardie que l'avoit été celle de faire périr un aussi grand nombre de Citoyens par les proscriptions, & qui cependant réussit au Tyran, qui, après avoir abdiqué

abdiqué *insolemment* la Dictature & le pouvoir souverain, mourut tranquillement dans sa maison de campagne, au sein des voluptés & de la philosophie, après avoir commis tant d'actes cruels & antiphilosophiques.

Pompée devint alors le premier des Romains, & n'avoit de rival de sa gloire & de sa grandeur, que Crassus ; mais connoissant l'infériorité de ses talens, il étoit sûr d'en venir aisément à bout. Sertorius, excellent Militaire, soutenoit encore les restes du parti de Marius en Espagne. » C'é» toit, dit le Roman, un puissant Chevalier » en armes, hardi & cautaleux, tant que » afin de rendre ses gens courageux, il » feignit que les Dieux lui réveloient tout » ce qu'il devoit faire, par une biche » blanche apprivoisée, qu'il menoit avec » soi, quelque part qu'il allât «. Dans sa premiere campagne contre Sertorius, Pompée fut d'adord battu, » quoiqu'il eût » en la bataille, dit le Romancier, deux » légions de piétaille, & mille cinq cents » hommes à cheval «. Mais il prit bien sa revanche, pendant douze ans qu'il poursuivit Sertorius ; il le battit plusieurs fois. Enfin, cet adversaire de notre Héros fut assassiné. Perpenna son Lieu-

tenant voulut continuer la guerre, fut vaincu, & Pompée retourna glorieux à Rome; mais refusa les honneurs du triomphe, n'ayant combattu dans cette guerre que contre des citoyens Romains. En revenant, il acheva la défaite d'une armée de Gladiateurs, qui s'étoit revoltée sous la conduite du hardi Spartacus. Crassus avoit commencé à les dissiper; mais Pompée prétendit à la principale gloire de cette expédition. De là naquit une dispute pour le Consulat, entre Crassus & lui: ce différend s'accommoda par l'élection de tous les deux. Pompée n'étoit encore alors que Chevalier Romain; ainsi la premiere fois qu'il entra dans le Sénat, ce fut pour y présider. En rétablissant les Tribuns du Peuple, il capta la bienveillance de celui de Rome, & acquit une grande supériorité sur son Collegue. Le premier usage qu'il en fit, fut de se faire nommer pour dissiper & chasser les Pirates qui infestoient les mers, & empêchoient l'arrivée des bleds de Sicile à Rome, & la communication avec la Grece & l'Asie. Il termina en quatre mois cette expédition, dont il pouvoit résulter les plus grandes conséquences Enfin il fut nommé pour passer en Asie, & faire la guerre à Mithri-

date, qui, depuis huit ans, résistoit à toutes les forces Romaines qui avoient été confiées à Lucullus. Ce ne fut point sans jalousie que ce Général, homme considérable & expérimenté, se vit nommer un successeur: il porta inutilement ses plaintes à Rome; il voulut faire la paix avec Mithridate, qui le refusa. Enfin Pompée arriva, & força ce fameux ennemi des Romains à combattre. Il le vainquit en bataille rangée, & l'obligea à prendre la fuite, suivi d'un petit nombre de personnes. Mithridate essaya de se retirer chez Tygranes son gendre, Roi d'Arménie. Celui-ci, craignant la vengeance des Romains, lui refusa un asile. Forcé d'aller plus loin du côté du Bosphore, où regnoit son fils Macharès, il ne put pas y rester long-temps. Poursuivi de Province en Province, pendant plus de deux années, faisant quelquefois tête aux Romains, cet illustre Roi de Pont, le dernier des Princes de l'Asie qui purent s'opposer à la domination Romaine, ne se lassoit point de chercher des ressources contre Pompée, & de lui susciter des ennemis. Celui-ci, en le poursuivant toujours, assujettissoit des Provinces, prit entre autres Jerusalem, & ne put entrer

dans le Temple de Salomon, qu'après un siége qui couta la liberté & la Couronne à Aristobule, Grand-Prêtre & Roi des Juifs. Le Général Romain en étoit encore à négocier avec Mithridate, & à offrir de lui laisser du moins le Royaume de Pont, lorsqu'il apprit que la révolte de Pharnace, fils de ce Roi, lui ayant prouvé qu'il n'avoit plus aucun espoir de rétablir ses affaires, il avoit pris le parti de se donner la mort : ayant en vain essayé de tous les poisons, il s'étoit fait percer de sa propre épée, par un Soldat Gaulois, que le Romancier appelle *un Chevalier François*. Cette mort assura la gloire de Pompée ; &, dit encore notre Romancier, » lors eut Pompée, si grand prospérité » de toutes choses, qu'il semble que » Dieu & le Ciel n'eust à aultre chose » entendre, fors qu'à si bienheureuse- » ment faire les besoignes de Pompée «.

En revenant à Rome, Pompée s'arrêta dans la Grece, & recevoit des nouvelles de la jalousie qu'excitoit sa grandeur. Crassus le traversoit de toutes ses forces, & il y avoit un parti considérable qui lui étoit opposé ; cependant ils ne purent empêcher que le Sénat, & sur-tout le Peuple, ne lui décernassent les honneurs

d'un magnifique triomphe : c'est sûrement le plus beau, dont on ait donné le spectacle aux Romains, jusqu'à l'entiere destruction de leur République. La marche ou procession employa trois jours à se rendre de l'endroit d'où elle partit, hors de la Ville, mais assez près, jusques au Capitole, & ce ne fut que la derniere journée que parut Pompée, monté sur un char très-élevé & très-brillant, traîné par quatre chevaux blancs, attelés de front. Les représentations de toutes les Villes qu'il avoit conquises, les meubles & les bijoux précieux qu'il avoit enlevés des Palais de Mithridate & des autres Rois, les vases sacrés & les riches ornemens du Temple de Jerusalem le précédoient, & son char étoit suivi d'une partie de la famille de Mithridate, de Tygranes Roi d'Arménie, & d'Aristobule revêtu de ses habits pontificaux, tous enchaînés, & au milieu d'eux les statues ou représentations de Mithridate & des autres Rois, morts dans le cours de cette guerre, également chargées de chaînes.

Tant de gloire fut tempérée par un chagrin domestique que Pompée éprouva. Il apprit par la voix publique, que sa femme Mucia, qu'il avoit épousée après

ſon premier triomphe, & qui étoit de l'illuſtre famille des Scevola, avoit tenu, pendant qu'il faiſoit la guerre en Aſie, une conduite ſi honteuſe & ſi déſordonnée, que le mari le moins délicat ſur cet article ne pouvoit s'empêcher de le trouver mauvais. Les Romains connoiſſoient déjà le préjugé, qui fait rejaillir ſur les maris quelque honte des écarts de leurs femmes. Le grand Pompée répudia la ſienne, avec le ſeul regret que lui cauſoit l'éclat de cette aventure; car elle étoit bien moins jolie que Flora, & bien plus digne de mépris, vu l'énorme différence de la naiſſance & de la condition de ces deux perſonnes.

Juſqu'à préſent nous n'avons vu dans Pompée qu'un grand & heureux Général, & un citoyen qui ſavoit prendre à propos ſon parti au milieu des troubles qui agitoient ſa patrie: dans le cours du reſte de ſa vie, il joua un rôle encore plus important. Rien de ſi intéreſſant que les détails de ſa conduite pendant le premier Triumvirat, juſqu'à ſa mort: mais ce n'eſt pas dans un Roman, & ſur-tout dans celui que nous extrayons, qu'il faut chercher le développement de ces grandes circonſtances politiques. Il nous ſuffira

de dire que Pompée ne fut jamais qu'un Républicain, qui prétendit avoir la plus grande considération dans sa patrie, & qui la méritoit : mais il ne fut jamais comme Sylla, un tyran cruel qui répandit à grands flots le sang de ses concitoyens, ni comme César, un ambitieux qui voulut convertir sa République en Monarchie. Cherchons à présent dans notre Roman même, quelques anecdotes & quelques circonstances qui ne soient pas généralement connues de tout le monde, & qui ne sortent pas trop de notre genre.

Lorsque le Triumvirat, c'est-à-dire, l'union de Pompée, de Crassus & de César eut été formée, le premier fit au dernier une proposition qui étoit bien propre à la cimenter, & à donner même une grande prépondérance à César sur Pompée. Celui-ci devint amoureux de Julia, fille de César : c'étoit une jeune personne qui réunissoit en elle toutes les graces & tous les charmes qui peuvent contribuer à former un lien solide. Sa figure étoit charmante, & annonçoit un caractere doux, sensible, & disposé à s'attacher uniquement à son époux & à la vertu. Ce fut alors que Pompée

éprouva que ſi dans le cours d'une vive & ardente jeuneſſe on s'abandonne avec plaiſir à l'ivreſſe voluptueuſe que peut procurer une jolie Maîtreſſe, dans un âge plus avancé les ſoins d'une femme aimable & vertueuſe peuvent ſeuls procurer le vrai bonheur. Mais Pompée ſe livra à la douceur de poſſéder Julie, au point que cela lui fut reproché, bien plus encore que ne lui avoit été autrefois ſon libertinage. On diſoit que Céſar ne lui avoit donné ſa fille que pour amortir ſa valeur, le diſtraire des occupations ſérieuſes, & lui faire abandonner le ſoin de la République. En effet, il ne paroiſſoit occupé que d'elle, & par une ſuite de complaiſance, de ſon pere Céſar, qui ſe combloit de gloire en faiſant la guerre dans les Gaules. Pompée ne paroiſſoit point ſentir que Céſar revenant triomphant, ſeroit, ou du moins prétendroit être bientôt plus grand que lui. Craſſus ne s'occupoit qu'à ramaſſer des richeſſes, & à les dépenſer. Il finit par faire la guerre aux Parthes: mais il fut vaincu & maſſacré par ces peuples. Clodius, ami & complice de Catilina, commettoit dans Rome les plus grands déſordres, ſans que Pompée prît aucun ſoin de les

réprimer. Au bout de deux ans de mariage, Julie mourut à sa seconde couche, la délicatesse de son tempérament l'ayant déjà rendu très-malade à la premiere. Alors les liens qui attachoient si fortement Pompée à César, furent rompus; mais les avantages que celui-ci avoit laissé prendre à son rival, subsisterent dans toute leur étendue. Quelque temps après, Pompée se remaria à la belle & illustre Cornélie, fille de Scipion, & veuve du jeune Crassus, qui avoit été tüé avec son pere à la guerre contre les Parthes. Cette Dame, vraiment Romaine, joignoit à la figure la plus noble, un courage, une élévation d'ame, & une égalité d'esprit vraiment au dessus de son sexe. Elle possédoit le talent de la Musique, & même celui de la Poésie; elle étoit instruite dans les principes de la Philosophie; on prétend même qu'elle avoit quelque connoissance des Mathématiques. Une pareille alliance paroissoit faite pour assurer le bonheur de Pompée; cependant il y trouva moins de satisfaction que dans celle qu'il avoit contractée avec Julie, dont la naïveté & l'extrême jeunesse l'intéressoient davantage que tout le mérite de celle qui la remplaça.

César, de retour des Gaules avec une armée nombreuse & victorieuse, annonça qu'il alloit former deux demandes, dont le succès devoit le rendre redoutable : celle du Consulat & celle du triomphe. Mais les Loix ne permettoient pas aux Citoyens absens de solliciter des dignités de la République, ni aux Généraux de demander le triomphe, tant qu'ils étoient à la tête de leur armée. Pompée voulut forcer César de se soumettre à ces loix. Celui-ci se sentit assez fort pour se mettre au dessus d'elles. Il passa, à la tête de son armée, la petite riviere de Rubicon, qui séparoit la Gaule Cisalpine des anciens Etats de la République : c'étoit lever l'étendard de la guerre civile. Dès ce moment, l'alarme fut extrême dans Rome ; on crut voir César renouveler la prescription des temps de Sylla & de Marius. Cependant l'entrée de ce vainqueur dans la Capitale ne fut pas si terrible ; il n'y eut point même alors de sang répandu : mais le grand Pompée avoit été obligé de fuir devant César, & d'abandonner Rome avec l'élite du Sénat & de la Noblesse. Il s'étoit retiré d'abord à Capoue, & ensuite à Brindes ou Brinduse, port de mer sur la Méditerranée, dans le pays qui forme

aujourd'hui le Royaume de Naples. Il s'y fortifia, & parut y attendre les approches de son rival, qui s'étoit fait élire tranquillement à Rome Consul, & même Dictateur : mais dès qu'il eut appris que César approchoit, il fit ses dispositions pour abandonner l'Italie, lui & ses partisans ; ils s'embarquerent, & se retirerent en Epire.

A cette époque de l'Histoire de Pompée, le Romancier s'arrête, & s'occupe pendant un assez grand nombre de pages, des signes, des présages, & des augures qui, dès le commencement de cette année (la sept cent sixieme de Rome, quarante-huit ans avant Jésus-Christ), annoncerent la destruction de la République, & la domination des Césars. Je ne rapporterai que les plus singuliers de ces prodiges. L'Auteur prétend que l'on apperçut au ciel des étoiles qu'on n'y avoit jamais vues ; plusieurs tisons de feu qui voltigeoient en l'air ; une comete environnée d'une horrible chevelure : » ce qui signifie » (dit-il) changement de Seigneurie, & » mortalité de Princes «. Il ajoute, » qu'on » vit en clair jour le feu cheoir du ciel » sur terre en diverses figures ; car une » fois s'étendoit en maniere de lances, &

» d'autres fois s'accourtissoit ainsi qu'une
» lampe ardente. La foudre descendoit
» coyement (*sans bruit*) du ciel, & si n'y
» avoit aucunes nuées; & vit-on au mi-
» lieu de Rome telles étoiles devers midi,
» qui par nuit seulement avoient coutume
» d'apparoir : & y eut éclipse de lune, &
» le soleil perdit sa clarté, & devint pâle
» à l'heure de midi.

» On vit pleurer les images des grands
» Dieux qui étoient dans les Temples, &
» des petits Dieux domestiques qui étoient
» ès maisons privées. Plusieurs chouettes
» & hiboux volerent par mijour, quoique
» leur nature soit de voler par minuit.
» Plusieurs bêtes parlerent aussi intendi-
» blement comme parlent les hommes...«.
Les Romains interrogerent cette sage Devineresse, que l'on nomme Sibylle, pour savoir *ce qu'adviendroit d'eux*; & la Prophéteste donna une réponse obscure sous deux lettres; à savoir, trois *RRR* & trois *FFF*. Les Prêtres & les Augures ayant été consultés, dirent que cela signifioit six mots Latins, dont voici le sens. *Le Royaume Romain sera Ruiné par Fer, Flamme & Foudre, &c.*

César n'avoit garde de laisser Pompée & son parti se renforcer en Epire, & re-

venir de la terreur qu'il leur avoit inspirée, en rentrant dans Rome contre toutes les loix. Il partit bientôt lui-même avec celles de ses légions sur lesquelles il comptoit davantage, & porta la guerre dans l'ancienne Macédoine, où Pompée avoit déjà formé une armée considérable, à l'aide des peuples de la Grece & des environs, chez lesquels son nom avoit été auparavant si respecté. Une premiere bataille se livra près de Dirracchium; Pompée eut l'avantage: mais Labienus l'empêcha mal-à-propos de marcher droit au camp de César, & d'achever sa défaite. Il perdit un temps précieux, pendant lequel César se tira pour quelque temps de la position embarrassante où il étoit: cependant il y retomba bientôt, & ce fut la disette des vivres qui l'obligea à livrer la bataille de Pharsale en Thessalie. Elle fut décisive, malheureusement pour Pompée: son armée fut battue & dissipée; & lui-même, obligé de s'enfuir, ne trouva qu'avec peine un seul vaisseau qui le conduisit dans l'isle de Lesbos, où étoit, pour ainsi dire, en dépôt l'illustre & respectable Cornélie. Ce fut dans cette terrible situation que l'ame de cette Héroïne se montra

dans toute sa grandeur. Peut-être l'eût-elle reçu froidement, s'il étoit revenu triomphant d'une armée de citoyens Romains ; mais elle l'embrassa tendrement, le consola, l'encouragea, & ils consulterent ensemble sur le lieu où il pourroit se réfugier en sûreté, & même trouver des ressources pour rétablir ses affaires.

Après avoir parcouru quelque temps les côtes de l'Asie, ils se déterminerent à se rendre en Egypte. Pompée avoit droit de compter sur l'attachement & la reconnoissance du Roi Ptolomée : mais ce jeune Prince étoit entouré de Ministres perfides, qui lui persuaderent d'acheter l'amitié de César par la trahison la plus odieuse. L'on sait de quelle maniere le grand Pompée fut assassiné en abordant à Alexandrie. Les regrets, sans doute de pure politique de César, & ceux aussi justes & aussi nobles que touchans de Cornélie, ont été écrits en beaux vers Latins par Lucain, & en vers François encore plus beaux, par le grand Corneille. Il s'en faut de beaucoup que notre Romancier peigne avec d'aussi belles couleurs cette catastrophe, par laquelle finit l'Histoire du grand Pompée.

Les cinq Romans que je viens d'extraire, sont les seuls du commencement du seizieme siecle, dont le sujet ait quelque rapport aux temps héroïques, & à l'Histoire ancienne. Voyons à présent quels sont ceux d'une autre espece qui ont été imprimés dans ces mêmes temps-là sans date précise. Nous devons commencer par ceux de Chevalerie; & le premier de ce genre qui s'offre à nous, est le Roman de Merlin, qui, dès 1498, a été imprimé en deux Volumes *in-folio*, & depuis sans date. On en a rendu compte dans le premier Volume de la Bibliotheque des Romans de Juillet 1775; & nous n'aurions qu'à renvoyer nos Lecteurs à cet extrait, que l'on peut se procurer à bon marché, ainsi que le reste de la Collection, dont il fait un des premiers articles, si en parcourant ce nouveau Roman, nous ne nous étions apperçus qu'on n'avoit fait dans l'extrait aucun usage d'une situation, cependant fort intéressante, que fournissent les Amours du sage Enchanteur Merlin, & de la belle Viviane: nous allons réparer cette omission, & nous sommes persuadés que nos Lecteurs nous en sauront gré. Nous les renvoyons pour le reste des faits & des

circonſtances de cette Hiſtoire, au Volume que nous venons d'indiquer.

AMOURS de Merlin & de Viviane, autrement dite la Dame du Lac, *tirées du Roman de Merlin.*

DU temps que le Roi Ban régnoit ſur le pays de Benoît, qui faiſoit partie de la petite Bretagne, ce Monarque étoit ſous la protection d'une grande & habile Magicienne, que l'on appeloit la Fée Diane : c'étoit la meilleure Fée du monde ; elle n'employoit les ſecrets de ſon art, qu'à rendre heureux les honnêtes gens, & n'étoit redoutable que pour les méchans. Les preux Chevaliers trouvoient en elle une amie toujours diſpoſée à favoriſer leurs juſtes entrepriſes. Elle leur indiquoit les Dames & les Demoiſelles auxquelles ils pouvoient rendre ſervice ; & quand ils avoient été aſſez heureux pour y réuſſir, elle s'employoit encore pour leur faire obtenir de leurs Dames le plus doux *guerdon*. Elle avoit naturellement l'ame ſenſible & diſpoſée à la tendreſſe ; & ſans qu'elle pût ſe rendre préciſément raiſon

raiſon de la préférence qu'elle accordoit à de certains Chevaliers ſur d'autres, les plus jeunes, les plus jolis & les plus aimables étoient toujours ceux qu'elle favoriſoit davantage. Ce fut ſans doute par cette raiſon qu'elle ſe plut à faire du bien au charmant Dionas, un des Hauts Barons du Royaume de Benoît, & Seigneur de la forêt de Brocéliande. Elle le conduiſit à la gloire, & à la fortune, par des chemins également ſemés de roſes & de lauriers. Elle lui fit mériter & obtenir le grade de Chevalier, remporter une infinité de prix dans les tournois, gagner des batailles, tuer des Géans, dompter des monſtres, & enfin s'emparer des tréſors de pluſieurs Tyrans, qui le rendirent ſi riche, qu'il fut en état de faire bâtir un ſuperbe Château ſur le bord d'un beau lac : par le conſeil & avec le ſecours de la Fée, il rendit ce ſéjour le plus délicieux qu'il y eût à cent lieues à la ronde. Enfin, toujours aidé de la même protection, Dionas épouſa la niece du Duc de Bretagne, & vécut long-temps en bonne intelligence avec elle dans ſon magnifique Château. Cependant ces deux époux n'eurent pour tout fruit de leur union, qu'une fille. La bonne Diane aſſiſta

à sa naissance, prit les plus grands soins de l'accouchée, & étoit prête à douer l'enfant nouveau-né de tous les avantages qui pouvoient contribuer à son bonheur & à la satisfaction de ses parens : mais la Nature avoit déjà prévenu les dons de la Fée, & on s'apperçut bientôt que la jeune Viviane (c'est le nom qu'on lui avoit donné) seroit infiniment jolie, & très-spirituelle. Diane fut quelque temps embarrassée sur ce qu'elle pourroit ajouter à de si heureuses dispositions. Après avoir bien consulté ses Livres, elle promit de revenir lorsque l'enfant auroit atteint l'âge de sept ans, & alors de ne rien laisser à désirer sur les perfections qu'elle pourroit avoir, & sur les moyens de lui assurer la vie la plus heureuse. Dionas & son illustre épouse s'en rapporterent à cette sage & bonne protectrice, qui revint au temps convenu. Alors embrassant tendrement la petite Viviane en présence de ses parens : » Mon enfant, » lui dit-elle, je ne peux rien ajouter aux » charmes & aux graces naturelles dont » tu es déjà abondamment pourvue, mon » art & le pouvoir de ma baguette ne » peuvent te rendre plus jolie. Tu auras » de l'esprit comme les Anges ; tu seras

» adroite comme toutes mes sœurs en-
» semble ; tes parens te donneront des
» Maîtres & Maîtresses habiles en tout
» genre ; tu apprendras tout ce que tu
» voudras, & tu acquerras tous les ta-
» lens possibles : tu auras des Amans ; eh !
» avec tant de perfections, pourrois-tu
» manquer d'en avoir ? Mais le bonheur
» & la gloire d'une femme ne consistent
» pas tant à en enflammer beaucoup, qu'à
» s'en attacher un qui soit toujours digne
» de lui plaire, & qui rende délicieux
» tous les momens de sa vie. Je t'assure
» donc que tu seras un jour éperduement
» aimée du plus aimable & du plus sage
» des hommes ; emploie pour le séduire
» tout l'esprit & toute l'adresse dont la
» Nature t'a douée, & tu deviendras bien-
» tôt plus puissante & plus savante que
» lui. Tu posséderas tout ce qui peut sa-
» tisfaire l'ambition & les désirs d'une
» femme ; enfin tu seras une Fée plus
» considérable que moi «. Le Seigneur &
la Dame de Brocéliande se confondi-
rent en remercîmens pour un si beau don,
ou plutôt pour de si flatteuses espérances.
La petite Viviane, en enfant bien élevé,
se contenta de dire : » Ma marraine, je
» vous suis bien obligée ; je vous aime de

» tout mon cœur, & si fort, que je ne
» pourrai jamais aimer autant que vous
» ce Monsieur dont vous me parlez «.

Viviane n'avoit que douze ans lorsqu'elle perdit sa mere, & n'avoit pas atteint sa quinzieme année, quand la mort du bon Dionas la rendit Dame de la forêt de Brocéliande, & du magnifique Château du lac. Elle fut vivement affligée de ces pertes; & la bonne Fée, qui partageoit sincérement ses regrets, accourut auprès d'elle pour la consoler & la guider dans les embarras, qui sont nécessairement les suites d'une succession considérable. Elle passa auprès d'elle un an, pendant lequel elle mit ses affaires dans le meilleur ordre, & acheva de lui former l'esprit & le cœur, & de perfectionner ses talens & ses principes. Au bout de ce temps, elle se disposa à la quitter.
» Ma fille, lui dit-elle, le Ciel ordonne
» qu'à présent je vous laisse profiter toute
» seule des leçons & des dons que je vous
» ai accordés. Je finirai doucement &
» heureusement ma carriere, si j'apprends
» dans ma retraite que vous êtes parve-
» nue au bonheur & à la gloire que je
» vous ai ménagés. « En disant ces mots, Diane monta sur un char traîné par des dragons volans, & disparut.

Peu de jours après, Merlin, le plus fameux de tous les Enchanteurs, revenant de la Cour du grand Roi Artus, pour qui il avoit l'affection la plus tendre, & à qui il avoit rendu les services les plus essentiels, traversa la forêt de Brocéliande. Il fut enchanté de la beauté & de la fraîcheur du bois, & étant arrivé sur le bord du lac, il fut émerveillé de la magnificence du Château, & de la limpidité des eaux. Il s'arrêta, & s'étant couché sur le gazon, il s'y endormit pendant quelques momens : mais il fut bientôt réveillé par le bruit que fit en passant auprès de lui Viviane, qui se promenoit avec une suite assez nombreuse de Demoiselles & de Domestiques. Merlin, en ouvrant les yeux, fut frappé de la beauté de la jeune Dame du Lac, c'est ainsi que l'on appeloit communément Viviane; & celle-ci le fut également de la bonne grace du Voyageur. L'Enchanteur, à qui il étoit aisé de prendre toutes sortes de formes, soit agréables, soit terribles, n'avoit pas jugé à propos, dans ce voyage-ci, d'altérer sa figure naturelle; & elle étoit faite bien plus pour intéresser que pour en imposer. Il étoit assez jeune, & par un effet de son art, il le paroissoit encore davantage;

les traits de son visage étoient nobles & beaux, sa physionomie riante & spirituelle, sa taille élégante, ses manieres aisées, avec décence & honnêteté. Après avoir salué respectueusement la Demoiselle, il lui fit des excuses de s'être arrêté sur ses terres, sans lui en avoir demandé la permission, en alléguant que la fatigue d'une longue route l'avoit forcé au sommeil. » Gentil Varlet (répondit » Viviane), Dieu vous doint grace de » bien faire, & que de nul ne soyies grevé. » En Demoiselle sage & bien apprise, je » consens que mon manoir serve d'azile à » tout Voyageur loyal & bien né; il vous » est loisible de m'y suivre, & ferai pour- » voir à votre repos & délassement«. Merlin ne se fit pas prier pour accepter cette offre obligeante; il s'inclina profondément, & suivit la Dame, la regardant déjà d'un air tendre, passionné, mais respectueux. Viviane chargea son Sénéchal d'avoir soin de l'Etranger; il le logea commodément dans un pavillon du Château, assez éloigné de l'appartement de la Dame. Cependant le soir il fut invité à souper avec elle, ses Demoiselles, & le vieux Sénéchal. Pendant ce repas, qui fut splendide, » Mer- » lin moult souvent regardoit la pucelle,

» & plus la regardoit, plus s'en amou-
» roit, mais penſoit en ſon couriage qu'il
» ne falloit pas qu'il perdît ſon ſens pour
» la beauté d'une Dame, ni pour ſon dé-
» duit & ſoulas avoir «.

Après le ſouper, les Demoiſelles de Viviane formerent un concert de voix & d'inſtrumens. On propoſa au jeune Voyageur de s'unir à elles; il ne ſe défendit pas de poſſéder le talent de la muſique, qu'il avoit, diſoit-il, cultivé à la Cour du grand Roi Artus; mais il avoua que pour ce ſoir il avoit beſoin de repos, ajoutant que ſi on vouloit lui permettre de s'arrêter quelques jours à la Cour de Viviane, il s'empreſſeroit à contribuer à ſon amuſement. On lui répondit, que les Chevaliers d'Artus étoient en particuliere conſidération à la Cour de Brocéliande, Dionas ayant été un des Chevaliers de la Table Ronde, auſſi bien que le Roi Ban, ſon Seigneur. Il demeura donc; & ce fut toujours pour s'enflammer de plus en plus, que ces deux Amans découvrirent en eux de nouvelles graces & de nouveaux talens. Trois jours ne ſe paſſèrent pas, que Merlin, pour préparer la Dame du Lac à l'aveu de ſa flamme, ne lui apprît qui il étoit. La belle fut

d'abord effrayée de voir à ses pieds un si redoutable Enchanteur: mais bientôt se rappelant la prédiction de la bonne Fée Diane, elle se rassura, & se douta qu'elle avoit trouvé le Sage de qui devoit dépendre son bonheur ; mais elle n'avoit point oublié non plus qu'elle devoit employer tout l'esprit & toute l'adresse dont elle étoit capable, pour tirer parti de cette conquête. Elle commença donc par déclarer à Merlin, qu'elle ne pourroit jamais se résoudre à aimer un homme plus puissant qu'elle; qu'elle avoit entendu parler à sa marraine du pouvoir des Enchanteurs ; que rien n'étoit si dangereux que ces gens-là; qu'ils avoient toutes sortes de moyens pour séduire, & qu'on n'en avoit aucuns pour se venger d'eux, lorsqu'ils devenoient traîtres ou infideles. ». Ah ! ah ! » belle & noble Dame, s'écria Merlin, » ne croyies mie qu'astuce & fallace puissent » loger en mon cœur ; jamais n'ai employé prestiges & artifices que pour » mieux servir les bons & punir les » méchans, juste droit soutenir, & » grands torts réparer. Adonc dorsenavant veux employer mon art uniquement à votre service, & veux-je ma » personne vous abandonner plus que ne

» font à moi livrés Démons & Génies, » auxquels je commande à baguette «. Viviane paroiſſant toujours également craintive & réſervée, le Magicien ſe retrancha à obtenir la permiſſion d'opérer, pendant le cours d'une année, toutes ſortes de merveilles agréables, propres à la convaincre de l'étendue de ſon pouvoir & de celle de ſa tendreſſe pour elle.

Bientôt le lac ſur lequel étoit ſitué le Château de Brocéliande, fut encore embelli, les bords s'en trouverent garnis de toutes ſortes de fleurs, & de diſtance en diſtance étoient placés des boſquets délicieux de mirthe, de jaſmin, & de chevrefeuille. On voyoit ſe jouer dans ſes ondes des poiſſons dorés, ou marquetés des couleurs les plus éclatantes; des cygnes d'une parfaite blancheur ſe promenoient majeſtueuſement ſur l'eau claire & limpide. Leurs cols étoient ornés de colliers, dont le fond étoit d'azur, & ſur leſquels on voyoit ces mots tracés avec de petits diamans & de petites émeraudes : *J'appartiens à l'adorable Viviane.*

L'extérieur & l'intérieur du Château furent décorés de la maniere la plus galante. On voyoit par-tout des colonnes

& des pilaſtres d'ordre Corinthien, ſoutenir une plinthe chargée d'ornemens, d'une ſculpture légere & agréable; l'or & l'azur brilloient par-tout au dedans, & le fond de la plupart des ameublemens étoit couleur de roſe, chargé de différens genres de broderie. Les parterres & les boſquets du jardin étoient deſſinés dans des goûts différens, conformément à la mode de divers pays éloignés. On arrivoit par une longue ſuite de berceaux & d'allées couvertes, à un kioſque ou pavillon plus ſuperbe & plus délicieux encore que le reſte, ſur la principale porte duquel on liſoit: *Repaire de douceur & de lieſſe*. C'eſt là que Merlin donnoit tous les jours des fêtes à ſa Dame, toutes magnifiques, mais toujours diverſifiées. Tantôt c'étoient des tournois, où Merlin lui-même combattoit, & remportoit des prix qu'il recevoit des mains de Viviane, plus flatté de les baiſer que de la valeur du prix en lui-même: tantôt des ſpectacles tragiques, comiques, lyriques; des concerts & des ballets charmans, ſur des théatres brillans, élevés à l'inſtant d'un coup de baguette. Pendant plus de ſix mois, Merlin vint à bout de varier les amuſemens

de Viviane, au point qu'elle ne s'ennuya pas un seul instant. Elle, de son côté, témoignoit avec noblesse & modestie, qu'elle étoit sensible à ses soins; mais elle ne lui accordoit rien qui pût le moins du monde offenser l'honneur & la délicatesse d'une gente & innocente pucelle. Elle le remercioit avec les graces les plus capables de le séduire: mais dès qu'il vouloit la presser de récompenser ses soins & son amour, elle le repoussoit avec une fierté capable d'en imposer au plus hardi des mortels, & même au plus fier des Enchanteurs. C'est en vain qu'il lui faisoit chanter par ses Génies, déguisé en *Trouverçs* & en *Menestrels*, des paroles dont voici le sens:

Premier Couplet.

MERLIN unit dans ce sejour
Les prodiges de l'Art à ceux de la Nature;
Son zele est aussi vif que sa tendresse est pure,
Et votre amusement l'occupe chaque jour.
Vous ne pouvez douter de son amour extrême:
Mais que lui sert d'être Enchanteur,
S'il ne peut enchanter le cœur
De la Beauté qu'il aime?

I I. Couplet.

Ces prés, ces bois sont toujours verds,
Les oiseaux amoureux s'y font toujours entendre;

C'est l'amour de Merlin qui rend leur voix si tendre :
Ses feux de ces climats ont banni les hivers.
Vous ne pouvez, &c.

III. Couplet.

L'aile du Zéphir caressant
Ici rafraîchit l'air & l'onde qui murmure ;
Merlin en a chassé l'Aquilon, la froidure :
Vous seule êtes de glace en ce séjour charmant.
Vous ne pouvez, &c.

IV. Couplet.

Dans les tournois les plus brillans,
Des plus fameux exploits on vous offre l'image ;
Par les soins de Merlin vous recevez l'hommage
Des vertus, des plaisirs, des arts & des talens.
Vous ne pouvez, &c.

V. Couplet.

Merlin met tout en mouvement ;
Les cieux & les enfers, les ondes & la terre :
Ah ! si vous méprisez ce que son art peut faire,
Songez du moins qu'il est jeune & fidele amant.
Vous ne pouvez douter, &c.

Elle protestoit toujours qu'elle ne se rendroit point aux vœux d'un mortel plus habile qu'elle même : quelquefois cependant ; pour ne pas le rebuter, elle paroissoit aussi satisfaite qu'étonnée de tout ce qu'il inventoit pour la divertir ; elle lui demandoit en souriant, com-

ment il pouvoit procurer de si douces & si charmantes illusions. Merlin, trop amoureux pour oser lui rien refuser, lui communiquoit quelques-unes de ses recettes, & la laissoit lire dans son Livre magique, lui en expliquant même les caracteres; il prononçoit devant elle les paroles *mirifiques* : l'adroite Demoiselle les retenoit à merveille, & les répétoit souvent quand elle étoit seule.

Au bout d'environ six mois, Merlin fut averti par ses Esprits follets, que le Roi Artus avoit un pressant besoin de ses secours & de ses conseils; il résolut de voler à la Cour de Logres. Il en prévint Viviane : celle-ci commençoit à s'attacher à lui bien plus qu'elle n'osoit le témoigner ; il est si doux d'avoir toujours à ses ordres un Enchanteur docile, qui non seulement vous obéit, mais même prévient vos moindres désirs, que ce projet d'absence lui donna beaucoup d'humeur. Elle ne put s'empêcher de la laisser paroître à son sage Amant, qui au fond du cœur en fut flatté. Il fit de son mieux pour s'excuser sur ses anciennes liaisons avec Artus, & lui fit entendre que l'amour, même le plus ardent, devoit faire à l'amitié quelques

ſacrifices. Enfin il partit, après avoir donné des ordres à ſes gens pour qu'ils s'occupaſſent du ſoin de la diſtraire & de l'amuſer : mais Viviane, qui ſavoit déjà un peu de magie, s'en ſervit pour empêcher leur zele d'éclater, & elle paſſa dans la ſolitude tout le temps que Merlin fut dans la Grande-Bretagne, auprès d'Artus, ou du moins occupé des intérêts de ce Prince. L'abſence fut aſſez longue, quelque déſir qu'eût le ſage amoureux de l'abréger. Pendant ce temps, la Fée Diane rendit une viſite à ſa charmante filleule, & la confirma dans la diſpoſition où elle étoit déjà d'employer toute ſon adreſſe pour ſoumettre l'Enchanteur.

Merlin revint plus amoureux que jamais, donna de nouvelles fêtes, encore plus brillantes & plus variées que les premieres, & acheva ainſi l'année d'épreuve qui lui avoit été preſcrite. Mais la Dame du Lac avoit aſſez profité de ſa complaiſance, pour tirer de lui tous ſes ſecrets, & elle ſe trouvoit en force pour lui refuſer ce qu'elle ne jugeoit pas encore à propos de lui accorder. Entre autres tours de magie blanche qu'elle lui avoit ſurpris, elle poſſédoit celui d'endormir

un homme à point nommé, & de le laiſſer dans cet état autant qu'elle le jugeoit à propos. Lorſque Merlin, ayant fini ſon temps d'épreuve, en demanda la récompenſe, Viviane l'amuſa tant qu'elle put d'eſpérances & de délais; enfin, lorſqu'il devint trop preſſant, l'adroite & modeſte fille de Dionas ſe ſervit contre lui de ſes propres armes: elle l'endormoit toujours ſi à propos, qu'il étoit forcé d'abandonner ſes pourſuites; cependant, ne ſoupçonnant pas qu'il entrât dans ces accidens aucunes opérations magiques, dans leſquelles il étoit ſi grand Maître, il prenoit patience, & achevoit de ſe livrer lui-même au pouvoir de ſon Eleve dans la ſcience des enchantemens. Il s'y trompoit d'autant plus aiſément, que, pour me ſervir des termes du Romancier que j'extrais, Viviane, ſoit par bonté, ſoit par malice, avoit ſoin de le conſoler par des plaiſirs imaginaires, des rigueurs réelles qu'elle lui faiſoit eſſuyer.

» Et ſans qu'il y ſoupçonnât malice, » aſtuce, ni fallace, chaque nuit lui » procuroit par les arts qu'elle avoit rete- » nus, ſongers délicieux, aimables, dou- » ces & tendres penſées, illuſions men-

» ſongeres, mais flatteuſes, fantôme » repréſentant ſa Dame avec tous ſes » appas, lui octroyant (croyoit-il) le guer» don de ſon amour «. Le bon Merlin en ſe réveillant, étoit ſi ſatisfait & ſi reconnoiſſant, qu'il ne ſavoit comment répondre à tant de bienfaits. Enfin, la Dame ne lui cacha plus qu'elle vouloit abſolument être inſtruite, comment un homme (ſi habile fût-il) pouvoit être retenu dans un lieu circonſcrit, par un charme ſi fort, qu'il n'en pût ſortir. L'on peut bien juger qu'une pareille queſtion embarraſſa beaucoup le plus ſavant des Magiciens; il en ſentit même d'abord la conſéquence; mais l'Amour l'emporta ſur toute ſa prévoyance & ſa ſageſſe. Rapportons cet événement dans les propres termes de l'ancien Auteur. » La pucelle » ne lui épargna ni douces paroles, » ni joyeuſe chiere; puis lui dit : Beau » doulx ami, je veux que vous m'enſei» gniez comme je pourrois un homme » enclore & enſerrer, ſans murs, ſans » tours, ſans fers, mais que jamais ne » yſſît ſans mon vouloir «. Quand Merlin ouït ſa Dame, bien devina ſon penſer, ſi croula le chief, & commença moult à ſoupirer, & lui dit : » Hélas! » Damoiſelle,

» Damoiselle, bien vois que voulez me » tollir ma liberté; mais je suis si surprins » de votre amour, que a force le veuille-je » ou non, me convient octroyer votre » volonté. Quand la Damoiselle l'entendit, » lui mit les bras au col, puis lui dit; » Merlin vous savés que la grande amour » que j'ai en vous, m'a fait laisser tout » en vous, ma pensée & mon désirier : » je n'ai sans vous joie ni bien, & n'at- » tends joye ne bien sinon de vous; & » puisque tant vous aime & ne vous laisse, » droit est-il que vous me aimiez & ne » me laissiez «. Le sage Merlin ne put résister à tant de preuves de tendresse; il apprit donc à sa belle le dernier secret de son Grimoire. Celle-ci se garda bien de lui dire qu'elle le mettroit promptement en pratique; c'est ce qu'elle fit cependant. Dès la nuit suivante elle l'endormit comme les précédentes. Pendant son sommeil elle suivit de point en point les instructions qu'elle avoit lues dans le Livre magique, & avant que Merlin se réveillât, elle avoit déjà si bien enchanté les environs de son Château, qu'aucun mortel ni animal vivant ne pouvoit traverser, sans sa permission, la belle haye d'Aubépine, qui entouroit son Parc &

ſon Jardin. On ne pouvoit pas même paſſer pardeſſus, à quelque hauteur qu'on s'élevât dans les airs, ni pénétrer pardeſſous, quoiqu'on s'enfonçât juſque dans les entrailles de la terre. Elle en fut certaine lorſqu'elle vit les oiſeaux qui planoient ſur le Parc, être obligés de revenir, lorſqu'ils vouloient voler ſur les campagnes voiſines, & les poiſſons qui avoient paſſé des rivieres dans ſon Lac, ne pouvoient plus en ſortir. Viviane ayant achevé cette opération, ſe garda bien d'en faire part à Merlin; mais le lendemain, elle lui déclara qu'étant parfaitement ſatisfaite des preuves d'attachement & de docilité qu'elle avoit eues de lui, elle étoit prête à aſſurer ſon bonheur en lui donnant la main; elle lui jura une fidélité éternelle: des eſprits follets furent dépêchés pour avertir Diane, & l'inviter à ſe rendre dans le Château du Lac. La Fée arriva, & fut reçue avec toute la diſtinction que méritoit une généreuſe protectrice, qui devoit repréſenter ſeule toute la famille de la future épouſe. Elle fut témoin des ſermens ſacrés & inviolables que ſe firent ces deux Amans, d'être toujours fideles l'un à l'autre. L'on juge bien que jamais noces n'ont été plus brillan-

tes & plus magnifiques que les leurs. Merlin déploya les ressources de son Art, & fit usage de tout ce qu'il avoit d'esprit, de talent & de goût. Mais Viviane, imaginant à son tour de nouvelles fêtes, auxquelles il ne s'attendoit pas, lui prouva qu'elle avoit déjà profité de ses leçons plus qu'il ne croyoit. Il sentit bien alors qu'il l'avoit rendue Maîtresse, non seulement de son cœur, mais de son sort, qu'il n'avoit aucun avantage sur elle, & qu'il ne pouvoit plus être compté que parmi les mortels esclaves de la beauté.

Ce ne fut que quelque temps après que la bonne Fée Diane fut partie, & que les nouveaux Epoux eurent joui tranquillement des douceurs de leur union, que Merlin s'apperçut de l'impossibilité où il étoit de se soustraire, même pour quelques momens, au pouvoir de la Dame du Lac.

Le Roi Artus se trouvoit dans les circonstances les plus embarrassantes. Aux Romains, anciens ennemis de sa Couronne, s'étoit joint pour le combattre, le Roi Claudas : il avoit déjà vaincu une fois ce dernier, à l'aide des conseils des Merlin, & de la bravoure de ses Chevaliers. Mais ce Roi venoit de rentrer

en campagne avec le secours de certains peuples du Septentrion, que l'on nommoit les Sesnes ; ainsi le grand Artus étoit obligé d'avoir deux armées sur pied, pour défendre ses Etats ; bien plus, il avoit lieu de soupçonner que quelqu'un de ses sujets tramoit une trahison contre lui ; la sagesse & la science de Merlin lui étoient nécessaires pour découvrir quel étoit le traître : il ignoroit où on pouvoit trouver l'Enchanteur ; mais il étoit bien sûr que les esprits familiers qui lui étoient attachés, & dont la Cour de la Grande-Bretagne étoit remplie, ne manqueroient pas de lui rendre compte du besoin qu'il avoit de son secours, s'il en parloit publiquement ; c'est ce qu'il fit. Effectivement Merlin en fut bientôt averti, & s'apperçut qu'il n'y avoit que trop long-temps qu'il négligeoit les intérêts du plus cher de ses amis. Il prépara Viviane à trouver bon qu'il fît un nouveau voyage à la Cour de Logres. Ce fut en lui prodiguant les plus tendres caresses, qu'il crut la disposer à supporter cette absence. La Dame du Lac ne parut lui opposer d'abord qu'une assez foible résistance ; elle finit même par lui dire, qu'il pouvoit céder au désir de s'éloigner d'elle : mais

quand Merlin voulut user de cette permission, il en reconnut l'impossibilité. En vain il prétendit s'élever en l'air & passer pardessus la haie d'aube-épine, quelque forme qu'il prît, il ne put en venir à bout. Tout à fait convaincu qu'il s'étoit absolument mis au pouvoir de l'amour & de sa Dame, il versa quelques larmes, puis se jetant aux pieds de Viviane : » Douce » amie, lui dit-il, point ne me plain» drai, ni de vous, ni de la prison où » me détenez, si vous demeurez avec moi, » car si me délaissez, ne puis plus vous aller » quérir, ne pouvant plus yssir de ce lieu » où m'avez mis. Ah! répondit la Dame, » beau doux ami, je y serai toujours & » ferai mon contentement de vous com» plaire, & de celui tint-elle bien le con» venant, car ne furent de jours & de » nuits, qu'elle ne se tînt avecques lui, » & oncques depuis Merlin ne yssit du » lieu où sa mie Viviane l'avoit mis, & » ne pouvoit franchir le buisson d'aube» épine sur lequel elle avoit jeté ses » sorts «.

Le grand Roi Artus ne voyant point arriver Merlin, étoit dans la plus vive inquiétude. Il résolut de l'envoyer chercher par ceux de ses Chevaliers en qui il avoit

plus de confiance; c'étoient le brave Yvain & le sage Gauvain. Ils prirent chacun une route différente, & se rendirent aux lieux le plus ordinairement fréquentés par l'Enchanteur. Le premier prit le chemin de la forêt des Ardennes, qui séparoit les Gaules de la Germanie, & l'autre se rendit dans celle de Brocéliande. Il en avoit déjà parcouru la plus grande partie, lorsqu'il arriva à la haie d'Aube-épine qui entouroit le Parc, le Lac & le Château de Viviane. Il essaya inutilement, à plusieurs reprises, d'y pénétrer, il trouva par-tout la haie également épaisse; enfin, fatigué de ses longues & pénibles recherches, il mit pied à terre, & se coucha sur l'herbe, à l'ombre même de l'Aube-épine. Mais à peine commençoit-il à s'endormir, qu'à son grand étonnement il s'entendit nommer par une voix qui ne lui étoit pas inconnue. » Gauvain, Gau-» vain, lui dit-on, celui que tu cherches » est près de toi, mais si tu veux par-» venir jusques à lui, tes efforts seroient » inutiles. Qu'entends-je? (dit Gauvain en » se relevant) n'est-ce pas la voix de » Merlin? Ah! ah! cher & sage ami, » n'es-tu donc plus qu'une ombre, ou » quel déguisement as-tu pris aujourd'hui

» pour parler à moi ? Que ne te montres-
» tu sous ta figure naturelle au plus féal
» Chevalier du grand Artus ? Ce noble
» Roi te demande ; il a besoin de ton
» secours : viens promptement te joindre
» à notre Chevalerie, pour défendre sa
» Couronne ; viens t'asseoir avec lui &
» nous à cette Table Ronde, dont les sages
» réglemens sont dus à tes conseils. Hé-
» las ! répondit la voix de Merlin, je ne
» suis point transformé, mais retenu par
» un pouvoir supérieur au mien ; je ne
» peux ni te voir, ni te suivre, & tu ne
» peux venir jusqu'à moi. Quoi donc,
» s'écria Gauvain, quel Magicien peut
» être plus puissant que toi ? Mais, après
» tout, nous autres Chevaliers sommes
» accoutumés à vaincre les obstacles que la
» magie nous oppose. Dès ce moment, je
» vais remonter sur mon bon cheval Grin-
» galet ; la lance en arrêt & l'épée au poing,
» j'enfoncerai cette barriere ; s'il en sort
» des Monstres ou des Géans, je les com-
» battrai, & je viendrai à bout.... Non,
» mon ami, répliqua Merlin, encore une
» fois n'espere pas de me délivrer ni de m'em-
» mener avec toi ; tout ce que je peux te
» promettre, c'est de supplier la puissante
» Fée qui me tient en esclavage, de me

» permettre de voler au ſecours d'Artus,
» ou du moins de raiſonner avec toi ſur
» les affaires de ce Prince, qui m'eſt ſi
» cher. O! mon cher Gauvain, rends-toi,
» je te prie, dans ce lieu demain à pa-
» reille heure «. Le brave Chevalier d'Artus le promit, & fut exact. Il paſſa la nuit dans un Hameau, dont les habitans lui apprirent que cette haie d'aube-épine enfermoit les domaines & le magnifique Château de la Dame du Lac; mais que depuis quelques mois l'abord en étoit défendu à tout être vivant.

L'on peut bien penſer que Merlin fit part à la belle Viviane de la rencontre qu'il avoit faite de ſon cher & ancien ami Gauvain, & qu'il la preſſa vivement de lui laiſſer la liberté d'aller au ſecours de l'Empire Breton : mais la Dame du Lac ſavoit trop bien qu'elle couroit riſque de perdre pour toujours ſon Amant, ſi elle le laiſſoit une fois s'éloigner d'elle : ainſi tout ce qu'il put en obtenir, fut l'arrangement dont nous allons rendre compte.

Lorſque Gauvain ſe préſenta au même lieu où il s'étoit trouvé la veille, la haie parut tout à coup s'ouvrir devant lui, & au bout d'une large mais aſſez courte avenue de myrtes & de lauriers, il ap-

perçut une grotte brillante, composée de marcassites des plus riches métaux, & de primes des pierres les plus précieuses. Il vit Merlin à l'entrée de la grotte, revêtu d'une robe à fond d'azur, semée d'étoiles d'or, de perles & de diamans, & à l'entrée même de l'avenue étoit Viviane, magnifiquement parée, sur-tout de ses propres beautés. Aussitôt qu'elle vit Gauvain armé de pied en cap, monté sur Gringalet, la lance en arrêt, & l'épée au poing: » Sire, lui dit-» elle, déposez cet appareil militaire; il » vous est inutile dans un lieu où l'on » ne veut vous faire aucune violence, » & où ce seroit vainement que vous » voudriez en faire vous-même. Cheva-» lier de la Cour d'Artus, mon pere étoit » votre compagnon d'armes; Merlin est » l'ami de votre Roi: à ces titres, Ar-» tus & vous-même m'êtes chers; entrez » dans cette grotte, raisonnez avec un » Sage qui vous aime, des intérêts d'une » Cour qu'il affectionne; recevez ses » instructions, & profitez de ses con-» seils; mais n'espérez pas de m'enlever » mon époux «. Gauvain se rendit à cette invitation, prononcée d'un air aussi noble que sincere. Il entra dans la grotte de

Merlin, & passa la journée entiere à le consulter. Viviane n'interrompit leur conversation, que pour faire servir un excellent repas. Pendant ce temps, Gringalet broutoit le foin le plus délicieux que, de mémoire de cheval, pareil animal eût jamais mangé, & Branor le Brun, fidele Ecuyer de Gauvain, étoit promené par les Esprits follets sur le haut de la haie d'aube-épine, d'où il pouvoit contempler les différentes beautés du Parc, & juger de l'architecture du Château, & des principaux pavillons. De distance en distance, on le régaloit de quelques bouteilles d'un vin que l'on eût appelé des Dieux, s'il n'eût été fourni par des Démons, mais bienfaisans, & chargés du soin de l'amuser. A la fin de la journée, Gauvain étant obligé de quitter Merlin, celui-ci lui adressa cet adieu, que nous devons rendre dans les termes mêmes du Romancier. » Adieu » vous dis, Messire Gauvain, mon chier » & doux ami, qui jadis m'avez vu le » plus sage des hommes, & de maintenant me trouvez le plus fol; mais folie » qui vient d'amour est pardonnable, & » telle est la mienne: ores doncques, » Messire Gauvain, recommandez-moi » au Roy Artus, à Genievre la belle

» Royne, à tous les Compagnons de la
» Table Ronde, à tous les Hauts Barons,
» & aux nobles & vertueuses Dames,
» Damoiselles & Pucelles de la Grande-
» Bretagne, car plus ne me verront ni
» ne m'orront parler. Ores à Dieu vous
» commandes vous-même mon Seigneur
» Gauvain, comme le meilleur, le plus
» courtois, & le plus noble Chevalier du
» Royaume de Logres «.

En reconduisant Gauvain, Viviane lui déclara qu'il pourroit de temps en temps revenir dans le même lieu, & renouveler ses consultations; que pour cet effet, la magnifique grotte nouvellement élevée, continueroit de subsister, & qu'à certains jours marqués elle seroit ouverte à tous ceux qui voudroient interroger le sage Enchanteur. Elle fit répandre dans les environs, & même dans des pays beaucoup plus éloignés, qu'elle ne vouloit point priver l'univers des lumieres & de la protection du sage Merlin; mais que quant à sa personne, elle ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Ceux qui savoient combien Merlin étoit aimable, convinrent qu'elle avoit raison. On s'accoutuma à venir consulter l'Oracle dans la forêt de Brocéliande; & Mer-

lin & Viviane y paſſerent de longs jours, toujours enchantés l'un de l'autre.

Indépendamment du Roman de Merlin, il y en a quatre autres de la Table Ronde, imprimés ſans date, à la fin du quinzieme ſiecle, ou au commencement du ſeizieme. En voici les titres :

LE ROMAN du Roi Artus & des Compagnons de la Table Ronde, recueillis par les Sires Clercs ou Annaliſtes de cet Ordre de Chevalerie. (Paris, 1488, premiere édition; & ſeconde édition ſans date, trois vol. *in-folio.*)

On trouvera un extrait aſſez court, mais ſuffiſant pour faire connoître cet Ouvrage, dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume de Juillet 1776. A la fin, ſont les deviſes des principaux Chevaliers de cet Ordre, traduites d'après les vieux manuſcrits & les imprimés du commencement du ſeizieme ſiecle ; mais quant aux Statuts de cette fameuſe Chevalerie, ils ne ſe trouvent rapportés dans aucune des éditions du Roman d'Artus; & nous ne les avons jamais lus que dans un des derniers

Tomes des Amadis, où ils ont été transportés, & même traduits en vers techniques, dans le second Volume de la Traduction libre de l'Histoire du Chevalier du Soleil. On les trouvera page 468 de cet Ouvrage, imprimé à Paris chez Pissot, en 1780.

LA TABLE RONDE, de Lancelot du Lac. (premiere édition imprimée à Paris par Antoine Verard, 1494; & seconde édition sans date, trois vol. *in-folio.*)

C'est dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume d'Octobre 1775, qu'a été donné l'extrait de ce Roman. Il a été fait d'après un beau manuscrit de ma Bibliotheque : les faits contenus dans ce manuscrit étant absolument les mêmes, & presque tous rangés dans le même ordre qu'ils le sont dans l'imprimé, dont je viens de rapporter le titre; l'extrait de l'un est absolument celui de l'autre. Les Amours de Lancelot & de la belle Reine Genievre, qui font partie du Roman & de l'extrait, quoiqu'ils y soient traités fort en abrégé, doivent amuser & intéresser les Lecteurs. Il n'y a qu'une seule Histoire Episodique, qui se trouve

dans le Roman de Lancelot, & dont on n'a point fait mention dans l'extrait : mais M. le Grand l'a placée parmi les Fabliaux ou Contes des douzieme & treizieme ſiecles, dont il a publié trois Volumes l'année derniere 1779. L'idée de ce Conte ou petit Epiſode, eſt très-agréable : elle eſt intitulée le Vallon des faux Amans.

Le Roman du noble & vaillant Chevalier Triſtan, fils du noble Roi Meliadus de Léonois, compilé par Luce, Chevalier, Seigneur du Château de Gaſt. (premiere édition, Rouen 1489 ; ſeconde, Paris, par Antoine Verard, ſans date, deux vol. *in-folio.*)

Le charmant extrait que M. le Comte de Treſſan a donné de ce Roman, ſe trouve dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume d'Avril 1776.

Le Roman de Gyron le Courtois, tranſlaté de Branor le Brun, le vieux Chevalier, qui avoit plus de cent ans d'âge lorſqu'il vint à la Cour du Roi Artus, &c....... (Paris, Antoine Verard, ſans date, un vol. *in-folio.*)

Nous n'ajouterons rien non plus à ce qui a été dit de cet Ouvrage dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume d'Octobre 1776. On y a lu sans doute avec assez de plaisir l'Aventure de Gyron le Courtois, de Danayn le Roux, de la Dame de Maloane, & de la Demoiselle Bloye ; c'est ce que ce Roman fournit de plus agréable.

Il y a un assez grand nombre de Romans imprimés au seizieme siecle, sans date précise, qui appartiennent à la classe de ceux de Charlemagne. La Bibliotheque des Romans, ayant rendu compte de tous, nous nous contenterons d'en indiquer les titres & les Volumes dans lesquels ils ont été extraits.

L'HISTOIRE des deux nobles & vaillans Chevaliers, Valentin & Orson, neveu au Roi Pepin. (imprimée pour la premiere fois à Lyon, 1495, un vol. *in-folio*; & pour la seconde, Paris, sans date, *in*-4°.)

L'extrait de ce Roman, chapitre par chapitre, remplit la plus grande partie du Volume de Mai 1777.

LA Conquête que fit le grand Roi Charlemagne du pays des Espagnes, &c... (imprimée à Paris, sans date, *in*-4°. gothique.)

C'est proprement la Chronique de l'Archevêque Turpin : on en trouvera l'extrait dans le premier Volume de Juillet 1777.

LE ROMAN de Fier-à-bras le Géant. (*in*-4°. sans date.)

Cette Histoire se trouve refondue dans celle de Charlemagne, & sur-tout dans celle de Roland, qui remplit seule les Volumes de Novembre & de Décembre 1779.

LA Conquête de l'Empire de Trébizonde, faite par Renaud de Montauban. (Paris, *in*-4°. sans date.)

L'HISTOIRE du vaillant Chevalier Renaud de Montauban, & de ses trois freres, tous quatre fils d'Aymon. (*in-folio*, sans date, ni indication de lieu.)

Ces

Ces deux Romans ſont extraits en entier dans les deux Volumes de Juillet 1778, de maniere à nous diſpenſer d'en parler davantage.

HISTOIRE des nobles prouesses & vaillances de Gallien Reſtauré. (Paris, petit *in-folio*, premiere édition ſans date; & ſeconde édition, 1500, même format.)

Ce Roman eſt en lui-même peu intéreſſant : on en trouvera l'extrait à la ſuite de celui de Guérin de Montglave, dans la Bibliotheque des Romans, deuxieme Volume d'Octobre 1778.

LE ROMAN du preux & vaillant Chevalier Guérin de Montglave. (Paris, ſans date, *in*-4°. gothique.)

Ce Roman-ci eſt beaucoup plus intéreſſant que celui de Gallien Reſtauré; auſſi l'extrait en eſt-il beaucoup plus agréable, & tient-il avec raiſon beaucoup plus de place dans le même Volume de la Bibliotheque des Romans que nous venons de citer. D'ailleurs M. le Comte de Treſſan a prêté à cet extrait

les graces de ſon ſtyle, & même dans quelques endroits celles de ſon imagination.

ROMAN du preux & vaillant Chevalier Ogier le Danois. (Paris, Verard, ſans date, *in-folio* gothique.)

Cette premiere édition d'Ogier le Danois n'eſt pas ſi complette que d'autres poſtérieures, mais toutes du ſeizieme ſiecle, qui contiennent les aventures d'Ogier au Royaume de Féerie, & ſon retour en France : mais c'eſt ſur cette premiere édition-ci qu'a été fait l'extrait de ce beau Roman que l'on trouve dans la Bibliotheque des Romans, Volume de Février 1778. Peut-être aurons-nous occaſion d'en parler encore à l'époque du temps où les ſuites de ce Roman ont paru, c'eſt-à-dire en 1549. Je ſoupçonne même que le Roman du Prêtre Jean, qui a paru en 1507, eſt encore une ſuite de celui d'Ogier le Danois. Certainement, ſi je peux me procurer ce Roman, qui eſt infiniment rare, j'en rendrai compte, ſoit que ma conjecture ſoit bien fondée ou non.

HISTOIRE du preux & vaillant Chevalier Meurvin, fils d'Ogier le Danois. (Paris, sans date, *in*-4°. gothique.)

On trouvera un extrait court, mais très-suffisant, de l'Histoire du fils, à la suite de celle du pere, dans le même Volume que je viens de citer.

LE ROMAN des vaillans Chevaliers Miles & Amys, lesquels en leur vivant firent de grandes prouesses. (Paris, Verard, sans date, *in-folio* gothique.)

Je n'ai rien à ajouter à l'extrait de ce Roman, que l'on trouvera dans le Volume de Décembre 1778 de la Bibliotheque des Romans.

N. B. La musique annoncée page 97 se trouvera à la fin de la seconde Section.

FIN de la premiere Section des Romans du seizieme siecle.

TABLE
DES SOMMAIRES

Contenus dans cette premiere Section des Romans du seizieme siecle.

FIN de la Table.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

ROMANS du seizieme Siecle. SECT. II.

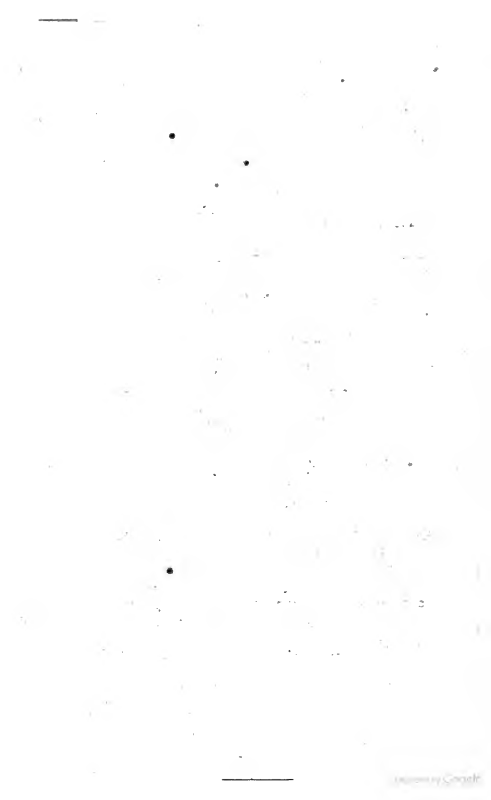


A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

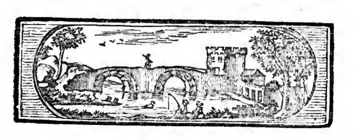


TABLE

DES SOMMAIRES

Contenus dans cette feconde Section des Romans du feizieme fiecle.

FIN de la Table.



DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Romans du seizieme siecle. Sect. II.

De tous les Romans sans date qui ont été imprimés à la fin du quinzieme ou tout au commencement du seizieme siecle, il ne nous reste plus à parler que de quelques-uns qui ne tiennent à aucune classe particuliere de Romans, & que nous pouvons par conséquent offrir sans ordre, & pour ainsi dire au hasard. Il y en a plus de douze, mais peu sur lesquels nous ayions à nous arrêter. Nous commencerons par le Roman de la belle Hélene de Constantino-

ple, dont l'Auteur, peut-être Moine, a eu la prudente modestie de ne se pas faire connoître. Nous appelons Roman cette ridicule production; mais nos Lecteurs décideront peut-être que ce n'est qu'une absurde Légende; effectivement il n'est pas impossible que le sujet n'en ait été réellement tiré de quelque Légendaire, mais je ne le connois pas. Arrêtons-nous un instant sur cet insipide Ouvrage, qui caractérise plus particuliérement que les autres, l'ignorance des siecles qui ont précédé celui de l'impression, & dont jusqu'à présent aucun manuscrit n'est venu à ma connoissance.

Le Roman de la belle Hélene de Constantinople, laquelle fut mere de Saint Martin de Tours en Touraine. (Paris, sans date, *in*-4°. gothique.)

L'an quatre cent vingt de l'Ere Chrétienne, régnoit à Constantinople un Roi qui portoit le nom d'Antoine, & qui épousa la sœur du Pape Saint Clément.

Voilà déjà deux énormes fautes dans le début du Romancier anonyme: jamais il n'y a eu de Roi à Constantinople du nom d'Antoine. L'Empereur Théodose.

le Jeune ſuccéda à Arcadius en 408, & mourut en 450. Saint Clément, premier du nom, fut élu Pape en 76 de Jéſus-Chriſt, & ſa mort arriva en 83; & Clément, ſecond du nom, n'a rempli le trône pontifical qu'en 1046.

Antoine ne vécut que quinze ans avec ſon épouſe; elle ne lui laiſſa point d'héritier de ſa Couronne, mais ſeulement une fille, qui au baptême fut nommée Helene. Cet enfant, deſtiné à manifeſter la gloire & la puiſſance de Dieu, fut douée de la plus rare beauté, & des qualités les plus recommandables de l'eſprit & du corps. Tant de charmes n'échapperent pas aux remarques d'Antoine. Ce foible Prince, croyant n'aimer Hélene que comme ſa fille, conçut pour elle un amour inceſtueux, ſi violent, qu'il en étoit continuellement occupé; cependant il n'oſoit pas le lui déclarer; il attendit une occaſion favorable de ſatisfaire une paſſion ſi criminelle: enfin il crut l'avoir trouvée.

Les Saraſins s'étoient mis en marche avec une puiſſante armée, pour aſſiéger Rome, la prendre peut-être, la détruire de fond en comble, & ſûrement faire un mauvais parti au Pape & au Sacré Collége.

lui étoit permis d'épouser sa propre fille.

Le Roi, de retour à Constantinople, fit les plus brillans préparatifs pour célébrer ce mariage, dont il fixa la cérémonie à quelques jours de là. Si les principes dans lesquels Hélene avoit été élevée, ne lui avoient retenu les bras, elle se seroit donné la mort à cette nouvelle. Une sainte fille qui lui appartenoit, lui conseilla de s'enfuir, & lui en procura les moyens. La malheureuse Princesse, couverte de riches habits, & chargée de ses bijoux les plus précieux, s'échappa, durant la nuit, du Palais de son pere, gagna un vaisseau Flamand, qui, prêt à lever l'ancre, étoit en rade, & vint débarquer au Port de l'Ecluse, d'où elle se fit conduire dans un Monastere de Religieuses, fondé depuis quelque temps en cette Ville.

Lorsqu'Antoine apprit l'évasion de sa fille, il entra dans une fureur inconcevable. La Demoiselle, amie de la Princesse, fut la premiere victime qu'il immola à sa chagrine rage. Mais, dit notre Romancier, la bonne œuvre de cette Suivante, bien que punie sur la terre, fut récompensée dans le Ciel; & les Valets qui expirerent avec elle dans les flammes, furent autant de Martyrs. Après cette

horrible exécution, le Roi fit armer plusieurs vaisseaux, & parcourut toutes les mers de l'Europe, dans l'espérance de découvrir en quel lieu sa fille s'étoit retirée.

Hélene auroit vécu long-temps ignorée dans la sainte retraite que la Providence lui avoit procurée, si Cantebron Roi de l'Ecluse, sur le bruit de sa beauté, n'eût ordonné aux Sarasins qui formoient sa garde, & qui, comme lui, suivoient la Loi de Mahomet, de l'arracher de son Monastere, & de la conduire dans son Serrail. Pour éviter un pareil malheur, la belle fugitive quitta son Couvent avec précipitation, & se jeta dans un navire de Catalogne, qui faisoit voile pour ce pays. Pendant ce voyage, il s'éleva une furieuse tempête qui brisa le vaisseau : tous les Matelots & les Passagers périrent, à l'exception d'Hélene, qui s'étant attachée à une planche, fut jetée mourante sur les côtes d'Angleterre (on voit par là que l'Auteur est aussi bon Géographe qu'exact Chronologiste). Par bonheur que le jeune Roi d'Angleterre, Henri, étoit alors *à prendre ses ébats* sur le bord de la mer (1).

(1) Cependant le premier des Henri qui monta sur le trône d'Angleterre, régna en 1135.

Il ordonna à ses Courtisans de secourir Hélene, qui lui parut d'une beauté ravissante, & qu'à la richesse dont étoient encore ses ajustemens, quoiqu'en fort mauvais ordre, il soupçonna être d'un rang distingué.

La belle Etrangere ne tarda pas à reprendre ses forces; & bientôt elle fit l'admiration de toute la Cour d'Henri, qui lui-même devint épris de ses charmes, & lui proposa de l'épouser.

Hélene consentit sans peine à donner la main à son généreux protecteur; mais elle refusa constamment de lui apprendre le secret de sa naissance, se contentant de lui dire qu'elle étoit la plus noble Damoiselle de la Chrétienté. Ce mariage se fit contre le gré de la Reine Douairiere, mere d'Henri, qui, jalouse du pouvoir qu'elle avoit jusqu'alors conservé sur son fils, craignoit de se le voir enlever par une Etrangere, mais qui dissimula sa haine, & attendit dans le silence l'occasion de se délivrer d'une pareille concurrente: elle se présenta bientôt.

Les Sarasins, battus par le Roi Antoine, étoient revenus avec de nouvelles forces mettre le siége devant Rome, & cette fois-ci le Pape Clément avoit eu

recours au Roi de la Grande-Bretagne. Henri le Jeune assembla aussi-tôt ses Chevaliers & Hauts-Barons, & nomma Régent, pendant son absence, le Duc de Glocestre, en lui recommandant la jeune Reine, qui étoit sur le point d'accoucher, & partit pour l'Italie.

Peu de jours après le départ d'Henri, Hélene mit au jour deux beaux fils; & aussi-tôt le Régent dépêcha un Messager au Roi, pour lui donner cette bonne nouvelle: mais il falloit que ce Courrier passât par Douvres, où la Reine-Mere tenoit sa Cour. Cette méchante Princesse saisit ce moment pour perdre sa belle-fille. Elle trouva moyen d'abuser le Messager, de lui faire dérober la lettre du Régent, & de lui en substituer une autre, par laquelle on mandoit au Roi que son épouse venoit d'accoucher de deux grands chiens.

Il est bon de remarquer que cette fable absurde devoit être bien accréditée dans les temps d'ignorance où ce Roman-ci a été composé, puisqu'on la retrouve au moins dans vingt autres.

Le Messager trouva son Maître à Rome, & lui remit sa fatale dépêche. Henri conçut la plus vive douleur de la fausse nouvelle qu'on lui apprenoit:

il en fit la confidence au Pape, qui, regardant ce fait comme impossible, conseilla au Roi d'Angleterre d'ordonner que la Reine & ses enfans fussent gardés à vue jusqu'à son retour, afin de pouvoir examiner par lui-même ce qu'il y avoit de faux ou de vrai dans cette étrange aventure. Henri donna cette ordre cacheté au Messager, qui repartit aussi-tôt pour l'Angleterre; mais qui, en repassant par Douvres, se laissa encore abuser de la même maniere que la premiere fois. La Reine-Mere substitua à cet ordre, une lettre au Duc Régent, par laquelle il lui étoit enjoint de faire brûler la Reine régnante, avec *les deux chiens ses enfans*. Le Duc de Glocestre, ne pouvant rien comprendre à l'ordre du Roi, ni pourquoi il appeloit les Princes ses fils, *des chiens*, fit assembler les Pairs du Royaume, & leur communiqua la lettre de son Maître. Les avis du Conseil se trouverent partagés; les uns, qui étoient du parti de la vieille Reine, & qui avoient désapprouvé le mariage du Roi avec une inconnue, prononcerent que la jeune Reine devoit être brûlée. Le Régent & les autres Barons, qui rendoient justice aux vertus d'Hélene, opi-

nerent pour attendre le retour du Roi; mais le premier avis l'emporta de quelques voix, & l'on prépara un bûcher, où la malheureuse Hélene & ses enfans devoient finir leur innocente vie.

Il auroit été facile au Romancier de tirer parti de cette scene attendrissante; mais il ne fait qu'entasser extravagance sur extravagance. Pour sauver son Héroïne de la mort, après avoir fait demander pour toute grace par Hélene au Duc de Glocestre, de lui faire couper la main, & de la présenter au Roi à son retour, avec l'anneau de mariage qui y resteroit attaché, pour preuve qu'elle n'avoit jamais manqué à la fidélité conjugale (ce qui fut exécuté), il fait paroître une niece du Duc, nommée Marie, qui s'offre généreusement de mourir pour la jeune Reine. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la proposition est acceptée, en dépit d'Hélene, qui répugne au sacrifice de son amie, & que la généreuse niece est conduite au supplice, couverte de voiles, & brûlée avec deux figures de paille, dont on avoit eu soin de cacher la forme au peuple. Ainsi Marie subit le sort que la vieille Reine réservoit à sa belle-fille, & l'on fut persuadé à Londres

que l'infortunée Hélene, avoit péri dans les flammes avec sa progéniture.

Cependant on la conduisit secrétement au Port avec ses deux enfans, & le Duc Régent attacha au cou du plus jeune, la main de sa mere, enfermée dans une boîte, & sans doute embaumée avec assez d'art pour ne pas craindre la corruption. On les plaça tous les trois dans une barque, sans Pilote ni Rameurs, & les laissant aller au cours de l'eau, on les abandonna ainsi aux soins de la Providence.

Tandis que le Romancier fait pousser d'inutiles regrets au Duc de Glocestre sur le sort de sa niece, dont il avoit si sottement permis le supplice, la barque où se trouve Hélene aborde les côtes de la Bretagne, & s'y arrête. Elle en sort avec ses deux enfans, & entre dans un bois, à dessein de s'y reposer. Pendant son sommeil, un lion & un loup lui enlevent chacun un de ses fils, & s'enfoncent dans le plus épais de la forêt. Hélene, à son reveil, cherche en vain ses enfans, & ne les trouvant pas, pousse des cris lamentables, & sans savoir où le hasard conduit ses pas, parvient jusques aux portes de la grande Ville de Nantes. Ce fut là,

qu'exténuée de fatigue, & minée par la douleur, elle se retira dans une chaumiere abandonnée, où elle vécut saintement des aumônes que lui donnoient en passant les personnes charitables qui entroient ou sortoient de la Ville.

Le lion & le loup qui avoient ravi les deux fils d'Hélene, furent rencontrés successivement dans leur fuite par un Hermite, qui les força de quitter leur proie. Ce saint homme prit pitié de ces innocentes créatures, & les éleva dans sa retraite jusqu'à l'âge de seize ans. Il appela le premier, *Lion*, du nom de la bête farouche à laquelle il l'avoit enlevé, & le second, *Bras*, par rapport à la main de sa mere, qu'il lui trouva pendue au cou.

Revenons au Roi d'Angleterre. Ce Prince, après bien des prodiges de valeur, parvint à délivrer Rome & le saint Pape Clément, & à chasser les Sarasins de l'Italie. Il retourna à Londres, & apprit avec une extrême douleur l'horrible supplice auquel on avoit livré son épouse & ses deux fils. Il gémissoit encore sur leur infortune, lorsque le Roi de Constantinople aborda dans ses Etats. Antoine, depuis la perte de sa fille, n'avoit cessé de la chercher, dit le Romancier,

monté ſur une flotte nombreuſe chargée de troupes. Il s'étoit arrêté quelque temps en Allemagne, & y avoit vaincu le Souverain de la Baviere; & n'ayant pu forcer cet Infidele Saraſin à recevoir le baptême, il l'avoit tué de ſa propre main, & avoit fait baptiſer la Princeſſe Clariende ſa fille, que le peuple avoit reconnue Dame du pays ſur lequel avoit régné ſon pere.

Antoine fut reçu avec diſtinction à la Cour du Roi Henri. Ces deux Princes ſe conterent confidemment leurs aventures & le ſujet de leurs chagrins. Ils reconnurent clairement que la même perſonne étoit l'objet de leurs pleurs & de leurs regrets; & ce qui redoubla le déſeſpoir d'Henri, ce fut l'aveu que lui fit le Roi de Conſtantinople, qu'Hélene étoit ſa fille : il lui cacha ſeulement la cauſe de ſa fuite, qui avoit fait le malheur de tous les trois. Comme cet éclairciſſement ſe faiſoit en préſence du Duc de Gloceſtre, cet ancien Régent d'Angleterre tomba aux pieds de ſon Maître, & lui apprit, que, forcé par un ordre qu'il avoit dû croire ſigné de ſa main, il avoit été obligé de ſacrifier la généreuſe Marie ſa niece, pour dérober Hélene au ſupplice; qu'il avoit abandonné la Reine & ſes enfans

dans une barque ; & que, secourus par la Providence, il n'étoit pas impossible qu'ils vécussent ignorés dans quelque coin de la terre. Henri ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame du Duc de Glocestre ; & pour récompenser dignement ce trait de générosité, il érigea pour lui en Principauté souveraine la septieme partie de son Royaume. Mais les détails que le Roi d'Angleterre venoit d'entendre, lui ayant donné lieu de soupçonner la conduite de la Reine sa mere dans cette affaire, il se ressouvint des obstacles qu'elle avoit opposés à son mariage avec Hélene, & de sa haine pour cette malheureuse Princesse : bientôt il trouva la preuve qu'elle avoit séduit ses Courriers pour tramer la mort de la Reine ; & la vieille Reine, convaincue du forfait dont elle s'étoit rendue coupable, & forcée de l'avouer publiquement, eut la tête tranchée dans la Place de Londres, par Sentence des Hauts-Barons Anglois, à qui le Roi avoit confié l'instruction de cet affreux procès.

Après les malheurs que venoit d'éprouver le jeune Roi Henri, la Ville de Londres lui parut odieuse. Dans l'idée de calmer sa douleur, il se joignit aux

Rois de Constantinople & d'Ecosse, pour aller forcer les peuples de l'Europe, qui étoient encore idolâtres, à embrasser la foi Chrétienne, & en même temps pour tâcher de découvrir la retraite d'Hélene & de ses fils. La flotte réunie de ces trois puissans Souverains portoit une formidable armée; par-tout où elle descendit dans les pays habités par les Sarasins, elle fut victorieuse. Le Roi de Bordeaux fut du nombre des vaincus. Afin de sauver sa Ville du pillage, il se fit baptiser, & joignit ses vaisseaux à ceux des trois Rois, pour faire de nouvelles conversions, & pour chercher Hélene. Laissons-les prêcher l'Evangile à main armée, & voyons ce que sont devenus les deux fils du Roi d'Angleterre.

L'Hermite qui les avoit sauvés de la dent cruelle du lion & du loup, leur prodigua tous ses soins jusqu'à l'âge de seize ans : mais alors leur ayant appris qu'il n'étoit pas leur pere, ils le conjurerent de les laisser partir, afin de découvrir, s'il leur étoit possible, quelle pouvoit être leur origine. Le bon Solitaire ne se sépara pas sans regret de ses chers pupilles. Il leur recommanda d'avoir toujours devant les yeux la crainte

de

de Dieu, & leur promit de prier ardemment le Ciel de leur être favorable.

Les deux freres, guidés par la Providence, sans savoir quelle route ils tenoient, au bout de quelques jours se trouverent à Tours. Ils se présenterent à l'Archevêque de cette Ville, qui les accueillit avec bonté, les fit instruire, & les baptisa. Le nom de Lion que portoit l'aîné, fut changé en celui de Martin, & on appela Brice le plus jeune des deux freres, que l'Hermite, comme on sait, avoit nommé Bras. Tous deux se firent aimer du bon Archevêque, qui confia à Martin le soin de la dépense de sa maison, tandis que Brice servoit d'Ecuyer à ce digne Prélat, & l'accompagnoit avec joie à l'Eglise.

Entre les vertus qui brilloient dans la conduite de Martin, sa charité envers les pauvres étoit la plus éclatante. Il leur donnoit ce qu'il recevoit de son Patron, & lorsque la foule étoit grande aux portes de l'Archevêché, il distribuoit tout ce qui se trouvoit dans la cuisine, même jusqu'au dîner du Prélat: mais Dieu avoit tellement agréables ces bonnes actions, que lorsque les Cuisiniers se plaignoient que Martin enlevoit tous les plats, la

table aussi-tôt n'en étoit que plus abondamment servie. Nous ne suivrons pas le Romancier dans le détail de tous les miracles de Saint Martin ; ce sont les mêmes qui sont connus par les récits des Légendaires. Il n'oublie pas le trait du manteau partagé avec le Diable, déguisé en Soldat invalide.

Hélene, par une inspiration divine, avoit quitté la Ville de Nantes, & elle étoit venue s'établir à Tours, où elle ne vivoit encore que des secours des personnes pieuses & charitables. Souvent elle se rendoit à la porte de l'Archevêché, & c'étoit à elle que Martin, qui ne la connoissoit point, donnoit avec le plus grand plaisir la plus considérable portion des aumônes qu'il distribuoit.

Les Rois d'Angleterre, de Constantinople, d'Ecosse & de Bordeaux, arriverent à Tours, & y furent honorablement reçus par l'Archevêque. Brice & Martin leur furent présentés, comme deux jeunes Varlets qui donnoient la plus grande espérance de devenir un jour des Chevaliers braves & vertueux, mais dont la naissance étoit ignorée. A la vue de ces jeunes gens, le cœur d'Henri fut

ému; il eut la curiosité de demander à Brice ce que renfermoit la boîte qu'il portoit au cou; l'ayant ouverte & vu la main, il ne douta point que ce ne fût celle d'Hélene, & à cette marque, que Martin & Brice ne fussent les fils qu'il pleuroit depuis tant d'années, d'autant plus qu'à cette main étoit encore attaché l'anneau qu'il avoit donné à sa malheureuse épouse le jour de son mariage.

Au milieu des transports de joie qu'occasionna de part & d'autre cette heureuse reconnoissance, Martin se rappela qu'il manquoit une main à la pauvre femme à qui journellement il faisoit l'aumône. Il en parla à l'Archevêque, qui, soupçonnant que cette infortunée pourroit bien être Hélene, la fit chercher, mais inutilement, dans toute la Ville. La Reine d'Angleterre, ayant été informée de l'arrivée de son pere & de son époux à Tours, & craignant qu'ils ne la cherchassent pour la faire mourir, s'étoit enfuie pendant la nuit, & avoit gagné les montagnes des Alpes, qu'elle traversa avec des peines infinies, & parvint jusqu'à Rome, où elle se réfugia dans une espece de loge, pratiquée sous l'escalier du Palais du Pape

Clément son oncle, qui, sans la connoître, admiroit sa piété, sa douceur & sa patience, fournit à sa subsistance.

Nous venons de parler de la satisfaction que ressentit le Roi d'Angleterre en retrouvant ses fils : il les arma Chevaliers, & envoya Brice à Londres, auprès du Duc de Glocestre. Celui-ci fit rendre à ce jeune Prince tous les honneurs dus au fils de son Maître. Il reconnut la main d'Hélene où l'anneau de mariage étoit toujours attaché, & il la montra au Peuple, comme un témoignage de la légitimité de la naissance de Brice, & de son frere Martin.

Les quatre Rois d'Angleterre, de Constantinople, d'Ecosse, & de Bordeaux, ainsi que l'Archevêque de Tours, avoient fait toutes les dispositions nécessaires pour passer dans la Palestine, & reprendre Jerusalem sur les Infideles ; ils consentirent que Brice, revenu de Londres, & Martin, dont l'Archevêque ne put se séparer, fissent leurs premieres armes dans cette sainte expédition, dont nous épargnerons les détails à nos Lecteurs. Il leur suffira de savoir que, *chemin faisant*, nos pieux Guerriers conquirent les Royaumes d'Acre & d'Ascalon, & que la Reine de

cette derniere Ville, que le Romancier appelle la Reine Plaisance, étant devenue amoureuse du Roi de Bordeaux, reçut le baptême des mains de l'Archevêque de Tours, qui maria ensuite les deux Amans; que cette belle Convertie ne voulut plus quitter les Chrétiens, & les suivit au siége de Jérusalem, qu'ils entreprirent peu après. Il fut long, meurtrier, mais glorieux pour les quatre Rois. La Ville fut prise d'assaut, & cependant préservée du pillage. Le Soudan se fit baptiser, ainsi que ses Sujets, & les vainqueurs, contens d'avoir délivré les saints lieux de la tyrannie des Sarasins, repasserent en Europe, & se rendirent à Rome avec la Reine Plaisance.

Aussi-tôt qu'Hélene fut informée que son pere & son époux approchoient de cette Capitale du monde Chrétien, elle se réfugia une seconde fois à Tours; & c'est une finesse de l'Auteur, qui, ayant encore beaucoup d'autres aventures à faire éprouver à ses Héros, a éloigné, par cette nouvelle fuite, la catastrophe de son Roman. Il a soin seulement de faire écrire, (sans doute de la main gauche) par Hélene, au Saint Pere, que la pauvre femme en faveur de laquelle il a signalé

ſa charité, eſt ſa malheureuſe niece.

Pendant ce temps, l'armée Chrétienne, pour ne pas reſter oiſive, faiſoit le ſiége de la Ville de Graffes, ſituée en Italie, dont le Souverain étoit encore Idolâtre, & ennemi du Pape. La réſiſtance de cette Place fut vaine, & la mort du Roi Saraſin qui y régnoit, obligea les Habitans de ſe rendre à diſcrétion. Les Rois Chrétiens, qui ne combattoient que pour la gloire de la Religion, firent préſent de cet Etat à la belle Reine Plaiſance d'Aſcalon, & à ſon époux le Roi Conſtant de Bordeaux. Cette Princeſſe donna ſon nom à cette Ville, qui eſt encore comptée parmi les plus belles de l'Italie, & qui dut à cette expédition l'avantage d'être entiérement délivrée des Saraſins.

La lettre d'Hélene, que le Pape remit au Roi d'Angleterre, confirma ce Prince dans l'idée où il étoit que ſon épouſe vivoit encore, & qu'il ne devoit pas perdre l'eſpérance de découvrir ſa retraite. Ayant engagé ſes Compagnons d'armes à l'aider dans ſes recherches, après avoir pris congé du ſouverain Pontiſe, ils reprirent leur route par le Languedoc. Partout où ils paſſerent, & où ils trouverent

des Sarasins, ils les exterminerent ou en firent des Chrétiens. Cependant la Ville de Narbonne osa leur résister : le Roi Gamault, qui s'y étoit réfugié, la défendit vaillamment. Ayant fait un grand nombre de prisonniers, entre autres le Roi d'Ecosse, il le fit crucifier : l'Archevêque de Tours, le Prince Brice & le Roi Antoine auroient eu le même sort, si Ludiene, sœur de Gamault, à la garde de laquelle ils furent confiés, pendant un assaut que le Roi d'Angleterre & le Prince Martin donnoient à la Ville, n'eût pas été plus humaine que le Roi son frere : mais cette Princesse les traita avec bonté, les engagea à souper avec elle, & ayant fait sortir ses Domestiques, » Puis-je bien ici » querir ung mari, leur dit-elle en riant ? » Et l'Archevêque lui répart : Bien re- » nonceroy-je voulontiers à Prêtrise, & » que je peusse avoir tant gente pucelle, » mais sai-je que pour vous ai-je le poil » trop fleuri. Dame, dit Antoine, suis à ma- » rier, s'il vous plaisoit de moi avoir. Bien » vous ouys, dit la Dame : mais ce Jouven- » cel qui ne sonne mot, est-il point à marier, » dit-elle en regardant Brice ? Par ma foi, » répart Antoine, oncques jamais n'aima » femme, & prend son desduit à réciter

» ses Heures, son Pseautier, & aller au
» Moustier & servir Messe. Pour prier
» Dieu ne le veulx point blâmer, dit la
» pucelle, mais s'il me veult aimer, bien
» peux vous servir tous. Adonc Antoine
» hucha Brice, qui point ne répartoit, &
» souvent muoit couleur, & lui dit : Beau-
» fils, délaissez votre Pseautier, car mieux
» convient la nuyct avoir belle amye «.

La jeune Ludiene consentit à recevoir le baptême, si Brice devenoit son époux: le Prince Anglois, déjà amoureux de cette Princesse, se fit peu prier. L'Archevêque la baptisa & la maria sur le champ, en présence d'Antoine seul, au défaut d'autres témoins, & dans la crainte du retour de Gamault, qui, pendant que ceci se passoit, défendoit la breche avec des efforts incroyables. Ludiene fit armer son nouvel époux & ses deux compagnons, & se sauva avec eux de Narbonne, par un chemin qu'elle seule connoissoit. Ces illustres fugitifs furent reçus avec transport au camp des Chrétiens. Le péril qu'ils venoient de courir, redoubla l'ardeur des assiégeans; la Ville fut prise, & Gamault périt les armes à la main.

Après cet exploit, nos Guerriers se ren-

dîrent à Tours, où on leur fit une entrée solennelle. Pendant la cérémonie, un ancien serviteur du Roi Henri reconnut Hélene, dont il avoit eu l'honneur d'être Ecuyer, pendant les premieres années de son mariage. Comme elle cherchoit à se retirer de la foule, au milieu de laquelle le hasard l'avoit conduite, il la suivit jusqu'à la porte d'une pauvre chaumiere, où elle se réfugioit pendant la nuit. Il fit part de sa découverte au Roi d'Angleterre, qui y courut avec ses fils, les Princes Martin & Brice, le Roi Antoine & le bon Archevêque de Tours. Cette reconnoissance fit verser bien des larmes. Hélene fut conduite au Palais Episcopal avec pompe; son pere, son époux & ses fils l'accablerent des plus tendres caresses, & cette Reine vertueuse oublia bien-tôt toutes ses infortunes dans les bras de sa famille.

L'Archevêque de Tours, émerveillé de tant de miracles, se confiant dans la Providence divine, & connoissant la sainteté du Prince Martin, lui ordonna de se mettre en prieres, & d'approcher la main d'Hélene du bras de cette tendre mere: aussi-tôt cette main coupée se rejoignit au bras, de façon qu'il auroit été impossible

d'imaginer qu'elle en eût jamais été détachée. C'est ainsi que notre Auteur termine son pieux Roman.

Antoine retourna à Constantinople, avec Brice & Ludiene, à qui il laissa ses Etats après sa mort. Henri & Hélene se fixerent en Italie, auprès de Saint Clément Pape. Le Duc de Glocestre gouverna l'Angleterre ; & pour prix de son zele & de son généreux sacrifice, il en devint le Souverain légitime, lorsqu'Henri eut payé le tribut à la Nature. Martin resta à Tours, dont par la suite il fut Archevêque.

HISTOIRE & Chronique du vaillant Chevalier Cléomadès & de la belle Clarémonde. (Paris, *in*-4°. sans date.)

L'on trouvera dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume d'Avril, un Extrait très-libre, mais très agréable de cet ancien Roman. On en est redevable à M. le Comte de Tressan. L'original est fort ancien, puisqu'il a été écrit en Vers en 1270 ou environ : nous en connoissons un précieux manuscrit ; ce que nous dirions de plus dans ce moment-ci, n'ajouteroit rien à la satisfaction qu'auront nos Lecteurs en lisant l'Extrait indiqué.

L'HISTOIRE de Guillaume de Palerme & de la belle Mélior ſa mie.

Elle a été auſſi imprimée dans le même temps, & étoit connue en manuſcrit dès le quatorzieme ſiecle. On en trouvera l'Extrait dans la premiere Partie de cet Ouvrage de la lecture des Livres François, pages 119 & ſuivantes.

L'HISTOIRE plaiſante & récréative, faiſant mention des prouеſſes & vaillances du noble Siperis de Vinevaulx, & de ſes dix-ſept fils. (Paris, ſans date.)

CE Roman est de la plus grande rareté; & après l'avoir vainement cherché, ce n'eſt que par un véritable haſard qu'enfin je l'ai trouvé dans un ancien Recueil d'autres Romans, où je ne pouvois eſpérer de le rencontrer. Quoique le titre annonce qu'il eſt gai & récréatif, après l'avoir parcouru, on eſt aſſuré qu'il n'eſt qu'ennuyeux; & que, de tous les Romans du quinzieme ſiecle, en y comprenant même celui d'Hélene, Siperis eſt le plus mauvais. L'Auteur a emprunté

Clarice reçut les hommages du Prince François, & l'enhardit au point qu'il ne craignit pas de lui faire l'aveu de la passion qu'elle lui inspiroit. Nos jeunes Amans furent assez heureux pour cacher leur intelligence à l'œil curieux des Courtisans; mais ils manquerent de prudence dans les témoignages qu'ils se donnerent de leur amour réciproque. La liberté de se voir, dont ils jouissoient, devint funeste à la vertu de la Princesse d'Orléans : elle s'apperçut bientôt des suites de la faute dont sa tendresse pour Philippe l'avoit rendue coupable: » Ce estoit la coustume en ce » temps telle, que quand une femme » estoit grosse, que ce n'estoit de son » mari, où, qu'elle ne fust mariée, on » l'ardoit (*la brûloit*) «.

Poursuivie par l'idée terrible du supplice dont elle étoit menacée, & ne trouvant d'autre moyen que la fuite, pour dérober à son pere la connoissance de sa faute, elle conjura Philippe de la conduire secrétement à Paris. Le Prince ne demanda que la journée pour faire ses préparatifs, & vers le milieu de la nuit suivante, il se mit en route avec Clarice, qui crut nécessaire de se charger de ses bijoux les plus précieux. Un seul Ecuyer,

confident de leur amour, les accompagna dans leur fuite.

Comme ils ne pouvoient douter que le Duc d'Orléans enverroit à leur pourſuite, au lieu de ſuivre la route qui conduiſoit directement à Paris, ils prirent le chemin de la Normandie, & arriverent dans ce pays ſans avoir éprouvé aucune infortune : mais en traverſant la forêt de Vincevaulx, ils furent attaqués par une bande de dix voleurs. Un Amant ne manque jamais de courage pour défendre ce qu'il aime. Le Prince de France, ſecondé de ſon Ecuyer, fit des prodiges de valeur ; ſept de ces larrons tomberent ſous leurs coups ; le huitieme, quoique grièvement bleſſé, s'enfonça dans le plus épais du bois ; mais les deux autres, dès le commencement du combat, enleverent la Princeſſe, dont les riches habits avoient tenté leur avarice.

Philippe, déſeſpéré d'avoir vainement combattu pour ſauver Clarice, après s'être efforcé de rappeler à la vie ſon brave Ecuyer, percé d'un coup mortel, lui rendit les derniers devoirs, & parcourut la forêt, où nous allons le laiſſer, pour apprendre ce qu'eſt devenue la Princeſſe d'Orléans.

Les ſcélérats qui l'avoient enlevée s'arrêterent à l'entrée d'une caverne, où leur

troupe se rassembloit ordinairement pour faire l'inventaire de ses larcins. Là ces deux coquins prirent dispute, & chacun prétendit posséder Clarice sans partage, se soumettant à céder à son camarade la moitié des pierreries dont ses habits étoient couverts. Des paroles ils en vinrent aux coups; & par un effet de la protection divine, ils tomberent en même temps percés de leurs épées. Clarice avoit saisi l'instant de ce combat pour s'échapper. Elle marcha long-temps à travers des bois touffus, des ronces & des épines, dans l'espoir de retrouver son cher Philippe. Excédée de fatigue, elle rencontra au milieu de la forêt un bon Hermite, nommé Siperis, qui, touché de compassion de la voir dans cet état, l'aida à marcher, & la conduisit dans sa grotte. Clarice ne lui cacha ni son nom, ni la faute qu'elle avoit commise; &, dit le Romancier, après s'en être confessée au saint Solitaire, elle en reçut l'absolution. On n'ignore pas que dans ces temps d'ignorance, toute personne se croyoit suffisamment autorisée à entendre les péchés de quiconque étoit en danger de mort. La Princesse d'Orléans étoit dans ce cas, puisque peu d'heures après elle donna le jour

à un garçon, que le complaisant Hermite baptisa, & qu'il appela, de son nom, Siperis de Vinevaulx. On remarqua sur l'épaule droite de cet enfant une fleur de lis très-bien marquée. Ce fut pour justifier les soins qu'il prit alors de la mere & du fils, qu'il avoua à Clarice, qu'un Ange lui avoit annoncé la nuit précédente ce qui venoit d'arriver, & lui avoit ordonné, de la part de Dieu, de prendre soin de l'enfant qui devoit naître dans son Hermitage.

Il y avoit dans ce temps à l'extrémité de la forêt de Vinevaulx, un Géant nommé Fouquart, qui possédoit les Seigneuries d'Eu & d'Aumale. Sarasin d'origine, il s'étoit rendu Chrétien, & le Roi Clotaire, qu'il avoit suivi dans ses guerres contre les Idolâtres d'Espagne, & à qui il avoit rendu de grands services, s'étoit cru obligé de les récompenser par le don de ces deux Provinces. Fouquart avoit conservé ses vieilles habitudes. Accoutumé à régner en Espagne sur un Serrail, il étoit devenu le fléau des plus belles femmes de ses petits Etats. Un jour qu'il chassoit dans la forêt, ayant remarqué Clarice à la porte de l'Hermitage, quoiqu'elle fût à peine remise de ses couches, il

il la trouva jolie, & ordonna à ses gens, tous Sarasins comme lui-même l'avoit été, de l'enlever & de la conduire dans son Château de Fouquarmont, malgré les cris de la fille de Marcus, les pleurs & les malédictions du bon Hermite. On peut juger de l'embarras de ce dernier, & quelle fut sa douleur en se voyant chargé d'une innocente créature, qui, privée de sa mere, alloit bientôt expirer dans ses bras. Il se mit en prieres, & le Ciel qui lui avoit fait annoncer que cet enfant naîtroit dans sa solitude, y fit trouver une chevre, qui, trois fois par jour, eut soin de venir l'allaiter.

Cependant à la Cour du Duc d'Orléans on s'étoit apperçu de la fuite de Clarice & de Philippe. Toutes les troupes de Marcus s'étoient vainement dispersées pour les trouver & les ramener: le seul chemin où elles auroient pu les rencontrer, étoit justement celui qu'elles avoient négligé de parcourir. Marcus, désespéré de l'affront qui venoit de lui être fait, partit aussi-tôt pour Paris, & vint en porter ses plaintes à Clotaire II: le Roi partageant l'indignation de son Haut Baron, bannit son fils du Royaume.

Pendant que ceci se passoit, Philippe,

qui, après des recherches infinies, n'avoit pu retrouver son amante, sortit de la forêt de Vincevaulx, & ayant appris le févere jugement prononcé contre lui, il abandonna la France ; & ne cherchant qu'à mourir, puisque tout ce qui l'attachoit à la vie, lui étoit enlevé, il crut qu'il perdroit glorieusement le jour dans les combats. Nous ne suivrons point le Romancier dans les guerres différentes où Philippe se distingua & se fit la réputation du plus brave Chevalier François qu'il y eût alors ; il suffit de dire, qu'ayant appris que le Roi de Chypre venoit d'attaquer injustement le Roi de Hongrie, il se rendit dans ce dernier Royaume, & après plusieurs batailles où il se signala, parvint à chasser l'ennemi & à rétablir les affaires du Roi de Hongrie, qui, pour prix de ce service, lui accorda la main de la Princesse sa fille. Quelques années après, le Roi de Hongrie mourut, & Philippe & son épouse furent couronnés Souverains de cet Etat.

Nous avons dit que le petit Siperis étoit resté entre les mains du bon Hermite de la forêt de Vincevaulx ; nous devons ajouter que, dès l'âge de dix ans, il étoit doué d'une force & d'une adresse

extraordinaires. N'ayant pour armes qu'un arc & quelques fleches, aucun gibier ne lui échappoit.

Un jour que le Roi d'Angleterre, qui, comme Duc de Normandie, venoit d'assister au couronnement de Dagobert, successeur de son pere Clotaire II, traversoit la forêt de Vinevaulx, il rencontra le jeune Siperis, dont la beauté & la taille majestueuse dans un âge si tendre, le charmerent. Ayant appris de lui qu'il ignoroit quels étoient ses parens, il lui proposa de l'emmener avec lui en Angleterre, & de prendre soin de son éducation. Le fils de Philippe y consentit, & profita si bien des bontés de son protecteur, qu'à l'âge de quinze ans il mérita l'honneur d'être armé Chevalier, & de recevoir ses premieres armes des mains de la belle Hermine, fille du Roi d'Angleterre & son unique héritiere.

Rien n'auroit traversé la vie heureuse & glorieuse que menoit Siperis à la Cour de Londres, si le Roi de Norvége ne se fût proposé pour être l'époux d'Hermine. L'espece d'intimité qu'il remarquoit entre ce jeune homme & la Princesse d'Angleterre, qui étoit plutôt l'effet de la conformité d'âge, que d'aucune dis-

poſition à l'amour, lui déplut. Il devint jaloux des préférences qu'elle accordoit à ſon prétendu rival ; & ſur-tout, déſeſpéré de s'être vu obligé de s'avouer vaincu par lui dans un tournoi, il eut la lâcheté de l'accuſer auprès du Roi d'être l'Amant chéri de la belle Hermine. Le Roi d'Angleterre fut ſi indigné de ſavoir qu'un inconnu oſoit lever les yeux ſur ſa fille, qu'il ordonna que dans la premiere chaſſe où Siperis paroîtroit, il fût ſacrifié à ſa vengeance. Le Romancier a la mal-adreſſe de charger de cet aſſaſſinat les Ducs de Lancaſtre, de Warvick & de Gloceſtre, après avoir eu celle de faire ordonner ce meurtre par le Roi, ſur un ſimple ſoupçon.

Siperis ignoroit parfaitement le danger dont il étoit menacé : il ſuivit le Roi avec ſa ſécurité ordinaire ; mais lorſqu'il fut au milieu de la forêt, ſe voyant attaqué à la fois par trois adverſaires, il ſe défendit en lion, & les perça tous trois de ſes fleches : contre ſon intention, une de celles qu'il décocha vint traverſer la poitrine du Roi, & le jeta mort ſur la place. Déſeſpéré de cette triſte victoire, il ne reſtoit à notre jeune Chevalier d'autre parti que la fuite. Il s'embarqua pour

la France, & fut se réfugier auprès du bon Hermite qui avoit élevé son enfance, & qui, vaincu par ses instances, l'informa que sa mere gémissoit dans les fers du Géant Fouquart. A cette nouvelle, les entrailles de Siperis s'émeuvent, son courage s'anime, il jure de mourir ou de tirer de l'esclavage celle qui lui a donné le jour. Il assemble tout ce qu'il y a de Bûcherons & de Charbonniers dans la forêt; & s'étant mis à leur tête, il va assiéger le Géant dans son Château de Fouquarmont. Le Sarasin voyant arriver cette troupe d'Ouvriers, armés seulement de bâtons & de haches, ne la croit pas dangereuse. Pour faire cesser ses cris & réprimer les injures qu'elle vomit contre lui, il pense qu'il suffit de se présenter. Aussi-tôt il ordonne qu'on baisse les ponts-levis du Château, & vient à sa rencontre entouré de ses Gardes. C'est où Siperis l'attendoit; il lui décoche une fleche qui l'atteint à la gorge, & le renverse de son cheval; en même temps les Charbonniers & les Bûcherons tombent sur les Gardes, & en font un horrible carnage. Un neveu de Fouquart, & qui devoit être son successeur, nommé Isore, est tué dans la mêlée, & tout ce qui reste

des satellites du Géant se soumet au vainqueur. Notre preux Chevalier s'empare du Château : il y trouve sa mere Clarice, qui gémissoit dans une prison obscure ; & à la fleur de lis qu'il porte à l'épaule droite, & qu'il lui montre, il se fait reconnoître pour son fils. Après tant d'années d'infortunes, il fut doux pour cette malheureuse mere d'en voir terminer le cours par une main si chere. Les habitans des Pays d'Eu & d'Aumale, instruits des succès de Siperis, qui venoit de les délivrer d'un Tyran qu'ils détestoient, s'empresserent à le reconnoître pour leur Souverain, & à lui prêter serment de fidélité. Il gouverna long-temps ses nouveaux peuples avec sagesse & bonté; & il est à croire qu'il combla de bienfaits le bon Hermite de la forêt de Vinevaulx.

Ce fut dans cette forêt, si fertile en événemens extraordinaires, qu'il eut le bonheur de rendre le plus grand service à la Princesse Orable, fille du Roi Dagobert. Le Romancier nous dit bonnement, que cette Princesse, accusée injustement d'avoir forfait à son honneur, ayant été condamnée par son pere à être brûlée vive, ce supplice affreux avoit été

changé, à la sollicitation de la Reine sa mere, en un bannissement perpétuel. Cet Arrêt cruel avoit été prononcé sur la déposition d'un Comte de Provence, Amant rebuté de la belle Orable, & d'un Comte d'Estampes son ami. Ces lâches Chevaliers, furieux de voir leur victime échappée aux flammes, la poursuivirent secrétement, & l'ayant rencontrée dans la forêt de Vinevaulx, étoient prêts à lui faire violence, lorsque Siperis parut, les combattit & les tua tous deux.

Après cet exploit, le Comte d'Eu conduisit la fille de Dagobert dans son Château de Fouquarmont, & ayant entendu le récit de ses malheurs, & le danger qu'il y avoit pour elle de reparoître à la Cour de son pere, il l'engagea à choisir ses Etats pour asile. Elle étoit charmante, il prit de l'amour pour elle, le lui déclara, & en reçut une réponse favorable. Bientôt ces Amans devinrent époux, & vécurent long-temps heureux. Notre Auteur leur donne dix-sept fils, qu'il établit tous d'une façon brillante; en voici les noms: » Thierri, qui fut Roi de » France, ainsi que son frere Clovis; » Gallehaut fut Roi de Navarre; Fer-

» rant, de Bretagne ; Guillaume, d'An-
» gleterre ; Bouciquart, de Norwege ;
» Amauri, d'Irlande ; Gracien, de Da-
» nemarck ; il fut tué par le Sarasin
» Justamont, & reconnu pour Saint ;
» le neuvieme fut Pâris, qui régna
» sur la Frise ; Gloriant devint Roi de
» Chypre ; Louis, Empereur d'Allemagne ;
» Samson, Duc de Gascogne ; Amadus
» *fust moult amoureux & de grant renom* ;
» Allart, Morant, Clariant ; le dix-
» septieme fut nommé le petit Siperis,
» & régna à Jérusalem «.

Les fils de Siperis étoient déjà grands, lorsque le Roi Dagobert, visitant ses Etats, se rendit au Château de Fouquarmont. Siperis reçut son Seigneur Suzerain avec magnificence ; & comme Dagobert lui faisoit ses remercîmens, il se jeta à genoux, & prit la liberté de lui demander un don. » Demandez, lui » dit le Roi, & il vous sera octroyé. » Sire, répondit le preux Chevalier, » c'est de reconnoître ces dix-sept Princes » pour vos petits-fils, & de rendre votre » amour à leur innocente mere, qui n'a » jamais cessé de vous aimer & de mé» riter votre tendresse «. Alors il conta à Dagobert tout ce qui étoit arrivé à

Orable. Le Roi, transporté de joie, bénit le Ciel, embrassa sa fille, son gendre, & ses dix-sept petits-fils. Il augmenta de plusieurs belles Provinces leurs Domaines; mais il les engagea à partir avec lui pour Paris, afin de faire part de cette heureuse nouvelle à la Reine sa femme & à toute sa Cour. Siperis y consentit, à condition que Clarice sa mere, que nous avons depuis long-temps perdue de vue, seroit du voyage, & que le Roi interposeroit ses bons offices auprès du Duc d'Orléans son pere, pour lui faire obtenir le pardon de la faute qu'elle avoit autrefois commise. Dagobert le promit, & tint parole. Ces heureux événemens furent célébrés à Paris par de brillantes fêtes & des tournois.

Cependant, au milieu de la joie publique, Dagobert conservoit un fond de chagrin, en se rappelant son frere Philippe, dont depuis tant d'années on ignoroit le sort; car ce Prince en montant sur le trône de Hongrie, avoit laissé ignorer à ses Sujets quelle étoit son illustre naissance. Pour faire treve à sa mélancolie, il proposa aux Chevaliers qui s'étoient assemblés à Paris, de passer en Angleterre, & de secourir la

Reine Hermine, que le Roi de Norwege prétendoit épouser toujours malgré elle, ou qu'il avoit juré de détrôner. L'armée se trouva bientôt prête : on passa la mer, on battit les troupes de ce méchant Prince, qui expira sur le champ de bataille. Hermine, délivrée de son ennemi, & libre de se choisir un époux, donna sa main & son Royaume à Guillaume fils de Siperis. Les autres Rois alliés de celui de Norwege, restés prisonniers des François, consentirent à donner leurs filles en mariage aux autres fils de notre Héros, & à les reconnoître pour leurs Successeurs.

Cette guerre terminée, le Roi de France retourna à Paris : mais Siperis & ses fils, ayant appris que les Rois de Chypre & de Jérusalem venoient de chasser de ses Etats le Roi de Hongrie, coururent lui offrir leurs bras, avec ce qu'ils purent rassembler de troupes. Les Infideles ne résisterent pas à l'impétuosité & au courage des Chrétiens, ils furent taillés en piece. La Hongrie pacifiée, Philippe, qui n'avoit pas encore voulu se faire connoître, marqua la plus grande envie de voir Dagobert, & de le remercier d'avoir consenti que tant de

braves Chevaliers vinſſent le défendre. Il les accompagna, & la joie fut univerſelle, lorſqu'en embraſſant Dagobert, les deux Rois ſe reconnurent pour freres. Comme Philippe étoit veuf, il demanda ſolennellement ſa chere Clarice au Duc d'Orléans ſon pere; l'on juge bien qu'elle lui fut accordée.

Le Roi Dagobert mourut quelque temps après; ſon frere Louis lui ſuccéda. Siperis diſputa la Couronne à ce Roi; mais s'étant accommodés, ils vécurent en paix; & Louis étant mort, Siperis & Orable furent couronnés Roi & Reine de France.

C'eſt ainſi que l'Auteur termine ce mauvais Roman, qui, quoique contraire à tous les faits hiſtoriques, avec un peu d'art, auroit pu devenir intéreſſant.

ROMAN d'Olivier de Caſtille & d'Artus d'Algarbe. (Premiere édition, Geneve, 1482; ſeconde, ſans date ni lieu d'impreſſion, au plus tard du commencement du ſeizieme ſiecle.)

Je parlerois de ce Roman, ſi j'avois quelque choſe à ajouter à ce que j'en ai

dit dans la feconde Partie de cet Ouvrage-ci, formant le Volume E des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque. Voyez page 78 de ce Volume, ce que j'ai extrait d'un manufcrit de ce Roman, qui eft fûrement du quinzieme fiecle.

HISTOIRE de Baudouin Comte de Flandres, lequel époufa le Diable, &c.

On trouvera tout de fuite après l'extrait d'Olivier de Caftille, celui de ce fameux Roman hiftorique. Il commence à la page 102 : il eft certain que les premieres éditions de ce Roman-ci & du précédent, font du quinzieme fiecle, ainfi elles précedent certainement les éditions fans date.

ROMAN du Chevalier Paris & de la belle Vienne, &c.

On en trouve l'extrait toujours dans le même Volume, commençant page 143.



LA DESCRIPTION, Forme, & Histoire du noble Chevalier Berinus, & du vaillant & très-chevalereux Champion Aigres de l'Aimant son fils, lequel Livre est tant solacieux, qu'il doit être sur tout autre nommé le vrai Sentier d'honneur, & l'Exemplaire de toute Chevalerie, nouvellement réduit de langage inconnu au vulgaire langage François. (A Paris, par Jean Bonfons, sans date.) (1)

ON ne reprochera point à ce Roman le défaut d'invention. L'Auteur ne se borne pas à créer ses Héros, il crée jusqu'à leurs contemporains, souvent même jusqu'aux lieux où se passe la scene qu'il décrit. Il nous cite un Empereur Philippe, successeur de Constantin, qui n'eut aucun successeur de ce nom. Il nous entretient des Blandiens, dont, à coup sûr, la Martiniere ne parle pas. Il semble que ce Roman nous soit tombé de quelque planete : gardons-nous donc bien d'y chercher

(1) Cet Extrait est de M. de la Dixmerie, connu avantageusement dans la Littérature.

aucun fondement hiſtorique ; jamais production ne fut moins d'accord avec l'Hiſtoire. C'eſt un genre de merveilleux à peu près ſemblable à celui de l'Arioſte & du Taſſe ; mais c'eſt l'unique point de reſſemblance qui ſe trouve entre cet Ouvrage & celui de ces deux grands Maîtres. Celui-ci ne nous eſt donné que comme une Traduction. Dans quelle Langue fut-il d'abord écrit ? C'eſt ce qu'on ne nous dit pas. On nous apprend que l'Auteur original ſe nommoit Marithiaux ; & ce n'eſt rien nous dire encore. Il eſt à croire que c'eſt un expédient du Traducteur, pour cacher ſon propre nom. voyons s'il a fait un grand ſacrifice à ſa modeſtie.

Il y eut, ſi l'on en croit l'Auteur, un Philippe ſucceſſeur de Conſtantin, & ce Philippe eut un Conſeil compoſé de ſept Sages. Deux d'entre eux (Ciceron & Scipion) étoient Aſtronomes, c'eſt-à-dire Aſtrologues ; car alors on n'en ſavoit pas encore aſſez pour n'oſer ſe croire ni Devin ni Prophete.

Un très noble & très-riche citoyen de Rome, nommé Faunus, déſiroit depuis long-temps un héritier. Sa femme Agea formoit le même vœu. Il fut enfin

exaucé. Elle donna le jour à un fils, qui fut nommé Bérinus. On l'avoit attendu long-temps; on désiroit le conserver, & l'on résolut, pour ne point nuire à son tempérament, de lui passer toutes ses fantaisies. Bérinus en eut beaucoup, les satisfit toutes, ne fut contrarié sur aucune. Il avoit à peine douze ans, qu'on le citoit parmi les enfans les mieux nés & les plus mal élevés de la Capitale.

Parvenu à sa quinzieme année, Bérinus auroit dû, à l'exemple des autres jeunes Romains, se livrer aux exercices du champ de Mars, tels que la lutte, la course, l'art de lancer le javelot. On s'exerçoit aussi alors à franchir une haie, un large fossé, & à passer le Tibre à la nage. On sait que les grands Capitaines de Rome étoient aussi de très-grands nageurs. César en donna une preuve auprès d'Alexandrie; mais ce n'étoit point César que Bérinus vouloit prendre pour modele. Ses chers parens & lui réfléchirent qu'il pourroit trouver au cirque plus d'un rude joueur, & revenir quelquefois les membres un peu meurtris, l'œil tant soit peu hors de la tête; qu'il risqueroit enfin de se noyer en traversant le Tibre. C'étoit commettre aux hasards d'un seul jour

le fruit & l'objet des vœux d'un si grand nombre d'années. Bérinus ni ses parens ne purent s'y résoudre. Les salles de jeu (nommées vulgairement parmi nous *Tripots*) offroient à Bérinus des exercices moins fatigans : il en fit son champ de Mars.

Il avoit tant de prédilection pour les dés & pour le jeu d'*Outre-merelle*, qu'il y perdit plus d'une fois jusqu'à ses habits. On ramenoit *en chemise* le riche héritier de Faunus & d'Agea. Les bonnes gens rioient beaucoup de l'aventure; car il n'étoit pas naturel de gronder un si précieux rejeton. Agea prétendit même que si Bérinus se faisoit dépouiller ainsi, c'étoit par une pure bienveillance pour son Tailleur.

Agea mourut. On vint annoncer cette nouvelle à Bérinus, dans le temps qu'il jouoit *aux Tables*, & qu'il perdoit, selon sa méthode. Il s'indigne de ce qu'on ose ainsi l'interrompre. Il fait au Valet émissaire une réponse aussi absurde que dénaturée, & le congédie à grands coups de paulme.

Faunus, quoique riche, étoit courtisan. Il cherchoit tous les moyens de plaire à l'Empereur. Ce Prince résolut de mettre sa

sa docilité à l'épreuve, en lui proposant d'épouser la plus belle femme qu'il y eût alors dans Rome. Voilà, dira-t-on une épreuve assez bénigne. Mais n'oublions point d'ajouter que la belle Raine (c'est le nom de cette merveille) avoit été fortement aimée de Philippe, l'étoit encore un peu, mais que sa fidélité même à cet illustre Amant avoit été soupçonnée.

Ceci paroîtra mériter au moins quelques réflexions. Epousera-t-il ? N'épousera-t-il point? Il y a des exemples pour & contre. Faunus adopta les premiers ; & Faunus a trouvé quelques imitateurs.

Il fit plus qu'obéir, il aima Raine, comme si son cœur l'eût choisie volontairement. Elle s'en apperçut bientôt, & fit un grand usage de cette découverte. Le bon Romancier présume qu'il y avoit du sortilége dans tout cela. Il se trompe. Faunus étoit vieux ; Raine jeune, belle & très-exercée dans l'art de séduire. Une telle magie en vaut bien une autre.

Pour Berinus, il ne changeoit rien à sa conduite. Il eût permis à son pere de se remarier dix fois, pourvu qu'on ne le troublât dans aucun de ses amusemens ; mais il ne tarda point à sentir que Raine étoit moins indulgente pour lui qu'Agea.

Ce ne fut point par des remontrances qu'elle chercha à le corriger; elle ne vouloit que le perdre. Elle empoisonna jusqu'à ses moindres actions, & traduisit en crimes de simples écarts. Faunus, qui avoit si long-temps toléré tous ceux de son fils, les trouvoit inexcusables quand Raine les lui rappeloit. Il commença par ne le plus voir qu'avec peine, & finit par le chasser de sa maison.

Le malheureux jeune homme n'osa chercher des ressources dans sa famille, qu'il avoit négligée, & dont il craignoit les reproches. Il en trouva moins encore chez ceux qu'il regardoit comme ses amis, & qui n'étoient que de mauvaises connoissances. L'infortune instruit ceux mêmes qu'elle ne peut corriger. Berinus réfléchit sur tout ce qu'il a fait, sur tout ce qu'il éprouve; & il ne se croit point trop sévérement puni. Il avoit perdu Agea, une mere tendre, & il n'avoit point senti la grandeur de cette perte!... Malheureux!... Il erre dans Rome. Par-tout il est éconduit, rejeté. La Capitale du monde ne peut lui offrir un seul asile. Allons, s'écria, Bérinus, allons nous cacher & mourir sur le tombeau de ma mere!

Il habitoit depuis deux jours cette

lugubre retraire. Ses parens, inquiets de ne plus l'appercevoir dans Rome, s'adressèrent à Faunus, qui sentit ses entrailles s'émouvoir. Raine elle-même, craignant qu'on ne l'accusât de l'avoir fait périr, engagea Faunus à faire des perquisitions: il s'y détermine, & Raine l'accompagne. Après plus d'une recherche inutile, quelques indices conduisent Faunus à la sépulture d'Agea. Un jeune homme, la face collée sur cette tombe, la tenoit étroitement embrassée, la baignoit de ses larmes. Il sembloit exténué de foiblesse, & abymé dans sa douleur. Il n'entend, il n'apperçoit rien. On continue d'approcher, & l'on reconnoît Berinus.

L'ame d'un pere pouvoit-elle ne pas s'émouvoir à ce spectacle? Faunus releve & embrasse son fils. Tous deux pleuroient, & Raine elle-même se sent attendrie. On ramene Berinus à la maison paternelle: il y est traité avec douceur. La piété filiale a, par elle-même, quelque chose de si touchant, qu'elle peut intéresser la plus dure marâtre. Mais Berinus avoit à combattre dans le cœur de sa belle-mère, quelque chose de plus fort que l'intérêt. Elle aimoit un jeune Chevalier Romain. Le vieux Faunus ne soup-

çonnoit rien de cette intrigue. Un témoin tel que Berinus étoit plus difficile à tromper. On l'eût peut-être gardé, s'il avoit pu renoncer à la faculté de voir.

Berinus fit mieux; il songea à s'absenter volontairement. Il pria son pere de lui faire équiper cinq vaisseaux richement chargés. Raine appuya sa demande, parce qu'elle eût encore été plus affligée que lui du refus. Elle prit seulement la précaution d'exiger que Berinus renonçât à tous ses droits sur la succession de son pere. L'acte en fut passé, dit l'Auteur, en présence de l'Empereur & des sept Sages. Bien-tôt après, les cinq vaisseaux furent équipés, & Berinus partit dans la vûe de commercer avec les Nations étrangeres.

Il voguoit assez paisiblement depuis deux jours, lorsqu'une tempête l'assaillit, & le força de se réfugier dans le principal Port du Royaume de Blandie. Ce Port tenoit à la Capitale, & cette Ville étoit habitée par un Peuple *felon, cauteleux & déloyal.* Les richesses de Berinus le tenterent. Il ne fut pourtant point dévalisé; mais, ce qui revient presque au même, on lui suscita une foule de procès; &, dans ces temps

reculés, on risquoit fort de n'en pas voir la fin.

C'étoit aussi l'usage des Hôtes Blandiens, d'être fort prévenans envers les Etrangers qu'ils soupçonnoient riches. Celui de Berinus l'accueillit avec distinction, avec empressement. On fait servir un dîner splendide, & l'on joint la gaîté à la bonne chere. Le repas fini, on apporte *un Echiquier d'ivoire, garni en argent*. Une partie est proposée : Berinus la refuse d'abord, & enfin l'accepte. Il la gagne, ainsi qu'une seconde & une troisieme; le prix fixé étoit modique, mais réuni il acquittoit & pardelà tout ce que le Voyageur avoit dépensé depuis son arrivée à Blandie. Il avoit fait trois fois *échec & mat* son cher Hôte, qui paroissoit fort humilié de l'aventure. Berinus vouloit quitter le jeu pour se rendre au Port, & vérifier l'état de ses vaisseaux; mais on lui répondit qu'ils étoient en bon état & en sûreté, & qu'il falloit donner une troisieme revanche ou un tout : on y attacha même de nouvelles conditions. La plus rigoureuse pour le perdant, étoit de souscrire à tout ce qu'exigeroit son adversaire, s'il n'aimoit mieux avaler les eaux de

la mer, ce qui étoit une abſurdité. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que, depuis quelques momens, la ſalle s'étoit remplie de ſpectateurs d'aſſez mauvaiſe phyſionomie. Enfin, la nouvelle partie commence, & le ſort des Joueurs ne tarde point à changer. Celui que Berinus avoit ſi facilement vaincu, parut, comme Anthée, avoir acquis de nouvelles forces en tombant. Les brocards, qui pleuvoient de tous côtés ſur notre Voyageur, lui cauſoient de ces diſtractions qu'un compétiteur habile met à profit. Berinus fut *échec & mat* à ſon tour.

Alors le vainqueur expoſe modeſtement ſes prétentions. Elles ſe bornoient à dépouiller Berinus de tout ce qu'il poſſédoit. Il ne peut y conſentir, & on le conduit, ou plutôt on le traîne chez le Sénéchal, qui, ſur le premier expoſé, paroît auſſi mal diſpoſé pour l'Etranger, que favorable à ſes compatriotes. Berinus demande à ce Magiſtrat un jour de réflexion pour préparer ſa défenſe. On lui accorde cette faveur, pourvu qu'il ſe rende en priſon, ou qu'il donne une *caution* très ſolvable. Le Prévôt de toute l'Iſle étoit préſent à cette ſcene. Il trouva que *les cinq nefs* de Berinus

étoient une caution telle qu'on la demandoit. Sire Hannibal (c'est son nom) jugea même qu'il convenoit de vuider ces *nefs*, & de déposer toute leur cargaison dans *son Hôtel*, déjà bien fourni de toute espece de marchandises, à peu près par le même moyen ; mais Sire Hannibal certifia à Berinus, que les siennes pourroient y tenir encore.

Le Sénéchal applaudit à l'expédient; il fallut donc y souscrire. Comment Berinus auroit-il pu résister à un Sénéchal, à un Prévôt, & à tant de Blandiens? On lui amene son cheval, Hannibal monte sur le sien, & l'on se rend au Port. Le Prévôt visite les *nefs*, il examine avec soin les marchandises qu'elles renferment. Toutes lui paroissent de la meilleure qualité & du meilleur choix. J'ai quelque chose à vous proposer, dit-il à Berinus. Hélas! proposez & disposez, répond le piteux Romain, car ici je vois que c'est à peu près la même chose. Je vous ai dit, ajouta le Prévôt, que mon *Hôtel* étoit rempli de marchandises précieuses, toutes du meilleur débit; convenons de faire ensemble un échange : quel que soit l'événement de votre procès, vous me donnerez tout ce que

vous avez ici, & si vous le gagnez, vous prendrez pour votre dédommagement tout ce qui vous conviendra chez moi, pour charger & remplir vos cinq nefs. Il lui dit encore, mais à l'oreille : Je me charge, sous cette condition, d'arranger votre affaire avec le Sénéchal ; enfin, continua-t-il tout haut, j'en use ainsi pour votre avantage, plus que pour le mien.

Berinus souscrivit à tout, n'ayant au fond rien de mieux à faire : il étoit possible d'ailleurs que l'échange ne fût point désavantageux pour lui. Pendant qu'on se préparoit à débarquer les marchandises du Romain, il se rend à l'Hôtel du Prévôt, pour examiner en quoi consistoit l'équivalent qu'on le forçoit d'accepter. Il n'y trouve rien, tout avoit été transporté ailleurs ; c'est-à-dire que Sire Hannibal avoit fait vuider son Hôtel, pour être plus à même d'y loger les ballots de Berinus. Choisissez, dit-il d'un ton moqueur au Romain très-consterné, c'est le droit que vous donne notre convention, je n'y mettrai aucun empêchement.

Berinus eût bien voulu se faire même justice ; mais l'ose-t-on avec ceux

qui ſont chargés de la rendre? Il ne pouvoit que recourir encore au Sénéchal, qui eut la complaiſance de remettre cette nouvelle cauſe au jour ſuivant.

Le Romain retournoit vers ſes nefs, en maudiſſant les fripons de toutes les claſſes. La Ville entiere s'entretenoit de lui, & chacun projetoit d'avoir quelque part à ſes dépouilles. Il y eut juſques à un Aveugle, qui en ayant entendu parler, & ayant ouï dire que l'Etranger paſſoit près de lui, forma auſſi-tôt le même projet. Tout à coup il ſaiſit fortement Berinus, en criant à l'aide! au meurtre! On accourt, on murmure; & voilà encore Berinus ramené chez l'éternel Sénéchal. Monſeigneur, dit l'Aveugle, je vous demande juſtice. De qui? répond le Juge. -- De l'homme que je tiens. -- Que t'a-t-il fait? -- » Il a mes yeux, » & refuſe de me les rendre «.

Notre Voyageur reſtoit muet, à force d'étonnement. Qu'avez-vous à répondre, lui demanda le Sénéchal d'une voix ſévere? Je n'en ſais rien, répondit Berinus; j'ai beſoin de prendre conſeil, & je demande que cette affaire ſoit remiſe comme les autres. Le Sénéchal y conſentit.

En eſt-ce aſſez, diſoit Berinus, en retournant vers le Port? ſuis-je quitte pour aujourd'hui des Joueurs d'Echecs, des Prévôts, des Sénéchaux, des Aveugles? Quelque nouveau fripon ne me prépare-t-il pas encore quelque autre avanie? A peine il ceſſoit de parler, qu'une femme, qui portoit dans ſes bras un petit enfant, l'aborde avec l'air & le ton d'une furie, l'appelle époux perfide & vagabond, qui l'a quittée après lui avoir donné ſa foi, & l'avoir rendu mere de l'enfant qu'elle tient dans ſes bras. Nouveau ſujet d'étonnement pour Berinus; nouvelle viſite au Sénéchal; nouvelle cauſe remiſe au jour ſuivant.

C'étoit, comme on l'a déjà vu, pour prendre conſeil, que Berinus avoit, à chaque nouvelle accuſation, requis ce délai. Mais ce conſeil, à qui le demander? Un Paſſant le lui offrit. Croyez-moi, lui-dit cet Inconnu, ſacrifiez une portion de votre *avoir* pour ſauver le reſte. Offrez dix talens au Sénéchal, il eſt homme à les recevoir: offrez-lui encore ce riche couteau que je vous donne, & qu'il recevra de même. Je vous accompagnerai; vous rendrez grace à votre bonne fortune de m'avoir eu pour con-

ducteur : en un mot, ajoute cet homme (& nous conserverons ici les expressions du Romancier, qu'il prétend avoir empruntées de Salomon), *on doit bien le tourteau donner, pour garder les grands pains du four.*

Ce conseil parut sage à Berinus, qui étoit hors d'état d'en prendre un de lui-même. Il reparoît encore une fois chez le Sénéchal, & trouve un nouvel accusateur dans ce conseiller si obligeant. Martin (c'est le nom de celui-ci) réclamoit simplement les cinq vaisseaux de Berinus, & leur riche cargaison. Elle appartenoit, dit-il, à son pere, ainsi que les vaisseaux. On l'avoit vu partir avec eux du Port de Blandie, pour se rendre à Rome : les témoins étoient tout prêts à l'affirmer. Enfin, le couteau que Berinus avoit dans sa poche, étoit une preuve qu'il avoit poignardé le pere de Martin, puisque ce couteau lui avoit appartenu. Cette ridicule accusation est accueillie comme les autres, & renvoyée pour être jugée avec elles.

Berinus qu'on laissoit libre, parce qu'on en vouloit moins à sa personne, qu'à ses richesses, mais à qui toute figure humaine devenoit suspecte, rencontra enfin,

en essayant encore une fois de retourner au Port, un homme qui le saisit rudement par son manteau. N'est-ce que cela ? dit le Romain, j'en serai, pour cette fois, quitte à bon marché. Il détache l'agraffe du manteau, l'abandonne au prétendu voleur, & s'enfuit. Arrêtez, lui crioit l'Inconnu, ce n'est point à ce vêtement que j'en veux, c'est à vous ! & Berinus couroit encore plus vîte. Cependant l'Inconnu l'atteignit à peu de distance du Port. Ecoutez-moi, lui dit-il : je ne suis pas étonné de votre défiance, mais je saurai bien vous en guérir : & à l'instant il offrit à Berinus de le suivre sur un de ses vaisseaux. Ce dernier sourit de sa frayeur en regardant mieux cet homme. Il étoit petit, contrefait, & de l'extérieur le moins menaçant : espece d'Esope, de corps & d'esprit, comme on en pourra bientôt juger. Mon nom est Geoffroi, dit-il à Berinus, je suis Potier de terre, mais j'exerçai autrefois dans Rome une profession plus noble. -- Dans Rome ? -- Oui, je suis Romain comme vous. -- En ce cas, montez avec moi dans une de mes nefs.

Lorsqu'ils y furent, chacun d'eux ra-

conta à l'autre les événemens de sa vie. On vient d'entendre les aventures de Berinus, & l'on ne regrettera pas de connoître celles du Potier Geoffroi. Il étoit réellement né à Rome. Il y jouissoit d'une très-grande fortune, & étoit encore plus renommé par son génie que par ses richesses. Plus d'une fois, sans être du Conseil de l'Empereur, il avoit déterminé les résolutions de ce Conseil. Souvent il répondit, & toujours sagement, à des questions sur lesquelles les *sept Sages* n'osoient prononcer.

Un Prince Oriental adressa à ces sept Sages diverses questions, qui selon l'usage des Orientaux, étoient autant d'énigmes. Le sens naturel, & souvent sublime, étoit caché sous des images communes. » J'ai, disoit ce Prince, une » dent gâtée, qui me fait infiniment souf- » frir, & qui ne me permet de reposer » ni le jour ni la nuit ». La seconde question étoit : » Une mouche se glisse cha- » que matin dans ma chambre, malgré » le soin qu'on prend de bien fermer » portes & fenêtres. Elle se colle sur ma » main, dans l'instant où j'ai le plus » besoin de reposer ; & s'il m'arrive de » remuer un peu cette main, elle me

» pique de maniere à la faire enfler sur le
» champ. Troisieme question «. J'ai dans
» mon jardin un poirier qui domine tous
» les arbres qui l'environnent : sa tige
» est droite, sa cime est touffue, & cou-
» vre un vaste espace de terrain ; mais
» rien ne peut croître sous son ombrage,
» & ses fruits sont un poison pour qui-
» conque ose en goûter «.

Les sept Sages trouverent cet exposé très-puéril. C'étoit manquer à leur dignité que de les consulter sur ces bagatelles. Nous n'avons, disoient-ils, point de baume pour guérir le mal de dents ; nul secret pour empêcher une mouche de se glisser dans une chambre ; nul expédient pour améliorer les fruits d'un arbre. Il ne s'agit pas ici d'améliorer, leur cria Geoffroi ; ce qui est absolument mauvais ne peut jamais devenir bon. Entendez le sens de l'Enigme. Voici ce qu'il convient de répondre au Roi Asiatique : » Faites
» arracher cette dent pourrie, elle ne
» manqueroit pas de gâter les autres ;
» mais sur-tout qu'elle soit déracinée au
» point que rien n'en reste ; ce chicot
» occasionneroit un jour de nouvelles
» douleurs ; & il vaut mieux qu'une place
» soit vuide que mal remplie. Tuez la

» mouche, puisqu'elle a le miel à la bouche & le venin à la queue; elle cherche à vous nuire de toutes manieres. Enfin, déracinez l'arbre dont le fruit & l'ombrage même sont si dangereux. Il peut faire ornement dans votre verger, mais il en dévore inutilement la substance, & détruit les plantes utiles qui ne demandent qu'à se produire «.

Les sept Sages furent un peu confus de ce qu'ils avoient dit, & de ce qu'ils venoient d'entendre. Geoffroi leur donna tant d'autres leçons, qu'il excita en même temps leur jalousie. Il sentit qu'on ne déplaisoit pas impunément à un Conseil de Philosophes, & que ne pouvant parer leurs coups, il falloit au moins se mettre hors de leur atteinte. Il s'embarque; la tempête le jette chez les Blandiens; on lui tend mille piéges pour le dépouiller, mais il avoit eu la précaution de rendre portative la meilleure partie de ses trésors: il ne s'annonça d'ailleurs que pour un simple Potier de terre, qui travailloit pour vivre, qui n'avoit rien à perdre, & qui dès-lors ne méritoit point qu'on s'occupât de lui. Geoffroi détailla toutes ces choses plus longuement à Berinus, & ajouta : Je vous quitte, je reviendrai

demain, *au dernier chant du Coq;* ne vous découragez point: je m'engage à vous faire rendre tout ce qu'on vous a pris, & gagner plus qu'on n'a pu vous prendre.

Il fut exact à l'heure indiquée; on se rendit chez le Sénéchal. Geoffroi obtint la permission de parler au nom de Berinus, qui n'avoit aucune connoissance des usages du pays. On s'étonnera d'une telle condescendance; mais il faut savoir que Geoffroi avoit pris dans ce moment le ton & les manieres d'un fou. On ne crut pas qu'un tel défenseur pût devenir dangereux, & l'on présuma que son plaidoyer pourroit être amusant. Il ne le fut point pour les adversaires de Berinus.

Geoffroi répondit à tous l'un après l'autre; il dit au Joueur d'Echecs: Vous exigez que ma Partie vous abandonne tout ce qu'elle possede, ou bien qu'elle boive toutes les eaux de la mer; elle ne vous cédera rien, elle boira; c'est même un vœu qu'elle a fait à *Monseigneur Saint Jacques de Compostelle*: elle boira toutes les eaux de la mer; mais l'eau des rivieres qui s'y rendent n'en fait point partie. Commencez donc par détourner le cours de toutes ces

ces rivieres; nous satisferons ensuite à ce que vous exigez.

Le Bourgeois escroc fut un peu étourdi de la proposition. Il observa qu'on exigeoit de lui une chose impossible. C'est votre affaire, & c'est un acheminement à la nôtre, reprit le subtil Potier. Vous remplirez cette condition, ou vous paierez une forte amende; & si le Seigneur Sénéchal ne nous fait point justice, nous irons la demander au bon Roi Esope, qui ne la refuse à personne.

Il fallut que le Bourgeois consentît à payer une amende proportionnée au tort qu'il avoit voulu faire à Berinus.

Le second Accusateur fut appelé; c'étoit le Prévôt. Quels sont, lui dit le Sénéchal, vos griefs contre cet étranger? Vous les connoissez, lui dit le Prévôt. Il a consenti de me céder la cargaison de ses cinq nefs, & de prendre en équivalent ce qui lui conviendroit dans mes magasins. Je n'y ai rien trouvé, dit tristement Berinus; il n'y a point là de quoi charger cinq nefs. Voyons, dit Geoffroi au Sénéchal; il faut vérifier l'état des choses, On se transporte chez le Prévot, on trouve sa maison absolument vuide; il n'y avoit, comme on le disoit dès-lors,

que les quatre murs. On vit cependant deux papillons voltiger dans une chambre : voilà, s'écria Geoffroi, des insectes qui prouvent que M. le Prévôt, sauf le respect qui lui est dû, nous a trompés. Il a annoncé à ma Partie que son magasin étoit plein de marchandises en bon état, mais qu'elles ont été mangées par les vers : en voilà la preuve, car nous voyons encore les papillons qui en sont sortis. Est-ce donc pour se charger de pareilles volatiles, que Berinus a quitté Rome, qu'il s'est exposé aux hasards des tempêtes, du naufrage, & des procès? Ah! du moins, que notre Adversaire charge de papillons nos cinq vaisseaux ; il faudra bien s'en contenter ; & toute querelle sera terminée.

Le Prévôt reste interdit ; il demande que le marché soit *déclaré nul.* » C'est à » quoi nous ne consentirons point, re- » prend Geoffroi ; vous nous devez des » marchandises, des papillons, ou une » amende ». Il fallut se résoudre à la payer.

On retourne à la Salle d'Audience ; l'Aveugle y étoit. » Voici, dit le Potier » Orateur, voici un homme qui prétend » avoir cédé ses yeux à ma Partie ; vingt » témoins déposent du fait, & nous ne

» le nions pas ; mais vingt autres témoins » déposeront que ce fut un échange : Berinus lui donna les siens pour équivalent, qu'il les lui rende en bon état, » les siens vont lui être rendus sur le » champ ». Cette ridicule discussion fut terminée par une amende que paya l'Aveugle.

On vit alors une femme s'avancer, portant, comme la veille, un enfant dans ses bras. Elle n'attendit point que Geoffroi prît la parole, elle s'empara de l'Auditoire. » » Oui, s'écria-t-elle (il est même dit qu'elle » pleuroit), oui, le perfide que vous voyez » m'abandonna après m'avoir épousée, après » m'avoir rendue mere de cet enfant, qu'il » veut méconnoître ainsi que moi.... Point » du tout, interrompit le Défenseur de » Berinus, nous vous reconnoissons pour » *notre femme*, & votre fils, pour *notre* » *fils* ; mais, je le demande au Seigneur » Sénéchal, & à toute cette respectable » assemblée : est-ce l'homme qui doit » suivre la femme, ou la femme qui » doit suivre l'homme » ? On convint généralement que la femme devroit accompagner le mari. » C'est ce qui nous a » été refusé reprit Geoffroi avec une voix » tonnante, & en frappant sur la barre

» de l'Audience. Hé bien ! nous sommes » tout prêts, je veux dire Berinus est » tout prêt d'emmener avec lui cette » femme qu'il reconnoît pour *sienne*, & » cet enfant qu'il reconnoît pour *sien* «.

A ces mots, toute l'audace de l'Accusatrice disparut. Elle pria le Sénéchal de ne point prononcer : mais l'impitoyable Geoffroi exigea l'amende, & cette amende fut payée par le véritable mari, par le véritable pere de l'enfant, qui se retrouva bien-tôt.

Restoit Martin, le plus méchant de tous, puisque son accusation étoit la plus atroce. Il auroit voulu ne l'avoir pas risquée ; il hésitoit pour la répéter. Geoffroi lui en épargna la peine. Le couteau déposé formoit toute la base de sa dénonciation ; il devint l'Accusateur. C'étoit, selon Geoffroi, avec ce couteau que le pere de son Client avoit été poignardé : c'étoit en partie pour retrouver le propriétaire de ce couteau, & par conséquent l'auteur du crime, que Berinus avoit entrepris son voyage. Martin avouoit que ce couteau avoit appartenu à son pere. Donc son pere avoit tué celui de Berinus. Martin avouoit que son pere ne vivoit plus: donc il avoit hérité de ses biens : donc ses

biens devoient être confisqués : donc ils devoient l'être au profit de Berinus, &c. &c. &c. Il fallut que Martin se soumît à une amende comme les autres.

Ainsi se termina cette mémorable Audience. Les Blandiens se retirerent, les uns très consternés, les autres *tout ébahis*. Quant à Geoffroi, à Berinus, & à sa suite, ils retournerent au Port célébrer en buvant le quintuple triomphe qu'ils venoient d'obtenir. Ils buvoient encore quand on annonça *les Damoiseaux* du Roi ; ils étoient envoyés de la part de ce bon Prince, pour féliciter Berinus sur le gain de tous ses procès, & lui offrir de riches présens. D'abord, on lui présenta un sabre de la meilleure trempe, & magnifiquement garni de pierreries. Un autre *Damoiseau* lui offrit une coupe d'or d'un travail précieux. Tous ces jeunes Députés, au nombre de douze, lui remirent chacun à part quelque bijou digne de celui qui les avoit chargés de ce message. Un d'entre eux l'invita ensuite, au nom du Roi, à se rendre à l'Audience de ce Prince le jour suivant.

Le premier soin du Roi Esope fut de demander à ses Députés, dès qu'ils furent de retour, lequel de ses présens avoit

paru flatter davantage Berinus. On lui répondit qu'il les avoit remis tous en d'autres mains, excepté le sabre, qu'il n'avoit point quitté. Tant mieux, dit Esope, cette prédilection décele un homme de courage, & me confirme dans mon projet, qui paroîtra sans doute un peu précipité à nos Lecteurs. Esope se proposoit de donner en mariage à Berinus la belle Cléopatre sa niece, & de le faire désigner son successeur. Mais dès qu'on sera instruit qu'Esope étoit étranger dans son Royaume, qu'aucun de ses sujets Blandiens ne méritoit son estime, & qu'il croyoit Berinus un homme extraordinaire, ce projet, en apparence ridicule, paroîtra fort sensé.

Celui-ci se rendit en fort bel équipage à la Cour d'Esope. Geoffroi étoit du nombre de ses suivans, & ne lui fut pas moins utile dans ce moment, qu'il lui avoit été nécessaire à l'Audience du Sénéchal. Il raconta au Roi, qui le connoissoit & l'estimoit, des merveilles du nouveau débarqué. Il lui fit honneur de tout ce que lui-même avoit fait dans Rome, & de tout ce qu'il venoit de faire pour lui à Blandie : Esope, d'ailleurs, connoissoit la noble origine de Berinus. Tous ces mo-

tifs l'affermirent dans son dessein ; l'alliance fut proposée : mais la seule vue de Cléopatre rendit à Berinus cette proposition plus précieuse que la perspective d'une Couronne.

Il ne prévoyoit point les obstacles qu'on lui préparoit. Un Chevalier, nommé Logres, qui aimoit Cléopatre, & qui avoit des prétentions à la Couronne, sachant qu'un Etranger alloit lui ravir l'une & l'autre, envoya défier le Marchand Romain. Le ton qui régnoit dans son cartel, annonçoit le dédain que la personne & la profession de son rival inspiroient à sa fierté. Berinus étoit amoureux, & l'on sait que l'amour a fait plus d'un héros : il étoit en même temps très-courroucé ; autre aliment qui fortifie le courage : mais il n'étoit point Chevalier ; le Potier l'étoit, & avoit exercé autrefois cette noble profession avec éclat. Il en conféra le grade à Berinus, qui regrettoit beaucoup d'en avoir négligé les exercices ; il y ajouta des instructions, dont le nouveau Chevalier profita si bien, qu'il fit perdre les arçons à son ennemi. Logres, couvert de confusion, disparut sur le champ. Berinus, pour fruit de sa victoire, eut Cléopatre ; &, peu de temps

après, Esope, en mourant, lui laissa le Trône de Blandie.

Geoffroi, qui lui avoit été jusqu'alors si utile, voulut, on ne sait pourquoi, retourner à Rome. Il partit comblé de riches présens ; mais il ne reparut dans sa Patrie que sous l'humble extérieur d'un Potier de terre. Il fut cependant reconnu ; l'Empereur le consultoit souvent ; & l'on ne dit point que Geoffroi ait eu pour cette fois à se plaindre des *sept Sages* ; c'étoit avoir beaucoup à s'en louer.

Pour Berinus, il aima sa femme ; en fut aimé, & ne put jamais l'être de ses sujets. Ils regrettoient Logres, & le chercherent durant vingt ans pour le placer sur le Trône ; ils le trouverent occupant celui de Corinthe. Logres saisit les moyens qu'on lui offroit de se venger, & de régner à Blandie. Il y reparoît à la tête d'une armée. Berinus en rassemble une ; mais il est livré par elle à son ennemi, avec Cléopatre sa femme, Aigres leur fils, & l'aimable Romaine leur fille. Logres n'approuva point la trahison ; mais il en profita. Cependant il se souvint que Berinus, après l'avoir vaincu dans leur combat singulier, lui avoit laissé la vie. Ajoutons avec l'Auteur, qu'il n'étoit pas né Blan-

dien. Partez, dit-il à Berinus, & emportez de cette Isle toutes les richesses que vous y avez apportées. Vous n'êtes pas à plaindre, vous y joignez encore Cléopatre.

Logres, après cet acte d'humanité, en fit un de justice; il fit pendre tous les traîtres qui avoient livré Berinus, & qui demandoient qu'on le mît à mort. Il dédaigna de monter sur le Trône qu'on lui offroit, & y plaça Ismandor son fils, qui, voyant que la douceur de Berinus l'avoit perdu, se détermina à suivre une route absolument opposée, & jugea qu'il falloit un lion pour gouverner des loups.

Cependant Berinus hâtoit son embarquement. Il repartit comme il étoit venu, avec cinq *nefs* richement chargées. Cléopatre ne regrettoit rien; elle suivoit son époux, qui se consoloit d'avoir perdu une Couronne, puisqu'il alloit quitter Blandie. Ils voguerent heureusement durant trois jours, le quatrieme, ils s'apperçurent que, malgré tous leurs efforts, leur petite flotte s'approchoit d'un énorme rocher; c'étoit une *roche d'aimant* qui les attiroit à elle. Ils apprirent par de vieux Matelots que dès qu'ils l'auroient touchée, aucune force humaine ne

pourroit les en arracher, & qu'ils y resteroient absolument collés. C'est ce qui se vérifia bientôt. On conçoit le désespoir & le découragement de tout l'équipage. Berinus, très-déconcerté lui-même, contemploit une foule d'autres navires collés comme les siens à ce rocher, & qui ne lui parurent habités que par des cadavres. Il frémit en songeant que la faim réduiroit bientôt lui & les siens au même état. Il se livroit à ces tristes réflexions, lorsqu'il en fut tiré par l'apparition d'un homme que son excessive maigreur auroit pu lui faire prendre pour un spectre. Celui ci cherchoit à se glisser dans un des vaisseaux Romains, pour y dérober quelques alimens. Le jeune Aigres, fils de Berinus, saisit cet homme, & le conduisit à son pere, dans l'espérance qu'il pourroit leur donner quelques lumieres sur une aventure qui confondoit jusqu'à leur imagination. Ce malheureux leur dit qu'il en étoit lui-même la victime; qu'au surplus, il y avoit une inscription à l'un des côtés de la roche, mais qu'il ne l'avoit point lue. Le jeune Aigres, plein d'ardeur & de courage, veut aller lire cette inscription. Il y est conduit par Silvain

(c'eſt le nom du malheureux qu'on venoit de queſtionner), & à qui on commença par donner de la nourriture. Voici ce qu'il trouva gravé ſur la roche d'aimant.

» Quiconque abordera cette roche, » ne pourra plus s'en éloigner qu'après » y avoir dépoſé toutes ſes richeſſes ; » ne gardant que ce qui lui eſt indiſ- » penſable pour achever ſon voyage. » Enſuite quelqu'un de l'équipage mon- » tera ſur la cime, y trouvera un » anneau qu'il jettera dans la mer ; & » à l'inſtant même le vaiſſeau s'éloigne- » ra, ſans difficulté ; mais il faudra que » le ſort déſigne celui qui doit détacher » l'anneau ; & celui-là ne ſuivra point » le vaiſſeau qu'il aura délivré «.

Berinus & ſes gens ſe déterminerent à tirer au ſort, pour ſavoir qui d'entre eux devoit avoir l'honneur de ſe dévouer pour le ſalut de ſes compagnons. Le ſort tomba ſur Aigres, qui s'en félicita. Il avoit le bonheur de rendre la liberté à ſon pere, à ſa mere, à ſa ſœur, à des hommes qui n'avoient point héſité à les ſuivre dans leur exil. Il en faut moins pour déterminer une ame forte & généreuſe. Aigres ſe dérobe aux

adieux de Berinus, de Cléopatre, & de Romaine. Il est déjà sur le haut de la roche; il en détache l'anneau, le jette dans la mer. Aussi-tôt le rocher tremble, une tempête s'éleve, les vaisseaux auparavant collés à la roche, sont rejetés en pleine mer. Berinus continue sa navigation, & arrive à un Port d'Italie. Là il congédia tous ses gens, & suivi seulement de sa femme, de sa fille, & de Silvain, qu'il avoit délivré, il se rendit à Rome, en très-mauvais équipage. On sait qu'il avoit tout laissé à la roche d'aimant: on sait aussi qu'il n'avoit plus rien à prétendre dans Rome. Il étoit menacé de la plus affreuse misere, & il conduisoit avec lui une femme adorée, une fille qui méritoit les hommages de tous les Souverains. Cette malheureuse circonstance lui fit adopter un conseil qu'il eût sans doute rejeté avec indignation, si l'honnêteté naturelle eût été fortifiée en lui par une bonne éducation. C'est sans doute pour établir ce point moral que l'Auteur du Roman fait descendre son Héros à cet excès de bassesse.

Quoi qu'il en soit, voici le conseil que Silvain donna à Berinus; conseil qui mal-

heureusement fut écouté : » Vous ne possédez rien, dit-il ; l'Empereur s'est » emparé de toute la fortune de vos peres ; » vous n'avez point d'armée pour lui demander raison de cette injustice ; & » encore vaudroit-il mieux renoncer à » votre fortune que de troubler l'Empire. » Mais sans exciter aucun trouble, sans » vous exposer à aucun refus, & à des » persécutions qui en seroient la suite, » il est possible de vous affranchir d'une » indigence pour laquelle vous n'étiez » pas né «. Berinus le conjura de lui faire part de ce moyen : » Ce sera sans » courir le moindre danger, reprit Silvain. » Voici mon secret. Mon pere fut l'Architecte qui bâtit la tour où l'Empereur renferme ses trésors. Il eut soin, durant le » cours de la construction, d'y pratiquer » une secrete issue dont il se proposoit de » faire usage. Elle est marquée par une » pierre qui n'est point cimentée comme » les autres, mais qui se joint à elles si » parfaitement, qu'on ne peut soupçonner qu'elle soit mobile ; elle l'est cependant. Je connois, ajouta Silvain, » cette issue ; j'ai pénétré par-là plus » d'une fois dans la tour avant de quitter Rome. J'y retournerai pour vous ;

» & je vous restituerai, sans l'aveu de » l'Empereur, quelques portions de ce » qu'il vous a pris «.

Berinus hésita long-temps avant que d'acquiescer au plan de Silvain. A peine y avoit-il donné son consentement, que la honte & les remords le lui faisoient reprendre. Mais, sans ressource au milieu de Rome, obligé même d'y taire son nom, il voyoit Cléopatre sa femme, & Romaine sa fille, l'une issue d'un Souverain, l'autre née tandis qu'il l'étoit encore, il les voyoit l'une & l'autre condamnées à mourir de faim. Il ne put soutenir cette affreuse image. Tu l'emportes! dit-il à Silvain, je consens à tout. Il se logea dans une maison isolée, & peu distante du trésor de Philippe. Silvain y faisoit des incursions, qui mirent Berinus en état de vivre avec aisance; mais il fut assez prudent pour s'interdire le faste. Il eut aussi la précaution de ne mettre personne dans son secret. Cléopatre & Romaine, sachant qu'il avoit été riche autrefois, ne s'étonnoient point qu'il trouvât dans Rome des ressources pour subsister. Elles ne lui faisoient, à ce sujet, aucune question, parce que son silence absolu annonçoit qu'il ne vouloit point qu'on lui en fît.

Il eſt temps de revenir au généreux Aigres : c'eſt quitter une ſcene rebutante, pour retomber dans un merveilleux, du moins agréable & intéreſſant. Notre jeune Chevalier éprouvoit ſur ſa roche des inquiétudes & des perſécutions de toute eſpece. Le rocher d'aimant étoit habité par des Enchanteurs, qui s'entendoient à merveilles à tourmenter les Voyageurs qu'ils y attiroient. D'autre part, le ſoin de pourvoir à ſa ſubſiſtance, obligeoit Aigres de viſiter ſouvent les vaiſſeaux attachés à la roche. Il y trouvoit plus de richeſſes que de vivres ; circonſtance qui lui préſageoit un avenir bien effrayant. Un jour qu'il continuoit ſes recherches, il entend hennir un cheval au fond d'un vaiſſeau. Il s'y rend, & voit un vigoureux courſier, dont la nourriture étoit abſolument conſommée, & qui henniſſoit pour qu'on lui en apportât d'autre. Silvain avoit pris ce ſoin juſqu'à ſon départ. Aigres n'héſita point de le prendre à ſon tour. Il nomma ce nouveau compagnon, *Morel de l'Aimant*, eu égard à ſa couleur noire, & au lieu où il l'avoit rencontré. Dans le même vaiſſeau étoient ſuſpendues des armes magnifiques, & une riche épée, autour de laquelle étoient

écrits ces deux mots : *Pleure ſang*. Aigres, ſans imaginer pouvoir jamais ſe ſervir de cette armure, la détacha, l'eſſaya, s'en revêtit, & la trouva parfaitement propre à ſon uſage. Il en éprouva une ſatisfaction ſecrete ; il finit même par croire que le haſard ne lui faiſoit pas ce préſent pour qu'il ne lui fût jamais utile.

Son principal ſoin, après celui de ſe garantir des piéges que lui tendoient les Démons, étoit d'examiner, du haut de la roche, ſi quelque vaiſſeau n'en approchoit pas. Il en vit un qui cédoit à la même force qui avoit attiré les ſiens. Ceux qui le montoient crurent leur perte certaine. Aigres leur indiqua le ſeul moyen qu'il y eût pour ſe tirer de cette affreuſe ſituation. Ce moyen fut accepté, faute de mieux. Un des Pilotes monta ſur le rocher ; Aigres en même temps ſe rendit avec ſes belles armes & ſon bon cheval Morel dans le vaiſſeau prêt à partir : l'anneau eſt lancé dans la mer ; le navire vogue. Notre Chevalier, devenu libre, formoit le projet de ſe rendre à Rome, auprès de ſon pere ; mais le ſort le deſtinoit à d'autres aventures. Le bruit de ſon nom devoit précéder à Rome celui de ſon arrivée.

Le

Le vaisseau qu'il montoit aborda au Royaume de Tantali, gouverné par deux freres qui s'accordoient pour le tyrannifer. Aigres prit la route de la Capitale. En traversant une forêt, il fut attaqué par deux Voleurs, qu'il tua; & par cette victoire, il rendit la liberté à un Prince Germain, dont ces Voleurs avoient osé faire leur Valet. Ce Prince avoit nom *Galopin*; nom que lui avoit valu son excessive légéreté à la course : du reste, si mal fait, que son pere & sa mere, tous deux beaux & bien faits, avoient refusé de l'élever long-temps comme leur fils. Aigres en fit son Ecuyer. Peu de temps après, notre Chevalier rencontra Maligant, l'un des deux Rois de Tantali, qui enlevoit une jeune personne avec violence; il le combattit, & le tua. Dannemont, frere de Maligant, voulut venger sa mort; il défia Aigres, & fut aussi vaincu : mais le vainqueur lui laissa la vie, après lui avoir fait promettre de ne plus opprimer ses sujets.

Aigres, suivi de Galopin, quitte le Royaume de Tantali, & passe dans celui de Loquiferne : Holopherne y régnoit. Ce Prince, à qui la valeur d'Aigres de l'Aimant étoit déjà connue, fut charmé

de le posséder à sa Cour. Il avoit d'ailleurs grand besoin du secours de son bras. Holopherne étoit amoureux de la Princesse Melia, fille d'un Roi nommé Absalon. Celui-ci ne prétendoit donner sa fille qu'au Prince qui lui enverroit deux Chevaliers capables de combattre & de tuer deux lions furieux, ou qui oseroit tenter lui-même cette grande aventure. Aucun des Barons du Royaume de Loquiferne ne s'offroit pour mettre à fin une entreprise aussi périlleuse. Aigres s'en chargea sans hésiter. On lui donna pour second un Chevalier nommé Açars, auquel on confia en même temps des pierreries destinées à la Princesse pour présent de noces. Le Chevalier Açars n'étoit propre qu'à cet emploi. Ce fut Aigres de l'Aimant qui combattit & tua les lions. La Princesse lui étoit due ; on lui permit de l'emmener : mais on la fit accompagner par Açars, qui continua de porter le coffre de pierreries. Il étoit né poltron, & encore plus perfide. Il ne pardonnoit point à Aigres la gloire qu'il venoit d'acquérir. On passoit auprès d'un puits assez profond : Açars y laisse tomber à dessein le coffret dont il étoit chargé, & paroît désespéré de cet accident. Aigres, toujours

généreux, entreprend de le réparer. Il détache les rênes des chevaux, les assemble bout à bout, en lie une des extrémités au bord du puits, & y descend à l'aide de cet expédient peu commode. Il plonge pour retrouver la cassette; & le traître Açars saisit ce moment pour retirer la corde. Alors il oblige la Princesse & sa Demoiselle à le suivre: mais peu de momens après, Abilas, Roi de Pannonie, amoureux de Melia, se présente sur la route, & l'enleve. Açars s'enfuit sans avoir fait la moindre résistance, quoiqu'Abilas n'eût avec lui qu'un seul Ecuyer. Le fuyard ne manqua point de revenir à la Cour d'Holopherne, & d'y publier que le Roi de Pannonie, à la tête d'une puissante armée, étoit venu arracher de ses mains la Princesse Melia; que pour lui il avoit combattu comme un lion, mais qu'Aigres de l'Aimant s'étoit honteusement rendu, & n'avoit point voulu le seconder: qu'enfin la Princesse Melia étoit tombée entre les mains du Roi Pannonien.

Ne laissons pas plus long-temps Aigres de l'Aimant, le véritable vainqueur des lions, au fond d'un puits. Il fut très-étonné de ne plus retrouver les rênes qui l'avoient aidé à descendre. Ses soupçons

n'eurent pas de peine à s'arrêter sur Açars. » Celui qui m'abandonna, disoit-il, peut » bien encore m'avoir trahi. Mais il s'occupa moins à réfléchir sur cette trahison, qu'à la rendre inutile. Aigres tire sa bonne épée *Pleure sang*, dont heureusement il s'étoit muni, & s'en sert pour pratiquer des degrés dans le mur du puits. Il en sort au moyen de cette pénible opération, & retrouve Morel son cheval, ainsi que sa brillante armure. Il endosse l'une, monte sur l'autre, & prend le chemin de Loquiferne, en se demandant pourquoi la Princesse Melia l'avoit ainsi abandonné, lui qui avoit risqué de se noyer pour elle ?

Il s'occupoit encore de cette idée, lorsqu'en traversant un bois, il rencontra deux femmes que deux inconnus emmenoient malgré elles ; c'étoient Melia & sa suivante, Abilas & son Ecuyer. Melia réclama le secours d'Aigres de l'Aimant, qui se proposoit bien de prévenir sa priere. Il défia le Roi de Pannonie, le combattit, l'abattit, & lui laissa la vie, en l'obligeant de lui céder la Princesse. On le vit donc reparoître à la Cour d'Holopherne, à qui il remit la belle Melia, & la riche cassette qu'il avoit retirée du fond du puits.

Le lâche & fourbe Açars fut démasqué & confondu. Melia rendit compte de tout ce qui s'étoit passé, de la gloire qu'Aigres de l'Aimant avoit acquise, & de la honte dont le misérable Açars s'étoit couvert. Il fut donc banni de Loquiferne, & notre Héros se crut assez vengé; par la raison, disoit-il, que le déshonneur étoit plus *poignant* pour un Chevalier, que la mort même.

Le Roi prodigua les plus flatteuses distinctions au libérateur de Melia : il vouloit le retenir à sa Cour; mais le fils de Berinus conservoit le projet de se rendre auprès de son pere. Il s'embarque & arrive à Rome, accompagné de Galopin, qui, resté à Loquiferne durant son dernier voyage, avoit voulu l'accompagner dans celui-ci.

Aigres de l'Aimant apprit bientôt qu'il devoit cacher son origine dans la Ville où étoit né son pere. Il ne le retrouva même qu'avec difficulté, & par l'entremise du Potier Geoffroi. Nous ne décrirons point la joie que l'arrivée d'Aigres causa à toute sa famille; Berinus fit part à son fils de toutes ses richesses, mais il lui en cacha la source. Il voulut que dans ses habits & dans ses armes, il effaçât

tout le luxe des Chevaliers Romains. Aigres se prêtoit par complaisance aux vûes de son pere : il brilloit encore plus par sa force & son adresse dans les tournois, que par la magnificence de son armure. Il avoit pour lui, dans ces occasions, les vœux de toutes les beautés de la Cour, & en particulier ceux de la charmante Nullie, fille de l'Empereur : elle-même réunissoit tous les siens; mais il se bornoit à les lui laisser entrevoir & n'osoit les exprimer.

L'Empereur Philippe tint Cour pléniere *aux Fêtes de la Pentecôte.* Il voulut ensuite, avant le départ de ses Barons, leur faire de riches présens : il se rendit à ce sujet dans la tour où étoit son trésor, & le trouva fort diminué. Il accusa de ce vol dix Trésoriers qui en avoient la garde, & les fit mettre en prison. L'un d'eux promit à l'Empereur de découvrir par où & par qui se faisoit le vol, si on vouloit lui garder le plus profond secret. Philippe se détermine à faire cette recherche seul avec lui. Tous deux se rendent à la tour : le Trésorier y allume lui-même un grand feu, en bouche exactement les fenêtres & la porte : alors on vit la fumée sortir par les ouvertures que laissoit

la pierre dont Silvain avoit enseigné l'usage à Berinus. On s'apperçut que cette pierre se déplaçoit & se replaçoit à volonté, & l'on ne douta point que cette ouverture ne servît d'entrée au voleur. Il étoit à présumer qu'il ne venoit que la nuit & sans flambeau. On fit placer au-dessous de ce passage clandestin, une cuve remplie de matieres si gluantes; qu'un homme y étant une fois entré n'avoit plus aucun moyen d'en sortir. Au surplus, l'Empereur & le Trésorier garderent le plus grand secret, & sur la découverte qu'ils venoient de faire, & sur le piége qu'ils tendoient au voleur.

Silvain étoit mort depuis peu; Berinus n'avoit point encore essayé de pénétrer lui-même dans la tour : il sentoit que cette entreprise alloit devenir plus périlleuse que jamais; il avoit des terreurs, & sans doute des remords. Cependant il ne se crut point encore assez riche pour se passer de cette ressource : il eut le malheur de s'arrêter plutôt à cette idée qu'à une secrete répugnance qui la combattoit. » Je ne me le permettrai que cette » fois seulement, se disoit il à lui-même, » après quoi j'y renonce pour toujours «. Il étoit nuit; l'heure lui semble favorable :

alors mettant à l'écart toutes réflexions, il s'avance vers la tour, déplace la pierre fatale, entre, & tombe dans le piége qui l'attendoit.

Aigres de l'Aimant revenoit du Palais de Philippe, & alloit rentrer chez son pere dans cet instant même. Il apperçoit de loin quelqu'un qui détache une pierre de la tour du trésor, & qui s'y glisse par cette ouverture : il accourt dans le dessein de saisir le voleur ; il entend des plaintes sourdes, des soupirs étouffés ; il distingue seulement ces mots : » Me voilà perdu » d'honneur, & je vais déshonorer toute » ma famille.... Qui êtes-vous ? malheu» reux ! s'écria le jeune Chevalier : Appro» che, mon fils, répondit la même voix, » qu'il crut alors reconnoître ; viens sauver » l'honneur à ton pere, à toi-même. Vous, » mon pere « ?... Le fils de Berinus n'en put dire davantage ; il resta presque sans mouvement, appuyé sur le mur de la tour. » Mon fils, ajoute le malheu» reux Berinus, rappelle ton courage, & » ne perdons point de temps ; il pourroit » nous manquer «.

Alors Aigres fait un effort, & cherche à pénétrer dans la tour. Berinus l'avertit du piége placé au bas de cette

issue, & de l'impossibilité où lui-même se trouve de s'en dégager. Aigres s'épuise en efforts superflus, pour l'aider dans cette entreprise; il auroit plutôt séparé le corps en deux, qu'il ne l'eût arraché de là. Plus d'une fois il pensa y tomber lui-même : plus d'une fois aussi il voulut se donner la mort. » C'est à moi de mourir, lui disoit Be- » rinus; - Ecoute : J'exige de toi le serment » le plus inviolable que tu vas obéir à ma » derniere volonté. -- Mais, mon pere... Je » l'exige; n'hésite pas plus long-temps «. Aigres absolument hors de lui-même, profere ce serment, & ne le profere qu'en éprouvant une secrete horreur. Alors Berinus lui explique tout le secret de cette horrible aventure; ce que Silvain a si long-temps fait pour lui, & ce qu'il a essayé si malheureusement de faire une seule fois lui-même. Chaque mot de cette narration faisoit frémir le généreux Aigres. » Maintenant, mon fils, ajoute » Berinus, je t'ordonne, d'après le ser- » ment que tu viens de proférer, je t'or- » donne de me trancher la tête............

» Qui? moi! s'écria en frémissant le malheureux Chevalier.......... » moi, votre » bourreau!... le bourreau de mon pere «!

» Ne vois-tu pas, reprit Berinus, qu'un

» bourreau réel va me l'enlever? que je » vais devenir la fable & l'horreur de cette » Capitale? que Cléopatre, que Romaine, » que toi, vous allez tous partager mon » ignominie? Tout est sauvé par ce trait » de courage & d'obéissance; tout est » perdu sans lui «.

» Non, s'écrioit le Chevalier de l'Ai- » mant, non : je ne me résoudrai jamais » à cet affreux parricide «.

» Tu le deviens en ne m'obéissant pas, reprit Berinus avec une extrême véhémence, » & tu égorges de plus ta mere » & ta sœur. Songe que peut-être dans » un moment il sera trop tard....... N'en- » tends-tu pas du bruit?........ quelqu'un » s'avance vers la tour...... cette porte va » s'ouvrir..... Ah! mon fils, tu nous perds » tous «!

Aigres troublé jusqu'au délire, croit lui-même entendre le bruit que son pere lui annonce. Il ne se connoît plus, ne réfléchit plus, tire son épée *Pleure sang*, abat d'un seul coup la tête de son pere, l'enveloppe dans son manteau, &, transporté de désespoir, se sauve dans sa maison.

Nouvelle épreuve pour lui, lorsqu'il fallut instruire sa mere & sa sœur de cette affreuse aventure. Que de pleurs!

que de sanglots ! Il étoit nécessaire toutefois qu'ils renfermassent leur douleur en eux-mêmes, sur-tout qu'ils prissent le plus grand soin d'en cacher la vraie cause. Le fils de Berinus profita du reste de la nuit, pour aller enterrer dans un bois voisin la tête de son pere. Cette cruelle cérémonie lui rappela bien vivement le crime que sa mauvaise fortune l'avoit forcé de commettre.

A peine le jour paroissoit, que l'Empereur & le Trésorier se rendirent à la tour. Ils apperçoivent un corps dans la cuve ; ils s'en approchent précipitamment: mais quelle est leur surprise & leur dépit, lorsqu'ils voient que ce corps est sans tête? L'Empereur étoit furieux de n'avoir pas mieux réussi. Ce tronc mutilé fut porté dans la salle du Palais. Les Barons, & sur-tout les Sages, furent assemblés pour examiner cette affaire. Elle parut aussi impénétrable aux uns qu'aux autres. Le cadavre sans tête fut envoyé aux fourches hors de la Ville, & gardé par quarante Chevaliers, soutenus d'un grand nombre de gens de pied. Cette nombreuse assemblée n'intimida point Aigres de l'Aimant ; il résolut d'enlever le corps de son pere au milieu de tous ces Gar-

diens armés, & de lui donner la sépulture, malgré toutes les précautions de l'Empereur.

Il étoit aussi essentiel pour lui de n'être pas reconnu, que de réussir. Il eut ce double avantage. Il se revêtit d'armes inconnues, prit un écu sans armoirie ni devise, baissa la visiere de son casque; & ayant à la pointe du jour attaqué les Gardes avec une extrême valeur, il les força, & enleva le dépôt qui leur étoit confié.

L'Empereur fit faire d'exactes perquisitions pour découvrir l'auteur de ce nouveau délit. Les Sages furent encore inutilement consultés. Enfin, un des Gardes que Berinus avoit forcés à fuir devant lui, déclara à Philippe, qu'il avoit entendu le Chevalier inconnu qui avoit dispersé toute leur troupe, prononcer, en les poussant si vigoureusement, le nom de la Princesse Nullie. Comme les Preux de ce temps-là invoquoient celui de la Dame de leurs pensées, dont le nom les encourageoit à faire des exploits merveilleux, tout ce que cet avis apprit à l'Empereur, c'est que le coup partoit de la main d'un des Amans de sa fille. Mais il n'en fallut pas davantage à l'un des Sages,

pour l'engager à ſuggérer à Philippe un expédient qui parut lui plaire, quoique fort étrange. Il dit à l'Empereur, que puiſque le raviſſeur du corps ſans tête étoit amoureux de la Princeſſe Nullie, en conſéquence il lui conſeilloit de faire aſſembler tous ſes Barons & Hauts-Seigneurs, de leur donner à ſouper, de les faire tous coucher dans la grand-ſalle du Palais, chacun dans un lit à part, & de placer au milieu de cette ſalle celui de la belle Nullie. Or, diſoit-il, ceux qui ne ſont point amoureux dormiront; celui qui l'eſt veillera: il ne manquera point de venir trouver la Princeſſe, qui elle-même ne doit pas manquer de le marquer au front avec ſon pouce, après l'avoir trempé dans une liqueur noire, que tous les efforts du Galant ne pourront effacer. N'oubliez pas ſur-tout, ajouta le prudent conſeiller, que la plus profonde obſcurité doit régner dans la ſalle.

Philippe adopta ce conſeil par colere, & Nullie s'y prêta par obéiſſance. Les Barons furent un peu étonnés qu'on fît coucher la Princeſſe au milieu d'eux, & qu'on leur défendît, ſous peine de mort, d'approcher d'elle. Tous s'endormirent,

excepté Aigres. Il saisit ce moment pour s'approcher du lit de la Princesse, & lui baisa la main sans lui parler. Nullie ignorant que ce fût Aigres, appuya son pouce sur le front de l'audacieux. Le Chevalier de l'Aimant prit, au contraire, cette imposition de main pour une faveur. Il se flatta d'avoir été reconnu, & témoigna par les plus tendres discours, toute sa reconnoissance à la Princesse. Elle le reconnut à sa voix, & tomba dans le plus violent désespoir. Ah! dit-elle, ne me remerciez de rien; je vous ai perdu sans le vouloir! Je vous livre à la mort..... je n'y survivrai pas.

Que la douleur de Nullie étoit flatteuse pour l'amoureux Chevalier! Il croyoit ses jours trop payés par cette preuve de tendresse. Il osa toutefois en demander encore une autre. Comment refuser un Amant qui va mourir, & dont on se reproche le trépas? Celui-ci fut si éloquent, que Nullie ne put résister à la force de ses raisons. Il obtint *le don d'amoureux merci.* On ignore si le sage conseiller avoit prévu cet incident, ou s'il ne crut pas devoir en prévenir l'Empereur.

Le bonheur, qui affoiblit quelquefois.

le courage & le jugement, ranime aussi quelquefois l'un & l'autre. Le Chevalier, profitant du sommeil des Barons, s'approche successivement de leurs lits, & leur fait au front une marque semblable à la sienne. Ensuite, il se remet dans son lit, & s'endort en Amant bien traité.

Qu'on se figure l'étonnement de l'Empereur, lorsqu'il vit, en entrant dans la salle, tous ses Barons & Chevaliers marqués au front! Il demanda avec humeur à sa fille, si tous étoient coupables? La Princesse confuse & de son aventure avec Aigres, & des soupçons que tant d'autres taches noires pouvoient faire naître à son désavantage, s'obstina à garder le silence, & fut s'enfermer dans son appartement. Pour l'Empereur, il maudissoit le Sage qui lui avoit donné un si ridicule conseil. Il eut recours aux autres Sages; mais ils parurent aussi étonnés, aussi embarrassés que lui, lorsque le Potier Geoffroi arriva de Constantinople, où une affaire particuliere l'avoit appelé. Il ignoroit tout ce qui concernoit le vol du trésor, & ses suites. L'Empereur l'en instruisit, ainsi que de l'épreuve faite par la Princesse Nullie, c'est-à-dire, de ce qu'il en savoit.

Le spirituel Potier fit assembler tous

ceux qui portoient la marque noire. Il les examina tous, & dit à l'Empereur, qu'il lui feroit connoître le coupable, s'il vouloit *lui accorder un don.* L'Empereur s'y engagea avec ferment. Geoffroi, trop fenfible au plaifir d'humilier encore une fois les Sages, les regarda avec un fourire cauftique, & dit à l'Empereur : » Le Chevalier qui porte la plus » petite marque eft feul coupable; toutes » les marques de fes Compagnons par» tent d'un pouce d'homme «. Il fut donc reconnu, & même vérifié, que le feul Aigres portoit l'empreinte du pouce de la Princeffe. Nullie étoit au défefpoir, & Aigres n'attendoit que la mort: mais le bon Geoffroi, après avoir fatisfait fon amour-propre, en revint à l'amitié. Il rappela à l'Empereur fon ferment, & lui demanda la vie du coupable. Il le paroiffoit moins aux yeux des Barons qu'à ceux de l'Empereur; & ils fe joignirent à Geoffroi, pour obtenir fa grace. Philippe l'accorda, fous condition qu'Aigres de l'Aimant quitteroit Rome. Il ne la quitta cependant qu'après avoir obtenu en fecret la foi de Nullie. L'Empereur ne foupçonnoit pas qu'en exilant ce Chevalier, il exiloit fon gendre.

Philippe

Philippe mourut, & Nullie rappela son époux, qu'elle éleva sur le trône. Son exil avoit été pour lui un temps de gloire & de triomphe; son retour à Rome lui prépara de nouveaux lauriers. Il rétablit sa mere sur le trône de Blandie; il alla conquérir celui de Constantinople pour le Prince Orlas, ami du bon Geoffroi, & qui devint l'époux de Romaine, sœur du nouvel Empereur Aigres de l'Aimant. Après tant de travaux, il ne restoit au fils de Berinus rien de mieux à faire que de vivre heureux & paisible. Il jouit de ce double avantage, & en fit jouir ses sujets.

N. B. Cette Histoire singuliere, folle & ridicule du trésor de l'Empereur Philippe, & toutes les circonstances dont elle est accompagnée, se retrouvent à peu près dans la premiere Nouvelle de la neuvieme Journée des Contes & Nouvelles de Jean de Florence, intitulés *Il Pecorone*, dont la premiere édition est de 1554, & la seconde de 1557 : on en trouvera une traduction abrégée dans le Volume de Septembre 1777, page 110 : mais les caracteres vraiment anciens du Manuscrit de Berinus, prouvent que ce sujet est un vol fait à un Auteur François par le *Pecorone*. Il en est de même de la montagne d'aimant, & des marques noires sur le front, employées par plusieurs Auteurs des dix-septieme & dix-huitieme siecles.

LES FAITS merveilleux de Virgile. (*in*-4° & *in-seize* sans date.)

Il y a des manuscrits de ce Roman écrits au quinzieme siecle. L'édition *in*-4°, comme étant plus étendue, y est plus conforme; l'édition *in-seize* est plus abrégée: au reste on peut bien se contenter de ce que nous en avons dit dans un des Volumes de ces Mélanges, lettre E, Partie seconde de la Lecture, &c.

HISTOIRE du Chevalier aux armes dorées, & de la Pucelle au cœur d'acier. (*in*-4° sans date.)

Cette édition doit être de la fin du quinzieme siecle. Nous ne pouvons que renvoyer à l'extrait inséré dans le Volume précédemment cité, page 132.

FLORENT & LYON. (*in*-4°. Paris, sans date, gothique.)

Quoique ce Roman ait été ensuite imprimé en 1534, cependant je n'ai pu me le procurer de la premiere ni de la seconde édition: ainsi nous ne pouvons en donner ni extrait ni notice, & nous invitons ceux

qui le possedent à nous le faire connoître, s'ils jugent qu'il en vaille la peine.

URBAIN le Méconnu, fils de l'Empereur Barberousse, traduit de l'Italien de Jean Bocace. (Lyon, *in*-4°. sans date, gothique.)

Nous avons rendu compte de cette Traduction, d'après un manuscrit du quinzieme siecle, page 70 du Volume déjà cité.

LE ROMAN de Jehan de Paris, Roi de France. (Imprimé à Lyon & à Paris sans date, *in*-4°. gothique; & depuis réimprimé plusieurs fois à Troies & à Rouen, dans ce qu'on appelle vulgairement la *Bibliotheque bleue.*)

CE Roman est certainement très-ancien, & nous n'en connoissons point de manuscrit; c'est le premier de tous ceux écrits en notre Langue que l'on appelle comiques & facétieux : on suppose que le Héros étoit un de nos Rois; mais quand ce Roi a-t-il vécu? C'est ce que l'Auteur

n'apprend point, & ce qu'il est impossible de deviner. Les aventures du seul de nos Rois qui ait porté le nom de Jean, sont trop connues pour que celles-ci puissent lui être attribuées ; & l'on voit que l'Auteur dont nous ne savons point le nom ; & qui vivoit apparemment au quinzieme siecle, a usé de la permission qu'avoient ceux de son temps, de supposer des noms imaginaires, de placer leurs scenes dans toutes sortes de pays ; de faire agir leurs Héros sans raison ni vraisemblance, & de commettre les plus grandes fautes de Géographie, & les anachronismes les plus révoltans. On passoit tout cela aux Auteurs de ces temps-là, lorsque d'ailleurs leurs Ouvrages pouvoient amuser, & l'on peut dire que le Roman de Jean de Paris a mérité cette indulgence, car l'idée en est réellement plaisante ; il est écrit avec une naïveté & un air de vérité qui ont dû faire grand plaisir aux Parisiens, & à ceux qui, ayant vécu long-temps dans cette Ville, connoissent les mœurs & le caractere de ses Habitans, qui depuis plusieurs siecles n'a pas trop changé. Mais cette simplicité n'est qu'apparente, & il y a dans ce Roman un fond de malice qui le rend tout à fait pi-

quant. Le Héros eſt un jeune Roi de France aimable & bien élevé, mais dont l'eſprit eſt tourné à la plaiſanterie ; ce Monarque eſt ce qu'on appeloit autrefois *Gabeur*, & que l'on appelleroit aujourd'hui *Perſifleur.* Il ſe joue d'un vieux Roi d'Angleterre, &, pour nous ſervir d'un terme nouvellement inventé, il le *miſtifie.* Les François ne peuvent que voir avec plaiſir le Souverain d'une Nation, depuis long-temps ennemie & rivale de la leur, être la dupe d'un de leurs Rois. Après tout, le tour n'eſt pas bien ſanglant, car Jean de Paris ſe contente d'enlever au vieux Monarque Anglois, une jeune Princeſſe qui gagne beaucoup au change. Il n'en réſulte ni guerre, ni combat, ni bataille ; & l'intrigue de ce Roman eſt ſi ſimple, qu'il conſiſte tout entier dans une ſcene de plaiſanterie filée pendant cinquante ou ſoixante pages. Tout le mérite eſt dans les détails, & nous allons tâcher de tranſporter les plus ſinguliers dans notre Extrait, ou plutôt dans notre *Traduction très-libre* du Roman de Jean de Paris.

Il y avoit autrefois en France un Roi, dont l'Auteur de ce Roman-ci ne ſait pas le nom, du moins ne le dit-il pas : c'étoit pourtant un grand & valeureux Prince.

Un jour, aux Fêtes de Pentecôte, qu'il tenoit sa Cour pleniere dans sa bonne Ville de Paris, étant accompagné d'un grand nombre de Princes, des grands Vassaux de sa Couronne, de ses Hauts Barons, de ses Chevaliers & de ses Conseillers, on vit arriver en assez mauvais équipage, le Connétable du Roi d'Espagne, qui venoit implorer le secours de celui de France contre ses sujets révoltés. Le Monarque n'hésita pas à prendre sa défense. Ayant auprès de lui tous ses Vassaux, il eut bientôt levé une puissante armée, & traversa ses vastes Domaines, qui s'étendoient jusques au pied des Pyrénées. Avant qu'il y fût arrivé, il avoit été joint par ce malheureux Prince Espagnol, chassé de son Trône & de ses Etats, &, pour comble de malheur, privé de sa femme & de sa fille unique, qui étoient enfermées dans la Ville de Burgos, assiégée par les rebelles. Le Roi de France hâta sa marche, traversa la Navarre, pénétra dans la Castille, & joignit ses troupes au peu d'Espagnols qui étoient restés fideles à leur Roi. Il fit lever le siége de Burgos, délivra la Reine & la Princesse d'Espagne, qui réjoignirent leur époux & leur pere. Il acheva de pacifier ce Royaume, & avant

que de retourner en France, il reçut les remercîmens les plus vifs & les protestations les plus sinceres de l'amitié & de la reconnoissance du Roi, à qui il avoit rendu un si important service. L'Espagnol vouloit lui faire hommage de sa Couronne; mais le généreux Roi des François le refusa, & ne demanda pour toute récompense qu'une promesse solennelle, que lorsque la petite Princesse Anne d'Espagne, qui n'avoit encore que trois ans, seroit nubile, elle n'auroit point d'autre époux que son fils le petit Prince Jean de Paris, qui étoit du même âge. Ce fut avec grand plaisir que le Roi d'Espagne en donna sa parole royale, & en fit le serment sur les plus précieuses Reliques conservées dans la Cathédrale de Burgos. Après cela, le Roi victorieux & son armée retournerent dans leur patrie. La Reine de France, à qui son époux fit part des dispositions qu'il avoit faites pour le futur mariage de son fils, en parut très-satisfaite; mais le bon Roi de France ne jouit pas long-temps de la satisfaction de s'être assuré une bru d'une naissance aussi illustre; il mourut peu de temps après. Le Prince Jean monta sur le Trône, sous la Régence de la Reine sa mere. Heureusement c'é-

toit une Princesse également pieuse, sage & spirituelle ; elle veilla avec soin sur l'éducation de son fils, maintint la paix & la tranquillité dans ses Etats, & en augmenta le commerce & la population. De son côté, le jeune Prince profitoit si bien de ses leçons, qu'à l'âge de dix-huit ans il étoit plus instruit qu'aucun des jeunes Seigneurs de sa Cour. Il s'étoit formé le tempérament par les exercices du corps, dans lesquels il avoit parfaitement réussi, & l'esprit par de bonnes Lectures ; mais il s'étoit sur-tout attaché à connoître les hommes, particuliérement ses sujets, & de préférence les Habitans de sa Capitale, les Parisiens. Sa mere avoit voulu qu'il fréquentât les Ecoles & les Colléges comme un simple particulier ; c'est ce qui l'avoit fait réussir parfaitement dans ses études ; car, quand par malheur il étoit le dernier de sa classe, on lui en faisoit honte, on le forçoit à rougir d'être plus ignorant que ses sujets ; on lui disoit qu'il étoit bien plus beau d'être Empereur de sa classe, que Roi de France, puisque la premiere Couronne étoit le prix du travail & de la science, & que l'autre étoit un effet de la naissance, & par conséquent indépendante du mérite personnel.

La Reine-Mere avoit voulu d'ailleurs que son fils partageât non seulement les études, mais même les amusemens des enfans de son âge, en le faisant veiller de près, mais sans qu'il y parût, par des gens dont elle étoit sûre : elle le laissoit exposé à de légeres mortifications, qui lui faisoient comprendre que même un grand Monarque n'est pas libre de suivre en tout ses caprices, & d'y soumettre les autres. Quand il fut un peu plus grand, il fréquenta les maisons, non seulement des gens de qualité, mais même des simples Bourgeois, afin de connoître la différence du ton de ces diverses compagnies ; il se mêloit même quelquefois dans la foule du peuple, & écoutoit, sans être connu, ce que disoient ces gens-là, dont le bon sens naturel n'est ni perfectionné ni gâté. Il est à croire que s'il y eût eu dans ce temps-là des cafés, la Reine l'eût envoyé sur-tout dans ceux fréquentés par les Nouvellistes & les beaux Esprits, & que si les salles de spectacle eussent été arrangées comme aujourd'hui, elle auroit voulu qu'il vît la Comédie aussi souvent au parterre que dans les loges.

Cependant il y avoit quinze ans que le Roi d'Espagne avoit reçu de celui de

France le ſervice important dont nous avons parlé; & ayant appris, peu de temps après, la mort de ſon libérateur, il avoit (très mal-à-propos) négligé d'entretenir des relations avec le jeune Roi Jean & la Reine Régente, & il avoit même ſi bien perdu la mémoire de l'engagement qu'il avoit pris de marier ſon Infante avec le Prince de France, que lorſque cette Princeſſe eut atteint l'âge de dix-huit ans, il lui chercha un autre époux. Le Duc de Lancaſtre ſe trouvoit alors par haſard en Eſpagne. Il propoſa à la Cour de Burgos, de donner la Princeſſe en mariage au vieux Roi d'Angleterre ſon Maître, qui étoit veuf & avoit envie de ſe remarier à quelque jeune & jolie Princeſſe. Le parti parut très-convenable, fut accepté, & le Duc de Lancaſtre partit pour l'Angleterre, chargé de propoſer au Monarque Anglois, de ſe donner la peine de venir en perſonne chercher ſa nouvelle épouſe. Le Roi d'Angleterre ayant vu le portrait de la Princeſſe, embraſſa mille fois ſon Courtiſan, trouva qu'on ne pouvoit faire trop de chemin pour aller au devant d'une ſi charmante Infante, & ſe diſpoſa à partir pour l'Eſpagne : mais voulant y paroître en bel équipage, il crut que

ce n'étoit qu'à Paris qu'il pouvoit se fournir d'étoffes propres à faire des habits riches & d'un bon goût, de bijoux de toute espece, de voitures magnifiques & commodes, d'armes brillantes & bien dorées, &c. D'ailleurs, il falloit qu'il traversât la plus grande partie du Royaume de France, pour aller en Espagne. Il envoya donc à la Cour de Paris, des Ambassadeurs, chargés de demander des passe-ports nécessaires pour lui & toute sa suite. Bien loin de lui être refusés, on les lui accorda de bonne grace, & il fut envoyé des ordres à tous les Officiers des Provinces & des Villes, afin qu'il ne manquât de rien; mais en même temps on apprit par-là à la Cour de France le sujet du voyage du Roi d'Angleterre en Espagne, & le manque de mémoire ou plutôt de parole du Monarque Espagnol. La Reine-Mere en fut vivement piquée; elle en parla à son fils, & pour se venger d'un pareil affront, elle lui proposa d'assembler une nombreuse armée, & d'aller porter la guerre en Espagne. Le Roi entra volontiers dans le ressentiment de sa mere; mais il lui proposa des moyens plus doux de punir le Roi d'Espagne. » Continuez, lui dit-il, de gouverner mes

» Etats avec la même prudence & la même
» justice qui ont fait jusqu'ici respecter
» votre administration, & permettez que
» je n'en prenne les rênes qu'au retour
» d'un voyage que je médite, & qui, en
» couvrant de ridicule le vieux Roi d'An-
» gleterre, m'assurera, de l'aveu même du
» Roi d'Espagne, la possession de la Prin-
» cesse sa fille «. Ensuite il expliqua son dessein à la Reine, qui en trouva l'exécution facile, & ne douta point du succès. Ceci fait, il ordonna à ses Officiers d'aller enlever pour son compte de tous les magasins des Marchands de Paris, les plus belles étoffes, les plus riches bijoux, les voitures les plus nouvelles, & en un mot, tout ce qui pouvoit servir à préparer un train magnifique & brillant, & de ne laisser chez eux que ce qu'on appelle vulgairement des *garde-boutiques*. Les Ambassadeurs du Roi d'Angleterre, ayant fait acheter par les Officiers subalternes qui étoient à leur suite, les étoffes & autres effets qui leur avoient été demandés, les trouverent fort médiocres, peu riches & d'un assez mauvais goût; mais l'impossibilité d'acquérir rien de plus beau les obligea de s'en contenter; ils les firent passer à Londres, & prirent

congé du Roi de France, pour aller rendre compte à leur Maître du succès de leur mission.

Les équipages du Roi d'Angleterre étant prêts, il se mit en chemin. Le Roi Jean, de son côté, partit, mais sous le simple nom de Jean de Paris. Il menoit à sa suite un nombre considérable d'Officiers de sa Chambre, de sa Bouche, & de son Ecurie, plusieurs grands Officiers de sa Couronne, & les Ducs d'Orléans & de Bourbon, Princes du Sang. Soixante chariots couverts portoient des meubles les plus précieux ; une riche vaisselle d'or & d'argent, des habits magnifiques pour lui & tout son monde, de riches tentes, tous les ustensiles nécessaires aux cuisines, des vins, des provisions de toute espece, & en un mot, tout ce qui peut contribuer à la magnificence & servir à la commodité de la nombreuse Cour d'un grand Souverain. Une belle remarque à faire sur ce voyage, c'est que quoique le Roi Jean mît un si grand nombre de gens de tous états dans sa confidence, cependant, au moyen des surtouts simples & modestes dont se couvrirent le Monarque, ses Courtisans & ses Domestiques, ce grand

secret fut si bien observé pendant un voyage de trois cents lieues, que le Roi d'Angleterre, qui faisoit la même route en même temps, n'en fut informé que lorsqu'il convint au Roi de France de se découvrir pour la réussite de son dessein. On doit avouer qu'un pareil prodige de discrétion Françoise ne peut se rencontrer que dans un Roman.

Ce fut environ au centre du Royaume, que le Roi de France, que nous n'appellerons dorénavant que Jean de Paris, se rencontra avec le Roi d'Angleterre. Il avoit pris ses mesures pour faire arriver ses gens les premiers dans une grande & vaste Hôtellerie, où il se doutoit bien que son rival arriveroit, & où il voudroit séjourner. Les gens de Jean de Paris s'étoient emparés de toute la maison, & avoient acheté toutes les provisions que le pays pouvoit fournir. Ils faisoient déjà les préparatifs d'un grand souper, lorsque les Fourriers du Roi d'Angleterre arriverent. Ils furent fort étonnés de trouver toutes les chambres prises, & prétendirent qu'on devoit en déloger pour faire place à leur Maître, qu'ils nommerent : mais l'Hôte répondit qu'il étoit payé d'avance, &

qu'il n'étoit plus le maître de ſon logis. Quelques-uns d'entr'eux parlerent d'uſer de violence : on leur répondit qu'ils ne ſeroient pas les plus forts, & que Jean de Paris ne conſentiroit point à déloger. Ils étoient dans cet embarras, lorſque le Monarque même arriva. On lui rendit compte de la difficulté : mais Jean de Paris la leva bientôt de la meilleure grace du monde, en offrant au Roi de le loger à ſes frais lui & ſes gens (ſe réſervant cependant le premier appartement) ; il voulut les régaler juſques au lendemain. Le Roi trouva aſſez étrange qu'un homme qu'on lui annonçoit comme un ſimple Voyageur, lui fît une pareille propoſition; cependant ne pouvant guere faire autrement, il l'accepta. » Sire, lui dit Jean » de Paris, ſans façon, faites-moi l'hon- » neur de venir ſouper avec moi, & » de loger dans cette Auberge-ci, dont » je ſuis le Maître pour mon argent, » juſqu'à ce qu'il me plaiſe de l'aban- » donner pour aller plus loin : j'eſpere » vous y faire faire bonne chere, & vous » prouver que nous autres gens de Paris » prenons toutes nos précautions pour » ne manquer de rien lorſque nous » voyageons «. Le ſouper fut ſervi dans

la grande salle de l'appartement qu'occupoit le Voyageur inconnu. Le Roi d'Angleterre y mena avec lui le Duc de Lancastre, & deux autres des principaux Seigneurs de sa suite; & Jean lui présentant le Duc d'Orléans & le Duc de Bourbon : » Sire, lui dit-il, » voilà mon cousin de la rue Saint-» Honoré, & celui du Faubourg Saint-» Germain ; nous mangeons ordinaire-» ment ensemble, ainsi vous trouverez » bon, &c...... Le reste de mes Com-» pagnons de voyage feront les honneurs » aux vôtres, & les régaleront comme » il faut «. On servit : le repas étoit abondant & excellent quoiqu'avec une grande apparence de simplicité ; toute la vaisselle étoit d'argent, & très-bien travaillée. Le Prince Anglois en parut étonné. » Sire, lui répondit Jean, c'est par » le conseil de ma mere que je ne me » sers que de cette vaisselle-là ; c'est » une femme fort économe, & qui en-» tend très-bien les affaires. Jean, me » dit-elle la veille de mon départ, écoute, » mon enfant, garde-toi bien de man-» ger sur ces vilaines assiettes d'Auberge, » qui sont sales à dégoûter ; ne porte pas » non plus de la faïence, ni de la por-

» celaine

» celaine, quoiqu'elle soit si belle, cela
» se casse pour un rien ; & l'autre jour
» notre chat en sautant sur la table,
» ne m'en a-t-il par brisé pour plus d'un
» écu? mais nous avons dans notre office
» de bonne vaisselle d'argent, crois-moi,
» mon enfant, emporte-la; après tout,
» c'est l'affaire d'un chariot à quatre
» chevaux, & de trois ou quatre hommes
» pour en avoir soin; avec cela on
» mange proprement pendant toute la
» route, & on la rapporte comme on l'a
» emportée «.

Au premier service, Jean de Paris offrit au Roi d'Angleterre du bœuf à la mode. » Sire, lui dit-il, c'est un bon » ragoût, & la preuve, c'est le nom qu'il » porte en France depuis long-temps; » que sais-je ! peut-être depuis Charle- » magne; il faut qu'une mode soit bien » bonne pour qu'elle dure aussi long- » temps dans notre pays; il est vrai que » celle-là est concentrée dans la bour- » geoisie, & comme cela, cela tient un » peu davantage «. L'on juge bien qu'à ce service il y avoit aussi des fricandeaux, du veau à la bourgeoise, une fricassée de poulets, une compote de pigeons, des perdrix aux choux, & des canards aux

navets. Jean de Paris prétendoit que tout cela avoit été accommodé par la grande *Margot*, Cuisiniere de sa mere. « C'est, » disoit-il, la plus habile ouvriere du » quartier Saint-Denis; il faut voir comme » elle se démene dans une cuisine! elle a » pour aides trois ou quatre jeunes Mar» mitons qui n'y peuvent pas suffire. » Nous disons à Paris que quand on » tient la queue de la poële on est bien » embarrassé, mais ce n'est sûrement pas » elle «.

Lorsque le rôt fut servi: »Sire, dit Jean » de Paris, vous autres Anglois, vous » êtes accoutumés à ne manger que des » *rosbifs* & de la grosse viande; mais » nous autres enfans de Paris, nous ne » pouvons nous passer de volaille & de » gibier, & d'un bon Rôtisseur pour » les engraisser & les accommoder, car » nous sommes élevés délicatement; » aussi ai-je mené avec moi deux des » plus habiles garçons de ce métier; » l'un de la rue aux Oues, l'autre » de celle de la Huchette: le pre» mier mene à ma suite des chariots » chargés de mues remplies de poulets » & de dindonneaux qu'il engraisse che» min faisant; l'autre est le premier

» homme du monde pour faire des la-
» pins de garenne ; il en a toujours une
» provision qu'il nourrit avec des choux
» jusqu'au moment où il doit me les
» servir ; alors il les bourre si bien de
» serpolet & de mélilot, qu'on jureroit
» qu'ils n'ont de la vie mangé autre
» chose «.

A l'entremets on servit force brioches, talmouses, tartelettes, & darioles à l'eau-rose. Quant au vin, » je sais, dit » Jean de Paris au Roi d'Angleterre, » que vous aimez le vin de Bordeaux ; » j'en ai pour vous qui est épais & fumeux en diable ; mais je vous prie de » goûter celui de mon cru que je fais » toujours porter avec moi. En voici de » mes vignes de Surenne ; voyez comme » il pétille & fait sauter le bouchon «. En même temps il lui fit servir du meilleur vin de Champagne, puis du Bourgogne excellent, qu'il donna pour être de la Courtille : » Si vous voulez des » vins étrangers, ajouta-t-il, vous n'a- » vez qu'à dire, j'ai avec moi *un des* » *douze* qui m'a suivi par amitié ; ces » Messieurs ont le talent de faire, du » matin au soir, sans sortir du lieu où » ils se trouvent, des vins de tous les

» pays du monde «. A la fin du repas on but du ratafia de Neuilly, de l'eau de noyau, &c...... Enfin le souper fut excellent & si bon, que le Roi d'Angleterre se laissa persuader de passer dans le même lieu le jour suivant, pour s'y reposer & s'y faire régaler de nouveau par Jean de Paris.

Comme on fut un peu moins occupé à ce second repas de ce que l'on avoit à manger, il fut plus aisé aux convives de s'interroger respectivement. » Vous » êtes donc bien riche, dit le Roi d'An» gleterre à Jean de Paris ? Je dois le » présumer, vu les commodités que vous » vous procurez en voyageant. Sire, ré» pondit Jean, oui, je suis à mon aise, » car je suis l'aîné de toute ma fa» mille ; il ne se fait guere d'affaires à » Paris qui ne passent par nos mains. » J'ai un certain emploi aux barrieres » qui me vaut beaucoup, car on arrête » presque tous les gens qui y passent, & » il faut qu'ils y laissent quelque chose » pour Jean de Paris. Toutes les modes » sont nos tributaires, & cela vaut beau» coup à Paris. Enfin, nous ne sommes » pas de ces petits Bourgeois à la dou» zaine, mais de ces gros bonnets qui

» ne se laissent manquer de rien. Mais
» vous, Sire, dites-moi un peu je vous
» prie, pourquoi avez-vous quitté votre
» Royaume, & qu'allez-vous faire en
» Espagne ? Je vais épouser l'Infante
» de ce pays, répondit bonnement le
» Roi d'Angleterre. -- Est-elle jolie ?
» -- Vous en pouvez juger, car voici
» son portrait. -- Peste ! continua Jean
» de Paris après l'avoir regardé, ne mon-
» trez pas trop cette figure à vos amis, car
» ils pourroient bientôt être plus les siens
» que les vôtres. -- Mais toi-même,
» quelle affaire t'attire dans ce pays-là ?
» Vraiment, répliqua Jean de Paris,
» vous ne le devineriez peut-être pas,
» je vais vous le dire. Il y a environ
» quinze ans que mon pere alla dans ce
» pays-là : il trouva auprès de Burgos
» un bel étang, sur lequel il y avoit
» beaucoup de canes qui se promenoient;
» il ne tenoit qu'à lui de les prendre
» toutes, mais il ne voulut pas. Il s'ar-
» rêta à un petit caneton qui lui parut
» devoir devenir fort joli en grandis-
» sant. Il demanda qu'on le lui gardât :
» on lui promit ; mais il n'en a pas
» entendu parler depuis. Il est mort,
» & ma mere m'a conseillé d'aller voir

» si le petit caneton y étoit encore, & » n'étoit peut-être pas devenu une belle » cane «. A ce propos, le Roi d'Angleterre se mit à rire. » Mais vraiment, » dit-il, mon ami, depuis quinze ans ta » cane & ton caneton sont bien loin. » Oh! ils ne sont peut-être pas encore » mangés, répliqua Jean de Paris; que » sait-on? en tout cas, ma mere m'a » bien dit: Vas toujours, mon enfant, » vas toujours, cela te dégourdira; il » faut voir du pays, tu en feras voir à » ceux qui t'accompagneront, & peut-» être à ceux que tu rencontreras; & » sur cela j'ai été, & me voilà «. Ce dernier trait parut si plaisant au Roi d'Angleterre, qu'il ne put s'empêcher d'en rire bien fort, & de dire en Anglois au Duc de Lancastre qui étoit à côté de lui, que ce bon Bourgeois étoit fou. Jean avoit eu une assez bonne éducation pour entendre l'Anglois; mais ne voulant point en faire semblant: » Sire, lui dit-» il, cela n'est pas poli de parler ainsi » devant les gens une Langue qu'ils » n'entendent pas; & que diriez-vous, » si cette Infante que vous allez épou-» ser, parloit comme cela Espagnol de-» vant vous qui ne le comprenez pas?

» ne croiriez-vous pas qu'elle veut vous » jouer quelque tour «? Le Roi sourit encore, mais tout se passa comme le jour précédent avec gaieté & agrément.

Après cette premiere scene, Jean de Paris jugea à propos de se séparer du Roi d'Angleterre, pour ne point trop l'embarrasser dans sa marche; mais ils se rejoignirent encore plusieurs fois, & leurs rencontres furent toujours marquées par des circonstances assez particulieres. Etant arrivés aux bords d'une certaine riviere, Jean de Paris qui avoit pris ses précautions, la passa aisément, se logea dans la Ville qui étoit par delà, & garda tous les bateaux de son côté. Le Roi d'Angleterre arriva quelques heures après, & ne trouvant aucuns moyens de traverser, fut obligé de passer la nuit à la belle étoile. Le lendemain, Jean de Paris ayant fait semblant de l'appercevoir, lui envoya du secours, & le mit en état d'aborder dans la Ville, où il s'offrit de le loger & de le régaler comme il avoit fait quelques jours auparavant. La connoissance étant déjà faite, la partie fut encore acceptée; tout se passa également bien; & pour cette fois, ce fut Jean de Paris qui, le premier, interrogea le Mo-

narque Anglois. » Sire, lui dit-il, comment avez-vous été si embarrassé hier au soir pour passer cette riviere? Vraiment, lui répondit-il, je n'ai point trouvé de bateaux, vous croyez bien que je n'en ai pas amené avec moi : c'est pourtant ce qu'il falloit faire, répliqua Jean de Paris ; pour moi je suis plus homme de précautions que cela. J'ai conduit avec moi deux grands Navigateurs : savoir, la Ramée, Passeur de la Grenouillere, & Jean-Louis, qui est le Maître du bac d'Anieres. Je leur ai fait mettre leurs bachots sur des haquets, & avec cela quand je rencontre une riviere, je la passe, & en cas de besoin, j'y ferois un pont «. Les Anglois furent fort étonnés de cette précaution, & cependant les deux Rois continuerent leur route.

Ils se retrouverent encore au pied des Pyrénées. Il avoit fait depuis trois jours des pluies considérables, & la troupe Angloise étoit bien embarrassée à se sécher dans la petite Ville de Saint-Jean-pied-de-Port. Jean & sa suite se logerent dans les Faubourgs, pour ne point embarrasser; & étant allé voir le Roi d'Angleterre : » Sire, lui dit-il, il me semble

» que vous & vos équipages êtes bien » en mauvais ordre, & je vois que j'au- » rai encore quelques petits servives à » vous rendre, si j'en suis capable. Quel » accident vous a mis dans cet état? » Comment, dit le Monarque, est-ce » que vous n'avez pas essuyé comme » nous cet orage qui n'a cessé depuis » trois jours? Si vraiment, répliqua Jean » de Paris, heureusement que le ton- » nerre ne nous a tué personne; mais » quant à la pluie, je m'en moque. -- » Comment! vous vous en moquez? -- » Assurément: est-ce que mes chariots » ne sont pas couverts de toile cirée? » Est-ce que mes gens n'ont pas des pa- » rapluies de même étoffe, & de bons » manteaux de baracan, que l'eau ne » pénetre pas? *Ah! Goddam!* dit le » Roi, je n'ai pas pensé à prendre ces » précautions-là. Eh! vraiment, répliqua » Jean de Paris, je le vois bien; aussi » vos habits qui étoient encore assez » propres lorsque je vous ai rencontré » la premiere fois, sont à faire peur; vous » arriverez à la Cour d'Espagne en gue- » nilles: que ne faites-vous comme nous? » nous avons de jolis surtouts tout unis » pour quand il fait beau, & les pré-

» cautions que je viens de vous dire pour
» quand il fait vilain. On dit que vous
» avez envoyé à Paris chercher tout
» ce qu'il vous falloit; apparemment qu'on
» n'a pas indiqué à vos gens les bonnes
» adresses, car vous n'êtes pas trop bien
» arrangé ; mais laissez-moi faire, passez
» seulement ici encore deux jours à vous
» sécher ; j'ai avec moi les plus habiles
» Dégraisseurs de Paris, ils nettoieront
» votre livrée qu'il n'y paroîtra pas; je
» vous offrirois bien aussi quelques para-
» pluies, car j'en ai de rechange, mais
» à présent cela viendroit comme mou-
» tarde après dîner «.

Le Monarque Anglois fut si content de ces offres & de leur exécution, qu'il crut devoir proposer à Jean de Paris de joindre son train au sien, & de le déclarer un des principaux Officiers & Seigneurs de sa suite. » Oh! pour cela je vous remer-
» cie, lui répondit-il, les Parisiens ne
» connoissent que leur Roi, & ne s'at-
» tachent qu'à lui, d'autant plus qu'ils
» l'aiment beaucoup. Savez-vous bien,
» ou plutôt ne voyez-vous pas que nous
» autres Bourgeois de Paris, valons bien
» les Milords? Nous avons de beaux pri-
» viléges, car nous ne payons point de

» taille, ainsi que les Gentilshommes ; il » est vrai que le Roi n'y perd rien, car » sous toutes sortes de noms que vous n'en- » tendriez sûrement pas, nous lui payons » dix fois la valeur de la taille. Mais, » repliqua le Roi, comment votre Maître » souffre-t-il que de simples Bourgeois » comme vous aient un train, & fassent » une dépense aussi magnifique ? Bon, » bon, répliqua Jean de Paris, qu'est-ce » que cela lui fait, puisque nous avons » de quoi la payer? Ecoutez à cette occa- » sion ce que disoit ma vieille tante » Babonette, qui étoit riche comme un » puits, au bon Roi Philippe, qui vou- » loit reprocher à cette bonne femme de » ce qu'elle avoit à ses oreilles deux gros » diamans, qui pesoient chacun une » demi-livre. Eh bien ! Sire, lui répon- » dit elle, cela est vrai, nous roulons » sur l'or & sur l'argent ; mais qu'est-ce » que cela vous fait? car premiérement, » est-ce que tout ce que nous avons n'est » pas à vous ? & secondement, cela ne » vous fait-il pas honneur? dame sûre- » ment, car quand on voit les Valets » bien nourris, bien vêtus & bien » riches, on considere bien plus les » Maîtres «.

Le Roi d'Angleterre n'eut rien à répliquer à ce raisonnement; il sourit, & ne proposa plus à Jean de Paris de s'attacher à son service. Ils s'arrangerent pour traverser les Pyrénées sans s'incommoder les uns les autres, mais au contraire en se rendant mutuellement service; & dès qu'ils furent entrés dans les plaines d'Espagne, Jean de Paris s'arrêta avec tout son train, & laissa passer devant lui le Roi d'Angleterre, en l'assurant cependant qu'il ne tarderoit pas à le joindre à Burgos.

Le Monarque Anglois y fit son entrée avec autant d'éclat qu'il lui fut possible après un voyage long & pénible. Le Roi & la Reine d'Espagne le reçurent avec toute la distinction qui lui étoit due, & témoignerent même qu'ils étoient très-satisfaits & très-reconnoissans de ce qu'il venoit de si loin demander leur Infante: mais cette jeune Princesse ne partageoit point du tout ces sentimens: elle trouvoit le Roi d'Angleterre bien vieux & peu aimable. Elle soupira; mais sachant bien quel est le sort & le devoir de celles de son état, elle se prépara à lui donner la main.

Le troisieme jour après l'arrivée du Roi

d'Angleterre à Burgos, un Meſſager fort leſte, fort bien monté, & ſuivi de plusieurs Valets, ſe préſenta au Palais du Roi d'Eſpagne, & ſollicita une audience de la part de ſon Maître Jean de Paris. On la lui accorda ſans beaucoup de cérémonies, & il dit qu'il étoit chargé de demander qu'on aſſignât à Jean de Paris un quartier dans la ville, où il pût ſe loger avec tout ſon train, qui étoit conſidérable; bien entendu, ajouta le Meſſager, que ſon Maître payeroit magnifiquement tout ce qu'il acheteroit, & qu'il indemniſeroit les habitans de l'embarras & des incommodités qu'il pourroit leur cauſer. Le Roi d'Eſpagne parut aſſez étonné d'apprendre qu'un ſimple Bourgeois de Paris fût arrivé dans ſes Etats avec une ſuite ſi nombreuſe; & il alloit faire à ce ſujet beaucoup de queſtions au Meſſager, lorſque le Roi d'Angleterre, qui étoit alors auprès de ſon futur beau-pere, prenant la parole : » Je ſais, dit-il, ce que c'eſt » que Jean de Paris; vous ne riſquez » rien de lui permettre de venir juſques » ici; il eſt fort aimable & fort obli» geant, vous vous en amuſerez «. Sur cette aſſurance, on répondit au Meſſager, que ſon Maître pourroit dès le ſur-

lendemain traverser toute la ville avec sa suite, & aller loger dans un faubourg qu'on lui assigna, où il y avoit plusieurs maisons vastes & spacieuses. Pendant qu'on expédioit les passe-ports & permissions nécessaires, le Roi d'Angleterre entrant en plus grande explication avec celui d'Espagne : » Je vous assure, lui dit-il, que » ce Jean de Paris vous amusera ; c'est » un fou, mais le meilleur & le plus obli- » geant du monde. Il prétend qu'il vient » chercher ici une cane que son pere » y a laissée il y a quinze ans ; rien n'est » plus drôle. Ce que je ne conçois pas, » c'est comment un petit particulier tel » que celui-là peut avoir assez d'argent » pour payer tous les gens qu'il mene » avec lui : apparemment il fait un gros » commerce ; mais les fonds lui manque- » ront avant qu'il soit peu : il sera obligé » de laisser ici pour gage ses chariots & » ses bagages ; nous les aurons à bon » marché, & ils me serviront à ramener » plus commodément en Angleterre la » Princesse ma future épouse «. Ce fut dans cette espérance qu'on laissa faire à Jean de Paris son entrée dans Burgos, qu'il traversa avec tout son train, pour se rendre au logis qui lui étoit assigné.

Les deux Rois, la Reine, l'Infante, & toute la Cour se mirent aux fenêtres pour le voir passer. La troupe du Voyageur inconnu avoit été mise en très-bon ordre à quelque distance de la ville; & comme la journée étoit fort belle, tous, à quelques-uns près, avoient ôté leurs surtouts, & parurent vêtus des plus magnifiques habillemens, chacun suivant son état: il n'y manquoit que certaines marques distinctives, qu'il n'eût pas été prudent de laisser encore voir dans cette occasion. Le même Messager, qui étoit venu demander pour son Maître la permission d'entrer dans Burgos, revint, & se tint auprès des Rois, pour leur faire connoître, disoit-il, les gens qui alloient passer sous leurs yeux, & leurs emplois. » Cela sera » curieux, dit le Roi d'Angleterre; il est » bon de savoir comment M. Jean de » Paris appelle les gens qui remplissent » auprès de lui les mêmes fonctions dont » s'acquittent auprès de nous les plus » grands Seigneurs de nos Etats «. Vous allez l'apprendre, dit alors le prétendu Messager, qui, comme on le juge bien, étoit un jeune Seigneur de la Cour de France, déguisé, qui avoit beaucoup de gaieté dans l'esprit, & entroit parfaitement dans les vûes de son Maître.

La marche s'ouvrit par une troupe de jeunes gens armés à la légere, montée moitié sur des chevaux noirs, moitié sur des chevaux blancs. Ils étoient vêtus d'écarlate, & n'avoient pour cuirasses que des plastrons azurés, marqués d'une croix d'or. Ils avoient tous des plumets à leurs chapeaux. A leur tête étoit une Musique composée de hautbois & de tambours; & deux Hérauts qui avoient la voix belle, chantoient en François & en Espagnol, afin d'être entendus de tout le monde.

Sur l'air de l'ancienne Marche des ci-devant Mousquetaires :

De France partis l'an dernier,
Jusqu'ici d'un courage altier
Nous poursuivons notre gibier.
Habitans de ce beau pays,
Faites place, & soyez surpris
Du beau train de Jean de Paris.

Ne vous flattez pas, fiers Anglois,
De retenir dans vos filets
Ce gibier si tendre & si frais;
Malgré vos efforts & vos cris,
Soyez sûrs qu'il sera le prix
Du bon Chasseur Jean de Paris.

Après eux suivoit une longue file de chariots

chariots bien attelés & bien couverts de toile cirée peinte proprement & agréablement, mais sans qu'on y remarquât aucunes armoiries. Ils contenoient tout ce qui étoit nécessaire à la bouche, à l'office, à la chambre, à la garderobe, & en partie à l'écurie & à la venerie de Jean de Paris. A la tête de toute la colonne, étoient des Maréchaux des logis & des Fourriers; & à celle de chaque division, des Officiers chargés du détail de ce qui étoit contenu dans les chariots, tous magnifiquement vêtus. Ce bagage avoit pour escorte à droite & à gauche, deux compagnies de Grenadiers; une étoit habillée de bleu, composée de François, & l'autre, de rouge, l'étoit d'étrangers: tous avoient de hauts bonnets, des moustaches, & des sabres. Ces deux troupes avoient aussi une musique très-harmonieuse & très-militaire; elle jouoit l'air de Roland, & les chanteurs des deux Régimens répétoient les paroles de la Chanson, chacun dans sa Langue. Les grands Officiers qui étoient à la tête de chaque département, venoient ensuite, suivis d'une troupe de gens dépendans d'eux. Ils étoient si richement vêtus & si bien montés, & saluoient de si bonne

grace, en passant, les Rois, les Reines, & les Princesses, que tous croyoient que chacun d'eux étoit Jean de Paris ; mais le Messager leur dit que ce n'étoit point encore lui, qu'il ne manqueroit pas de les avertir lorsqu'il paroîtroit ; & en attendant, il expliquoit à sa maniere, quels étoient ceux qu'ils voyoient passer. Un des premiers, magnifiquement vêtu, mais sans armoiries sur son habit, portoit un riche bâton, dont les principaux ornemens étoient couverts d'un voile. » Qui est celui-» ci, dit-on au prétendu Messager ? C'est, » répondit-il, le Maître-d'Hôtel de Jean » de Paris, & son cousin. Comment ! son » cousin, lui répliqua-t-on? Oh ! oui, » reprit-il, c'est l'usage dans les bonnes » familles bourgeoises de Paris : on ne s'en » sert que mieux; & on n'en prend qu'avec » plus de zele les intérêts les uns des au-» tres, lorsque l'on est parent; aussi celui-ci » est-il sur un pied fort honnête dans » la maison «.

Un moment après on vit passer un personnage de la plus noble & de la plus belle figure, armé de pied en cap, tenant en main une épée nue (c'étoit le Connétable).

» Qui est-ce ? dit-on. C'est son Maître en

» fait d'armes, reprit le Meſſager. Quand
» l'occaſion s'en préſente, il pouſſe d'auſſi
» vigoureuſes bottes à la lame qu'au fleu-
» ret «. En voyant paſſer ſucceſſivement
les autres grands Officiers, & autres per-
ſonnages conſidérables, le malin Inter-
prete expliquoit de même leurs fonctions,
qu'il traveſtiſſoit d'une maniere plaiſante,
ce qui étoit un vrai perſiflage pour ceux
à qui il adreſſoit la parole.

Le Grand Ecuyer étoit ſuivi de cin-
quante Pages magnifiquement vêtus. » Ce
» ſont de petits garçons, diſoit l'Inter-
» prete, à qui l'on a donné ces beaux ha-
» bits, parce qu'ils ont l'eſpiéglerie & la
» malice de ceux qui ſont faits pour les
» porter «.

La gravité du Chancelier lui fit dire
qu'il étoit le Médecin de Jean de Paris.

Après lui venoit un gros homme avec
une canne à pomme d'or, qu'il fit paſſer
pour le Chirurgien de Jean de Paris. » C'eſt
» un grand Opérateur, dit l'Interprete;
» il ne demande que plaies & boſſes, &
» voudroit nous ſaigner tous les jours «.

Parut enfin le véritable Jean de Paris,
monté ſur un ſuperbe cheval, magnifi-
quement enharnaché : il étoit richement
vêtu; mais on ne voyoit briller ſur ſon

habit aucunes fleurs de lis, ni aucunes autres armoiries qui annonçassent sa naissance. Ses éperons n'étoient point dorés. D'ailleurs il avoit l'air si noble, étoit si bien fait, & se tenoit à cheval de si bonne grace, qu'on avoit beau dire qu'il n'étoit qu'un simple Bourgeois, personne ne pouvoit s'y tromper, & même douter que ce ne fût un grand Prince. Il étoit accompagné des Ducs d'Orléans & de Bourbon dans le même *incognito*, suivi de plusieurs Ecuyers, & précédé par douze Coureurs Basques qu'il avoit pris à son service en traversant les Pyrénées. Ils étoient équipés de la maniere la plus leste & la plus élégante. La marche étoit fermée par cent Gendarmes, dont l'armure étoit belle & brillante. La jeune & belle Infante ne vit point un si gentil *jouvencel* sans avoir grand regret de ce qu'il n'avoit pas une couronne à lui offrir. En passant sous le principal balcon du Palais, il salua profondément le Roi & la Reine, & il ne put s'empêcher de jeter en même temps à la Princesse un coup d'œil enflammé, qui la fit d'abord sourire, puis rougir. De ce moment, le Roi d'Angleterre lui parut encore plus vieux, plus laid, & moins spirituel qu'elle ne l'avoit trouvé d'abord.

Jean, étant arrivé à son logis qui étoit vaste & beau, appartenant à de grands Seigneurs avares, qui avoient consenti volontiers à le lui abandonner moyennant un gros loyer, mais qui en avoient enlevé tous les meubles, les remplaça à grands frais par d'autres beaucoup plus beaux, & donna avec toute la diligence possible les ordres nécessaires pour les préparatifs d'une grande fête. Ensuite ayant fait demander audience, il s'y présenta avec modestie, & proposa à la Cour de Burgos, d'accepter une fête qu'il vouloit avoir l'honneur de lui donner. Le Roi d'Espagne assembla son Conseil, pour savoir s'il convenoit qu'il se rendît ainsi chez un simple Bourgeois de Paris. Le Roi d'Angleterre, qui assistoit à cette délibération, leva bien-tôt toutes les difficultés, en déclarant que lui-même avoit été régalé plusieurs fois, & très-bien, par Jean de Paris; & que le Roi d'Espagne pouvoit être certain que puisque l'argent ne manquoit pas encore à ce Bourgeois, la fête seroit superbe & charmante. Il fut donc résolu qu'on s'y rendroit; & le Roi d'Espagne en fixa l'époque à un Lundi qui devoit précéder de trois jours celui des noces du Roi

d'Angleterre avec l'Infante. Jean de Paris en étant informé, demanda la grace d'employer ces trois jours-là tout entiers à sa fête, promettant de la distribuer en trois journées, qui seroient, à ce qu'il assura, bien remplies.» Vos préparatifs pour » un jour solennel, seront lents, dit-il, » mais nous autres Parisiens sommes plus » expéditifs. J'ai apporté ou conduit avec » moi tout ce qui m'est nécessaire, & » je pourrai vous dire : *Tout Paris est dans* » *ce beau séjour* : ainsi laissez-moi vous » amuser pendant trois jours, après quoi, » dit-il, en regardant malignement le Roi » d'Angleterre, le reste sera votre affaire «. La curiosité & le désir de s'amuser furent cause que la seconde proposition fut acceptée comme la première, & il fut décidé que la premiere soirée seroit remplie par une collation & un Bal, dans lequel Jean de Paris annonça qu'il y auroit des mascarades à la mode de son pays, & que la Cour de Burgos se croiroit transportée à la porte Saint Antoine de Paris, un jour de Mardi gras. La seconde journée étoit destinée à un Spectacle varié & brillant sur un Théatre & dans une salle dressée à la hâte, mais avec goût & solidité, par une quantité de Décorateurs, de Peintres & d'Artistes

que Jean de Paris avoit fait entrer dans ſon équipage, prévoyant bien le beſoin qu'il pourroit en avoir : enfin la troiſieme devoit être marquée par un repas ſplendide, une illumination & un feu d'artifice. Ce beau plan de fête fut exécuté avec autant de ſuccès qu'il avoit été conçu: le bal fut charmant; les Eſpagnols & les Anglois y virent avec étonnement le coſtume Pariſien, imité dans toutes ſes parties. La Reine & l'Infante s'amuſerent infiniment des différens déguiſemens. Jean de Paris & ſes deux couſins qui faiſoient à viſage découvert les honneurs de la fête, & leur donnoient la main pour les promener par-tout, leur faiſoient remarquer de petits Collets poupins & fringans, qui faiſoient la roue auprès des Demoiſelles; de jeunes gens habillés en Militaires, qu'on reconnoiſſoit cependant à leur air contraint & empeſé pour être d'un état plus grave. Dun autre côté, on voyoit de vrais Militaires d'un grade & d'une naiſſance diſtingués, traveſtis en *poliſſons* & en *jockets*, n'ayant aucunes marques de leur état, & pour toute arme un fouet propre à mener un cabriolet. Les maſques femelles, ou ceux qui les repréſentoient, portoient des coiffures &

des ajustemens bizarres, dont les noms, tout-à-fait inconnus en Espagne, intéressoient peu, mais dont la variété & la singularité divertissoient beaucoup. Les Princesses furent fort étonnées, quand on leur dit que ces modes avoient eu chacune leur petit regne de quelques jours dans Paris.

Jean de Paris, non content d'offrir en spectacle dans ce Bal masqué, les mœurs & les modes usitées dans la bonne compagnie de son pays, avoit aussi voulu représenter celles du peuple. On y voyoit des Poissardes, des Charbonniers, dont le ton & les propos étoient à mourir de rire. Comme il parloit très-bien l'Espagnol, il répétoit aux Princesses ce qu'on pouvoit honnêtement interpréter de leurs plaisanteries. Le ton grivois & le ton poissard ont quelquefois des graces naturelles qui doivent plaire à tout le monde, & par tous pays. Au reste on peut bien croire que les danses furent dans ce bal, qui dura très-avant dans la nuit, aussi variées & aussi agréables que les mascarades. Par complaisance pour l'Infante & les Dames de la Cour de Burgos, on dansa d'abord des sarabandes, des chacones & autres danses graves; mais ensuite les

Dames elles mêmes demanderent à voir exécuter des danſes Françoiſes, & on n'avoit garde de leur refuſer cette ſatisfaction. Jean de Paris & ſes couſins danſerent de très-bonne grace le menuet, la courante, & la mariée; après quoi leur ſuite danſa des paſſepieds, des cotillons & des contredanſes Françoiſes : on fit même la politeſſe au Roi d'Angleterre, de danſer quelques Angloiſes, puis des Allemandes, & juſqu'à des Coſaques, pour prouver que les François & ſur-tout les Pariſiens, ſe rendent propre & même perfectionnent tout ce qui vient des pays étrangers.

Un peu avant la fin du Bal, on vit entrer dans la ſalle un brillant quadrille ; les perſonnes des deux ſexes qui le compoſoient étoient déguiſées avec beaucoup de goût & de magnificence en Bohémiens & Bohémiennes, prêts à dire la bonne aventure à qui voudroit les entendre. Ils avoient des caſtagnettes & des tambours de baſque, & vinrent tourner avec beaucoup de graces autour de l'Infante, en lui propoſant de lui apprendre quel étoit le ſort qui l'attendoit. La Reine ſa mere tâchoit de lui perſuader de ne pas s'arrêter à ces bagatelles ; mais la

curiosité l'emporta, & la jeune Princesse voulut absolument faire parler les prétendues Devineresses, qui lui demanderent par plaisanterie *la piece blanche*; elle la leur donna, & ayant ôté son gant, leur montra sa main. Une des fausses Bohémiennes, après l'avoir bien examinée, lui chanta en mauvais Espagnol une petite chanson, dont voici le sens :

Princesse d'Ibérie,
Vous êtes trop jolie
Pour épouser un Roi vieillard ;
Car
Un autre jeune & leste
A vous ravir est preste ;
Et c'est celui-là qu'il vous faut
Oh ! oh !
Il ne peut vous tenir trop tôt.

Le bon Roi d'Angleterre qui étoit auprès de l'Infante dans ce moment, trouva la chanson fort ridicule & fort impertinente : quant à l'Infante, elle se contenta d'en rougir. Cependant on voulut arrêter la petite troupe des Bohémiens & Bohémiennes ; mais ils avoient disparu, & on ne les revit plus. Le Bal finit gaiement, & tout le monde se retira fort content, excepté le vieux Roi d'Angleterre.

On se rendit avec le même empresse-

ment à la fête du lendemain. Nous avons dit qu'il étoit question d'un Spectacle. Dès que toute la Cour de Burgos fut placée dans la salle, & que le signal fut donné, on commença par une Piece tragique, ou du moins héroïque. Le sujet étoit un Roi de France que l'on ne nommoit pas, qui rétablissoit un Roi d'Espagne sur son Trône, & le remettoit en possession de ses Etats. Cette Piece, très-bien représentée par des Acteurs de Paris, fut admirée de tous les Spectateurs. Le vieux Roi d'Espagne, & la Reine son épouse, qui s'y reconnurent, en furent particuliérement frappés. Cette représentation les rendit un peu pensifs ; mais leur humeur fut bien-tôt dissipée par une magnifique collation qui fut servie entre les deux Pieces, & à laquelle on fit participer toute la salle. La seconde partie du Spectacle fut composée de Ballets Pantomimes, par conséquent susceptibles d'être entendus & admirés par plusieurs Nations différentes. Les fanfares les plus agréables se succédoient dans cette fête, où il n'étoit presque question que de chasse. Le Caneton oublié pendant quinze ans, & que l'on venoit rechercher au bout de ce temps-là, revenoit toujours sur le ta-

pis, & on voyoit que l'intention de l'Auteur étoit de rappeler cette espece de plaisanterie, qui fut enfin tant répétée & retournée, qu'elle attira l'attention du Roi & de la Reine d'Espagne, & leur fit faire des réflexions dont ils ne furent tirés que par la fin du Spectacle, après lequel ils retournerent dans leur Palais. Jean de Paris les reconduisit très-respectueusement, & ils lui réitérerent la promesse de revenir le lendemain. L'on se souvient que ce troisieme jour des fêtes devoit être le plus beau & le plus brillant. Le Roi, la Reine, l'Infante & le Roi d'Angleterre se rendirent au logis du jeune Voyageur, comme ils avoient fait les jours précédens; mais ils étoient plus magnifiquement parés. Il étoit encore grand jour, & ils remarquerent que pour cette fois Jean de Paris ne vint point à leur rencontre jusqu'à la premiere porte de son Palais : ils ne furent reçus que par un certain nombre d'Officiers; cependant ils trouverent la garde encore mieux vêtue, & chargée d'ornemens qui leur avoient été jusqu'alors inconnus. Au pied de l'escalier du Palais, ils reçurent de nouveaux hommages de la part de gens qui n'avoient assurément pas l'air Bourgeois ; enfin

quand ils furent montés & parvenus à l'entrée de la principale salle, quel fut leur étonnement de voir Jean de Paris descendre d'un Trône brillant, & venir au devant d'eux. Il étoit vêtu de ce qu'on appeloit autrefois une *Cotte-hardie*, dont le fond étoit de velours bleu, chargé de fleurs de lis d'or en broderie; ses épaules étoient couvertes d'un manteau pareil, & sa toque étoit entourée d'un cercle de fleurs de lis d'or ornés de pierrerie. Ses cousins étoient vêtus à peu près de la même maniere; mais les armes de France sur leurs habits étoient chargées des brisures propres aux branches d'Orléans & de Bourbon. Les grands Officiers de la Couronne du Roi Jean étoient rangés autour de lui, & portoient les marques convenables à leurs dignités; & comme c'étoient tous de grands Seigneurs, on voyoit briller sur les habits de chacun d'eux les armoiries de sa Maison. Cinq fauteuils étoient rangés sur le Trône, sur lequel Jean proposa aux deux Rois, à la Reine & à l'Infante de monter. Ce fut alors qu'il ne fut plus possible au Monarque Espagnol de se tromper sur le compte du Personnage qui étoit venu jusqu'au milieu de sa Cour dans un si grand

incognito. Il lui demanda excuſe de ne l'avoir point connu plutôt; & tout ce qu'il avoit entendu la veille, tant au Bal qu'au Spectacle, lui étant revenu dans l'eſprit, il comprit dans quelle intention le Roi de France avoit fait ce voyage, & vit tout d'un coup le parti qu'il avoit à prendre. Il demanda ſur le champ une conférence particuliere au Roi Jean, & ils entrerent enſemble dans un cabinet, où ils furent ſuivis par leurs principaux Miniſtres. En peu de momens on convint que l'Infante étoit due au jeune Roi, ainſi qu'elle lui avoit été autrefois promiſe: on n'étoit embarraſſé que de la préſence du Roi d'Angleterre; mais on apprit qu'à l'inſtant qu'il avoit reconnu Jean de Paris pour ſon rival, & pour un Roi plus puiſſant que lui, il s'étoit retiré & avoit diſparu. Sur cette aſſurance, le Roi d'Eſpagne étant rentré dans la ſalle, préſenta Jean de Paris à ſa fille, comme deſtiné à être ſon époux; & malgré la modeſtie de la Princeſſe, on vit briller dans ſes yeux la plus vive ſatisfaction. L'aſſemblée entiere la partagea (car tous les Anglois avoient ſuivi leur Roi). Après qu'on ſe fut dit de part & d'autre bien des choſes qu'il eſt inutile de rapporter,

le festin fut servi avec une magnificence vraiment royale, & toute l'élégance Françoise. On y fit la meilleure chere qu'on ait jamais faite à Paris, & on y but au bruit des canons & des boëtes, les santés des deux Rois & des deux Reines; celle du Roi Anglois fut seule omise : le feu d'artifice & l'illumination furent superbes; on y voyoit par-tout entremêlées en feu de couleurs, les lettres initiales des noms de Jean & d'Anne, & ces chiffres, formés de lauriers, de myrthes & de fleurs, étoient couronnés alternativement par la Gloire, les Vertus & les Amours. Enfin, en se quittant, on convint que le mariage auroit lieu le sur-lendemain; car on vouloit laisser le jour suivant au Roi d'Angleterre pour faire ses adieux. Mais il avoit prévu & prévenu cet arrangement: dès la nuit même, il sortit de Burgos, & s'éloigna de l'Espagne, pour regagner l'Angleterre le plus vîte qu'il put, avec ses Milords & ses gens. On envoya après lui des personnages considérables & éloquens, pour lui tourner le plus honnêtement qu'il seroit possible, des excuses & des complimens, qu'il reçut assez mal; & comme il étoit vieux, il mourut peu après son retour à

Londres, & n'eut pas le temps de faire la guerre au Roi Jean.

Si nous ne craignions d'ennuyer nos Lecteurs du récit de trop de fêtes & de magnificence, nous raconterions encore quelles furent celles des noces de Jean & de l'Infante. Leur voyage depuis Burgos jusques à Paris fut une fête continuelle, mais toujours variée par le changement de décorations, d'Acteurs subalternes, & de Spectateurs : ce qui ne changea point, fut la disposition de s'aimer tendrement, dans laquelle s'étoient trouvés ces deux illustres époux dès le premier moment qu'ils s'étoient vus. Les fêtes de Paris couronnerent la multitude de celles qui s'étoient déjà données en Espagne & en France, & elles réussirent d'une maniere presque incroyable; car tout le peuple & toute la Nation, sans exception, s'y divertit, & il n'en résulta ni accident ni tumulte, pas même une tracasserie.

La Reine-Mere avoit reçu avec la plus grande satisfaction sa jeune & aimable belle-fille, & elle vécut avec elle en parfaite intelligence.

En remettant les rênes du Gouvernement à son fils, la sage Régente lui donna ce dernier avis. » Mon fils, vous

» avez

» avez bien fait de *persifler* & de *mystifier* le Roi d'Angleterre, car cela vous » a réussi ; mais gardez-vous bien d'en » faire jamais autant à vos sujets, ni de » vous moquer d'eux, car ils ne pour» roient vous le rendre, sans être coupa» bles; il ne faut pas les mettre dans ce » cas-là, par la même raison qu'il ne faut » ni battre ni insulter les gens qui ne » peuvent ni ne doivent se défendre «.

Jean de Paris se trouve dans la Bibliotheque bleue, associé à plusieurs autres Romans intéressans. Le fond de ceux-ci est même bien plus chargé d'événemens, mais les détails en sont peut-être moins agréables. Je vais en rapporter seulement les titres, car j'ai eu occasion d'en parler ailleurs.

LA VIE du terrible Robert le Diable, lequel après fut nommé l'Homme-Dieu. (Lyon, Paris, Rouen & Troies, sans date, *in*-4°. & *in*-8°.)

Cet Ouvrage est sûrement du quinzieme siecle, puisque j'en possede une premiere édition qui est de 1496.

L'HISTOIRE de Richard sans paour, fils de Robert le Diable.

Elle se trouve à la suite de toutes les éditions sans date de Robert le Diable, mais elle n'a aucune édition datée ; & il y a apparence qu'elle y a toujours été unie, puisqu'elles se rencontrent jointes même dans plusieurs anciens manuscrits. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit de ces deux Romans dans la seconde Partie de cet Ouvrage-ci, Volume E des Mélanges, page 177 ; je renvoie aussi à l'Ouvrage intitulé *Bibliotheque bleue*, par M. Castillon, imprimé en 1769, qui commence par un extrait de ces deux Romans.

L'HISTOIRE de Pierre de Provence & de la belle Maguelone.

Elle est du même temps & du même ton. Voyez ce que j'en ai dit page 180 du Volume que je viens de citer, & la Bibliotheque bleue par M. de Castillon.



L'HISTOIRE de Merlusine.

Elle eſt encore dans le même cas. Voyez le même Volume, page 52, & la Bibliotheque des Romans, ſecond Volume de Juillet 1775.

CENT NOUVELLES, *contenant cent Hiſtoires nouveaux qui ſont moult plaiſans à racopter en toutes bonnes compagnies, par manieres de joyeuſetés.* (Paris, *in*-4°. ſans date, gothique, premiere édition, ſûrement de la fin du quinzieme ſiecle.)

Les mêmes, Paris, Verard, *in folio* auſſi ſans date, & gothique, ſeconde édition. (au plus tard du commencement du ſeizieme ſiecle.)

Tel eſt le titre exact d'un Ouvrage composé au milieu du quinzieme ſiecle, à la Cour du Duc de Bourgogne, dans le temps que le Roi Louis XI, alors Dauphin, y étoit retiré. On prétend même que ce Prince y eut grande part. Les manuſcrits que nous en connoiſſons ſont datés de l'an 1456. On

trouvera dans la Bibliotheque des Romans, second Volume de Juillet 1775, un extrait assez détaillé de ce Recueil, plus intéressant par le nom de ses Auteurs, que par le mérite des Histoires qu'il renferme. Plus des trois quarts des Contes qui composent les cent Nouvelles, sont extraits, ou du moins indiqués dans ce Volume; mais puisque l'occasion s'en présente, nous allons revenir sur le petit nombre de ceux qui nous sont échappés il y a cinq ans. Nous parlerons encore de quatre ou cinq, dont nous donnerons une Traduction libre quant aux termes, afin de les rendre plus intelligibles, & à l'égard de quelques circonstances, que nous prendrons la liberté d'ajouter ou de supprimer, pour rendre le récit plus intéressant; mais nous ne nous permettrons pas d'altérer le fond de ceux de ces Contes que nous croirons pouvoir présenter; les autres ne sont pas de nature à être lus par des Dames, quelque tournure qu'on voulût leur donner. Nous pouvons assurer qu'après ce dernier extrait, cette source sera entiérement épuisée.

NOUVELLE LIII.

Le Quiproquo des épousailles.

NAGUERE vivoit dans la Ville de Bruxelles un Curé de Sainte Gudule, vieux, bon homme, borgne, & voyant à peine de l'œil qu'il avoit conservé. On sait que les derniers jours du carnaval, sont ceux de l'année où l'on se marie le plus, parce que les noces sont défendues en Carême. Le bon Curé avoit donc un grand nombre de mariages à célébrer un certain Lundi gras. Le Dimanche précédent il annonça à ses Paroissiens que le lendemain après la Messe, qu'il diroit à quatre heures du matin, il donneroit la Bénédiction nuptiale à tous ceux qui se présenteroient. La foule fut grande. Dans le nombre des gens à marier, se trouverent un jeune garçon & une jeune fille, tous deux de jolies figures, peu riches, s'aimant beaucoup, & pleins de l'espérance de se tirer d'affaires par leur économie & leur travail. Vis-à-vis de ce couple étoient un homme à tête chenue, & une vieille femme, tous deux fort à

leur aise, que la convenance seule, & non l'amour, comme on peut bien le présumer, engageoit à joindre ensemble leurs infirmités.

La Chapelle étoit fort peu éclairée, & la compagnie nombreuse. La Messe dite, le Curé commença à marier ceux & celles qui étoient les plus proches de l'Autel. Ensuite avançant au milieu des deux files d'épouseurs, il se trompa de rang, prit l'anneau de la main du vieillard & le mit au doigt de la jeune fille, plaça celui du jeune homme au doigt de la vieille femme, & leur donna à tous les quatre la Bénédiction.

L'usage étoit alors en Brabant, qu'aussitôt après la cérémonie, les assistans, parens & amis des mariés, les enlevoient & les portoient chez eux : c'est ce que firent les gens des deux noces, qui étoient tous prêts, chacun de leur côté. La jeune fille fut transportée dans la maison du vieillard, où les salles étoient illuminées; & un bon déjeûné, avec force biere & tartines de beurre, se trouvoit préparé pour recevoir la compagnie. La jeune mariée ne fut pas peu surprise en voyant tant de magnificence ; mais son étonnement redoubla, lorsqu'à la

place de l'époux qu'elle attendoit, elle vit paroître un vieux here, à face rechignée, & dont le corps contrefait portoit l'empreinte des ravages de la goutte. Celui-ci ne fut pas moins étonné, lorsqu'aulieu d'une vieille décrépite qu'il pensoit avoir épousée, il apperçut une gente pucelle, dont la beauté naturelle étoit encore rehaussée par une modeste rougeur. » Ah! ah! qu'est ce-» ci, s'écria le vieillard? quelle bonne » fortune! ma femme est bien changée » depuis hier! pouvois-je m'attendre à » pareil bonheur? Madame, ajouta-t il » en s'adressant à la jeune épousée, » comment se peut-il?..... Monsieur...... » -- Mais, vous êtes charmante! Mon-» sieur, vous vous méprenez, je ne suis » point celle que vous croyez....... En » effet, reprit le vieillard, à moins d'un » miracle....... mais c'en est peut-être » un...... que sait-on? Dieu & ses Saints » sont si bons!...... Cependant il demanda aux gens de la noce ce qui pouvoit avoir occasionné ce changement. » Nous » l'ignorons, lui dirent-ils tous; ce que » nous sommes dans le cas de vous as-» surer, c'est que la personne qui est » devant vous, est celle que vous avez

» épousée, & que vous la teniez encore
» par la main, quand nous l'avons en-
» levée «.

On interrogea la jeune personne: elle dit ingénument comment elle s'appeloit, quels étoient ses parens, où ils demeuroient, & quel étoit celui qu'elle avoit compté prendre pour époux. » Notre
» Dame, lui répondit le vieillard, il ne
» vous aura pas, puisque c'est moi qui
» vous ai épousé; je ne me laisserai
» point enlever une si bonne aubaine «.
La jeune fille se mit à pleurer; elle supplia qu'il lui fût permis d'aller retrouver celui qu'elle regardoit comme son véritable mari. Le vieillard fut tenace, & voulut garder sa proie. Il la caressa, lui offrit des bijoux de toute espece, lui promit de riches habits, & tout ce qui peut tenter la vanité d'une femme. Les amis du marié se joignirent à lui pour la résoudre: elle poussa des soupirs, regretta bien sincérement celui entre les bras duquel elle avoit espéré se trouver, & essuya ses larmes. On se mit à table: le repas fut assez gai du côté du vieux époux, que le dénouement de cette scene ne parut pas trop embarrasser: de la part de la compagnie ce fut le

ſujet de beaucoup de plaiſanteries, du genre de celles qui ne ſont jamais épargnées dans les noces bourgeoiſes, & qui furent pouſſées juſques au lit nuptial, où l'on conduiſit les mariés en triomphe. Nous les y laiſſerons, ſans pénétrer ce qui s'y paſſa d'avantageux ou de fâcheux pour l'un & pour l'autre, afin d'apprendre ce que devinrent pendant ce temps la vieille & le jeune homme.

Ils avoient été enlevés comme les précédens, par les amis du marié; mais ce ne fut point dans une ſuperbe maiſon que la vieille ſe trouva tranſportée. Celle qu'occupoient les parens du jeune marié, étoit aſſez propre, mais garnie ſeulement pour l'extrême beſoin; rien n'y annonçoit l'aiſance. Ils reſterent ſtupéfaits à la vue de la bru qu'ils avoient amenée. Le marié qui arrivoit en même temps, demeura confondu, & la vieille ne fut pas moins ſurpriſe. Ce fut elle cependant qui la premiere rompit le ſilence: » Qu'eſt-ce, » dit-elle? où m'a-t-on conduite? Pour- » quoi ne m'a-t-on pas porté à l'Hôtel » de mon époux? Que veut dire cela? » En vérité, Madame, lui répondit le » jeune homme, je l'ignore; ſûrement

» vous seriez mieux où vous souhaitez
» d'être ; & moi je serois plus content
» si je voyois ici ma fiancée : mais vous
» ne sortirez pas de ce logis qu'elle ne
» me soit rendue. Ah ! mon pauvre fils,
» s'écria la mere du jeune homme, je
» crains bien que tout ceci ne soit un
» *quiproquo* de notre borgne de Curé,
» car..... Il n'y a point de *quiproquo* qui
» tienne, reprit vivement le jeune homme,
» il me faut ma femme...... Mais, dit
» quelqu'un de la noce, ne seroit-elle
» pas dans la maison du vieux que cette
» bonne Dame prétend avoir épousé ?
» Il faut s'en instruire, répondit-on « ;
& à l'instant on envoie à la découverte.
Pendant ce temps, la vieille resta en otage, non sans jurer entre ses dents contre la violence qu'on lui faisoit.

Le vieillard & la jeune femme étoient au lit depuis plus d'une heure, lorsque l'on vint frapper à la porte du vieux marié. Les Domestiques répondirent qu'on ne pouvoit plus entrer dans ce logis, où leur Maître étoit couché avec celle qu'il avoit épousée après la premiere Messe. Le député eut beau assurer que c'étoit un mal-entendu, on lui rit au nez. Sur cette réponse, nouvelle députation ; le

jeune homme vint lui-même réclamer sa fiancée: mais le vieillard parut à la fenêtre, & déclara que sa femme étoit satisfaite de lui ; qu'il en étoit content, & que puisqu'il l'avoit épousée en face d'Eglise, il la garderoit. Force fut aux mécontens de se retirer, en promettant que la journée ne se passeroit pas qu'ils ne portassent leurs plaintes à l'Official.

De son côté, la vieille ayant appris cette nouvelle, jetoit feu & flammes contre son vieux fiancé, qu'elle appeloit ingrat, traître & suborneur, & juroit de le poursuivre jusqu'à ce qu'il eût réparé l'affront qu'il venoit de lui faire. Quelqu'un s'étant avisé de lui dire qu'elle succomberoit dans ce procès, & que les mariages seroient déclarés bons: » Eh bien, dit elle, » s'il est ainsi, ce jeune homme est donc » mon mari, & pour punir l'infidele » qui ma trahie, je consens à rester son » épouse. Oh ! parbleu non, Madame, » lui répondit le jeune homme, il n'en » sera rien, je vous en donne ma parole; mais voyez le beau troc que je » ferois «!

La vieille s'emporta, pleura, puis s'adoucit, caressa le jeune homme, & ne

put rien gagner sur lui : mais par bonheur l'Official, au tribunal de qui les plaintes furent portées, étoit honnête, conciliant, & avoit assez d'esprit; il fit entrevoir à toutes les parties plaignantes, les difficultés qu'éprouveroit la cassation de leurs mariages. Les amis de part & d'autre s'entremirent auprès des jeunes époux si mal assortis; ils leur firent entendre qu'il étoit aisé de tirer parti de ce mal-entendu, & de se le rendre favorable en se faisant faire, chacun de leur côté, des avantages, par un bon contrat. Ils suivirent ce conseil : le vieux & la vieille se prêterent à ce qu'on voulut, pour conserver deux bonnes fortunes auxquelles ils n'eussent osé s'attendre; mais ils en jouirent peu, car à peine l'année étoit-elle révolue, que fatigués d'une façon de vivre qui n'étoit pas trop assortie à leur âge, ni à leurs forces, ils payerent le tribut à la nature. Les jeunes gens, alors riches & libres, s'épouserent, sans redouter un nouveau *quiproquo* du Curé de Sainte Gudule, car il étoit mort aussi. Un nouveau Curé plus clairvoyant les maria en plein midi, & ils vécurent long-temps heureux.

❁

NOUVELLE LVIII.

Fier contre Fier.

LES Amans d'aujourd'hui ont trouvé le ſecret d'écarter les épines de l'amour, pour n'en cueillir que les roſes. Jadis on ſoupiroit pluſieurs années avant de parvenir à ſes fins. Les ſoupirs, les langueurs, les rebuts, les caprices ſemoient le chemin qui conduiſoit au bonheur: on a changé cette méthode fatigante, & l'on a bien fait.

Deux jeunes Cavaliers, d'une figure aimable, & d'ailleurs pleins de mérite, aimoient deux jeunes Demoiſelles fieres, ſages, & en tout point dignes de leur attachement: mais en vain depuis deux années avoient-ils obſervé tout le rituel de l'amour de leurs temps, ſans avancer leurs affaires. Las de ſe morfondre auprès de ces cruelles, un d'eux dit à ſon ami: » N'as-tu jamais lu ce charmant » Livre d'Ovide, intitulé du *Remede* » *d'amour*, qui a tant de réputation, & » qui me paroît en mériter encore davan- » tage? Je l'ai lu, répondit l'ami. Eh

» bien ! reprit le premier, n'y as-tu pas » vu qu'il y a des moyens très-agréables, » quoiqu'un peu gaillards, de se con- » soler des rigueurs d'une inhumaine ? » Ne penses-tu pas que nous sommes de » grands foux, de faire depuis si long- » temps les langoureux, tandis que la » Ville est bonne, & le remede si facile, » & pas trop cher « ? L'ami en convint, trouva l'expédient charmant, & ils tomberent d'accord de s'en servir au plutôt. La partie liée ainsi, il leur fut aisé de trouver les Actrices nécessaires à remplir ce projet. Ils s'adresserent à ces beautés faciles, qu'on appeloit dès lors des *Cousines*, parce que si l'on n'est leur parent, au moins est-il aisé de contracter des alliances avec elles. Ils trouverent le remede si doux, qu'ils s'y livrerent de tout leur cœur, & avec d'autant moins de ménagement, que ces deux jeunes Messieurs vivoient avant le regne de Charles VIII en France. Le remede réussit d'abord à les calmer & à dissiper l'agitation que leur causoit l'amour de leurs belles. Ils crurent pouvoir les braver ; & quoique fatigués des exploits de la nuit, ils ne laisserent pas de se rendre le lendemain à la promenade ;

où ils les rencontrerent, & crurent qu'ils avoient acquis le privilége de passer devant elles en les regardant d'un ton fier & dédaigneux. Les Demoiselles, surprises de cette nouveauté, leur en demanderent la raison. » Las d'être es-
» claves, dit un des Amoureux, nous
» avons couru au remede, & nous avons
» trouvé des personnes aussi jolies & plus
» douces que vous, qui ont bien voulu
» nous consoler «. Cette réponse, & l'air dont elle fut prononcée, piquerent les Demoiselles. » Croyez-vous donc, Mes-
» sieurs, dit une d'elles, que nous man-
» quions aussi de consolations, quand
» nous en avons besoin ? ne recevons-
» nous pas l'hommage de plusieurs aima-
» bles Cavaliers « ? » Excusez-nous, leur répliqua le second des Amoureux, avec un peu d'humeur » nous ne savions pas
» cela. » Vraiment, lui répliqua-t-elle, c'est
» que ceux qui se présentent quand vous
» n'y êtes pas sont modestes, mais ils
» sont engageans, & ne méritent pas
» d'être refusés. Cet hommage qu'ils
» rendent à nos charmes nous plaît,
» & puisque vous nous abandonnez, au-
» tant il en viendra, autant dorénavant y
» en aura-t-il de bien reçus. -- Vous plai-

» fantez. Nous disons vrai. Le nombre » ne nous fera pas peur ; & c'est ainsi » que dans la société on doit se consoler » de l'abandon de certains Cavaliers, & » réprimer leur orgueil «.

Ces derniers mots pétrifierent les deux Amoureux, que les Dames quitterent avec un sourire insultant. Ils sortirent de la foule, & l'un d'eux demanda à son ami ce que cela pouvoit signifier. » Rien, lui dit-il avec chagrin, sinon » qu'elles connoissent le remede dont » nous nous sommes servis, & qu'elles » en ont usé. Voilà la cause de leur » froideur, & du dédain avec lequel » elles nous traitent ; nous sommes per- » dus « ; & tous deux de se désespérer. Ils étoient dans cet état cruel, lorsqu'ils furent abordés par les deux freres des Demoiselles, à qui ils ne cacherent rien des consolations auxquelles ils avoient eu recours avec des *Cousines*, pour les aider à supporter les rigueurs de leurs Maîtresses, ni de la conversation qu'ils venoient d'avoir avec elles. » Ah ! mes amis, leurs dirent-ils, » vos sœurs ont trouvé » des *Cousins*, comme nous avons trouvé » des *Cousines* ». Les freres chercherent à leur remettre l'esprit, en leur expliquant le véritable

véritable ſens des paroles de leurs Dames, & promirent d'employer toutes ſortes de bons offices pour leur faire obtenir le cœur de leurs Maîtreſſes, ſans qu'ils euſſent beſoin de recourir aux conſolations des *Couſines*.

NOUVELLE LXXXI.

Le Malheureux.

EN amour, comme en affaire, pourſuivre ce qui eſt difficile, & rejeter ce qui eſt aiſé, fait qu'on ſe couche ſans étrenner. Il y avoit en Bourgogne un jeune Chevalier qui étoit éperdument amoureux d'une Dame charmante, qui paſſoit la plus grande partie de l'année dans un Château de campagne, tandis que ſon mari demeuroit à la Cour. Notre galant n'avoit épargné ni billets doux, ni fleurettes de toute eſpece, lorſqu'il avoit pu rencontrer cette jolie voiſine; car ſon Château n'étoit éloigné du ſien que de quelques lieues: mais, ſoit fierté, ſoit fineſſe de la part de la belle, il n'avoit encore rien vu en elle qui l'autoriſât

à fonder de grandes espérances. Cependant sa passion l'occupoit sans cesse, & il se persuadoit que s'il pouvoit s'expliquer tête à tête avec quelque détail & beaucoup d'ardeur, ses feux pourroient être couronnés. Pendant ce temps, une autre Dame, dont le Château étoit peu éloigné de celui qu'habitoit la belle inhumaine, formoit le projet de se faire aimer du Chevalier ; les œillades lui avoient été prodiguées dans toutes les occasions ; on avoit été plus loin, on lui avoit laissé entrevoir de grandes dispositions aux plus fortes complaisances ; mais l'amoureux Chevalier, uniquement occupé de sa chere indifférente, eût entendu prononcer précisément le mot *je vous aime*, que comme un autre Joseph il se seroit refusé à cette bonne fortune.

Les choses étoient dans cet état, lorsque le Chevalier apprit que le mari de sa belle venoit de promettre au Duc de le suivre dans une expédition secrete, qui dureroit au moins quinze jours. Il crut le moment favorable pour faire auprès d'elle une nouvelle tentative ; & afin qu'on ne pût deviner son projet, il engagea trois de ses amis à chasser le lendemain le lievre avec lui dans la plaine où étoient

ſitués les Châteaux des deux Dames. La partie ainſi liée, on ſe trouva de bonne heure au rendez-vous. Les commencemens de la chaſſe furent heureux ; on força pluſieurs lievres, & l'on fit ſeulement une légere halte au coin d'un bois, pour laiſſer paſſer la grande chaleur du jour ; enſuite on ſe remit en chaſſe, mais avec ſi peu de ſuccès, qu'un lievre, qu'on auroit dû forcer dix fois, fut autant de fois manqué, & conduiſit nos Chaſſeurs, vers la chute du jour, aſſez proche du Château de la Dame au cœur inſenſible. Notre Chevalier, voyant les choſes diſpoſées comme il les déſiroit, feignit la plus grande inquiétude des approches de la nuit ; & plutôt que de les ramener à ſon Château, propoſa à ſes amis d'aller demander l'hoſpitalité à la Dame de celui le plus voiſin. Il leur aſſura qu'il y étoit connu, & que par égard pour lui, on les recevroit au mieux. Le jour qui étoit tout-à-fait tombé, fit accepter la propoſition. On ſe rend à la porte du Château : le galant Chaſſeur ſe nomme, & dit au premier Domeſtique qu'il rencontre, d'aller annoncer à ſa Maîtreſſe, que le Chevalier *tel*, & trois de ſes amis, s'étant égarés à la chaſſe, lui demandent gîte pour la

nuit. Le Valet part, & en attendant son retour, l'amoureux se croyant assuré de la bonne réception qu'il espere, en badine d'un air avantageux avec ses amis, car nous ne vivons point tous sans un petit grain d'amour-propre: mais ce mouvement de vanité fut bien puni, lorsque le même Valet revint dire aux Chasseurs que sa Maîtresse n'étant point dans l'usage de recevoir des hommes chez elle lorsque son mari étoit absent, elle les prioit d'accepter ses excuses. Cette audience de congé confondit le Chevalier, qui fut d'autant plus piqué, qu'après avoir assuré ses amis de la plus agréable réception, il n'eut rien à opposer aux piquantes railleries qu'ils lui firent à ce sujet.

Cependant il falloit prendre un parti. » Rendons-nous au Château voisin, » dit le Chevalier: la Dame qui l'habite, » aussi aimable & moins prude que celle » qui vient de nous faire un si sot compliment, sera charmée de nous recevoir, & vous serez bien-tôt convaincus que s'il est quelques femmes qui » feignent de tenir rigueur à votre ami, » il en est d'autres qui ne craignent pas » de laisser éclater les sentimens qu'elles

» ont pour lui «. Quoique ce qui venoit de se passer les autorisât à former de nouveaux doutes, la situation où se trouvoient les Cavaliers ne leur permit point de balancer à suivre leur conducteur.

On ne tarda pas à arriver au Château de la Dame, dont le Chevalier venoit de faire un portrait si favorable. Elle s'y trouvoit heureusement seule, & reçut les quatre amis de la façon du monde la plus gracieuse. Ce moment fut celui d'un triomphe pour elle, ou du moins l'aurore d'un beau jour qu'elle désiroit sincérement. Elle leur fit servir le meilleur souper du monde; & pendant le repas, les œillades & les agaceries ne furent point épargnées au Chevalier, qui, par dépit, plus que par tout autre sentiment, y répondit de bonne grace. La Dame en étoit enchantée, lorsqu'un Valet, vers la fin du repas, vint avertir le Chevalier que quelqu'un le demandoit: il obtint la permission d'aller s'informer de ce qu'on lui vouloit, & il sortit. C'étoit un exprès, dépêché par sa véritable Maîtresse, qui, ayant appris que les Chasseurs avoient tourné leurs pas du côté du Château de sa belle voisine, dont elle n'ignoroit pas les desseins sur le Cheva-

lier, lui écrivoit un billet, par lequel elle lui faisoit de tendres reproches de ne s'être pas présenté seul, ce qui l'avoit fait refuser, & l'invitoit à se rendre au plutôt près d'elle, bien certain de la trouver disposée à lui tenir compte du sacrifice qu'elle exigeoit de lui. Ce n'est pas la premiere fois que l'orgueil & la jalousie ont avancé les affaires des amans; cette circonstance en fournit une preuve. Notre Chevalier, transporté de joie à la lecture de ce billet, ne pense plus au bonheur qui l'attend dans le Château où il a été reçu si favorablement, pour s'enivrer de celui qui lui est offert, & qui réellement étoit le seul qui pût le satisfaire. Il fait seller son cheval, monte dessus, & part, en disant à un Valet de la Dame, qu'une affaire pressée l'oblige de s'éloigner d'elle, & qu'il la prie d'agréer ses excuses. L'amoureux Chevalier n'étoit pas à une portée de fusil du Château, où déjà l'ennui avoit pris la place de la joie, qu'un orage affreux vint fondre sur lui, & le conduisit, mouillé & dans l'état le plus déplorable, à la porte de celui où il se croyoit attendu avec impatience: mais tout y avoit bien changé de face; le mari de la Dame étoit revenu, & soupoit avec elle sans s'être

apperçu qu'il dérangeoit une partie dans laquelle certainement on ne l'auroit pas appelé en tiers. Le Chevalier, déſeſpéré de ce contre-temps, ſe détermina, comme on dit vulgairement, à faire contre fortune bon cœur. Il ſe préſente au mari en Chaſſeur las, égaré, qui vient demander un gîte à ſon ami; il eſt très-bien reçu, & même de la Dame, dont les témoignages d'amitié auroient été plus ſignificatifs, ſans ce fâcheux témoin. On le badine beaucoup ſur ſon aventure, & on l'invite à ſouper en Chaſſeur affamé, tel qu'il le doit être. Il ſe prête à la plaiſanterie, & mange de rage, comme un homme qui ne vient pas de quitter une table ſervie avec délicateſſe & profuſion. Après le repas, le mari dit au Chevalier, qu'il ſe trouve heureux que le haſard d'une chaſſe longue & malheureuſe l'ait conduit juſqu'à ſon Château, puiſqu'ils pourront partir le lendemain à la pointe du jour, & joindre le Duc leur Seigneur, au rendez-vous qu'il a aſſigné à tous ſes Vaſſaux pour une expédition importante, à laquelle lui-même a dû être invité dans la journée. Le Chevalier n'avoit aucune bonne raiſon pour éluder cette invitation : il ſe laiſſa conduire dans l'appartement le plus éloigné

de celui de la belle Dame, pour laquelle il avoit affronté l'orage de la veille, & qui de son côté vraisemblablement n'étoit pas plus satisfaite; il y passa la nuit à pester contre le sort, & le jour étant venu, il se mit en chemin avec le mari, sans avoir pu dire, même des yeux, à sa belle Maîtresse, combien il étoit affligé de la quitter sans avoir pu lui donner des marques de la vivacité de son amour.

Ainsi notre Chevalier amoureux fut dans le même jour rebuté par une belle Dame qu'il aimoit avec passion, recherché par une autre fort tendre & très-complaisante, & par un effet de son malheur, il ne réussit auprès de l'une ni de l'autre : tant il est vrai que lorsqu'on court deux lievres, on n'attrape ni l'un ni l'autre !



NOUVELLE LXXV.

La Musette.

DU temps que les Bourguignons & les Armagnacs se faisoient une guerre cruelle qui désoloit toute la France, il y avoit dans la Ville de Troyes un de ces plaisans de profession, qu'on appelle foux, & dont les gens d'esprit tirent parti dans l'occasion. Il avoit de plus le talent de composer & de chanter des chansons fort gaillardes, qu'il accompagnoit avec la Musette, instrument dont il savoit jouer. Tant que les Habitans de Troyes avoient été de la faction des Bourguignons, il étoit resté dans la Ville; mais il fut forcé de l'abandonner, lorsque le parti des Armagnacs y domina. Notre plaisant se trouvant un jour dans une taverne avec les Officiers Bourguignons de la garnison de Sainte-Menehould, leur proposa de jouer un bon tour aux nouveaux Armagnacs de Troyes, qui ne l'aimoient guere, & qu'il haïssoit mortellement, depuis qu'ils l'avoient menacé de le pendre, s'ils pouvoient l'attraper.

» Je feindrai, leur dit-il, de m'introduire » furtivement dans les fauxbourgs de » Troyes : on m'arrêtera, on me conduira au Bailli, qui me reconnoîtra bien, » & ne doutant pas que je ne sois votre espion, me condamnera à être pendu. On » me conduira au gibet, qui est hors la » Ville, & Dieu sait si ces coquins d'Armagnacs m'y accompagneront en grand » nombre & avec joie. Vous sortirez de » l'embuscade où vous serez tapis : vous » tomberez sur cette canaille ; vous me » sauverez de la hart, & ferez autant de » prisonniers que vous jugerez à propos. » Mais je vous avertis qu'il n'y aura pas » de temps à perdre, & qu'il faut que » vous soyez alertes pour le lendemain » du jour où je me ferai prendre, car » probablement mon affaire sera bientôt » expédiée. C'est pour votre intérêt que » je vous parle, puisque vous ne gagneriez » rien à ce que je fusse pendu en votre » absence «. L'affaire fut conduite comme notre fou l'avoit imaginée. On le surprit sondant les fossés de Troyes ; il fut conduit devant le rancunier Bailli, interrogé, convaincu, & condamné à être pendu dès le lendemain au soleil levant. Cette sentence ayant été publiée, chacun s'apprêta

pour faire cortége au patient. Monté sur une charrette dans la triste compagnie d'un Confesseur & du Bourreau, il s'amusoit à jouer de sa Musette, ce qui parut fort plaisant au peuple, dont cette singularité augmenta la foule, déjà nombreuse. Il étoit précédé, entouré & suivi de tous les Suppôts de la Justice de Troyes, ayant le Bailli à leur tête, & chantoit, *turlututu, je serai pendu.*

Les Bourguignons n'avoient pas oublié à quoi ils s'étoient engagés. Vers le milieu de la nuit, un bon nombre de Cavaliers aguerris s'étoient embusqués dans un bois peu éloigné du gibet de Troyes; &, pour être avertis à temps, ils avoient posé sur un arbre, un homme en vedette, qui de-là pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans la plaine.

Le patient, en arrivant au pied de la fatale échelle, jeta les yeux du côté du bois, & n'apperçut rien qui lui dénotât le secours qu'il attendoit. Il commença à prendre un peu d'inquiétude, & certainement on en prendroit à moins. Pour alonger le temps, il demanda à se confesser de nouveau, & imagina des péchés & des scrupules qui firent durer la confession; mais rien ne paroissoit. La ve-

dette s'étoit malheureusement endormie. Le Bailli impatienté, ordonna au Bourreau d'achever de remplir ses fonctions. Voilà notre fou hors de la charrette, la corde passée autour de son cou, & déjà au haut de l'échelle. La circonstance devenoit sérieuse : il regarde, ne voit rien, se désespere intérieurement; mais tout à coup il lui vient une idée : il s'adresse au Bailli, à qui il déclare qu'il lui pardonne sa mort, ainsi qu'à tous les habitans de Troyes, si l'on veut bien lui permettre pour derniere grace de jouer encore un air sur sa Musette. La requête est octroyée; la Musette lui est portée au haut de l'échelle, & il se met à jouer, le plus fortement qu'il peut, un air connu des Bourguignons, & qui leur rappelle une chanson, dont le refrain étoit : *Tu demeures trop, Robin, tu demeures trop.* A ce son, la vedette se réveille, regarde, & de peur se laisse tomber de l'arbre, en s'écriant : » On pend notre homme; avant, avant, » hastez-vous tost «. Les trompettes Bourguignonnes sonnent la charge; les Cavaliers sortent du bois, & fondent à l'improviste sur les Armagnacs, dont les uns fuient, & les autres sont tués ou faits prisonniers. Le fou, débarrassé du

Bourreau, qui s'étoit échappé des premiers, tranquille au haut de l'échelle, crioit à ses amis : » Arrêtez celui-ci, il » est riche ; tuez celui-là, il est mauvais ; » laissez partir cet autre, il ne vaut pas » qu'on se mette en peine de lui «. Ce fut ainsi que les Bourguignons firent un grand butin & beaucoup de prisonniers sur les Armagnacs, & qu'ils délivrerent leur homme : mais il faut convenir qu'il l'échappa belle.

NOUVELLE LXXIX.

L'Ane retrouvé.

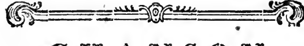
JADIS le pays de Bourbonnois étoit renommé pour les bonnes & plaisantes aventures. On s'y ressouvient encore d'un certain Maître-Jean qui passoit dans tous les Villages du canton qu'il habitoit, pour un célebre Médecin. Aucune maladie, disoit-on, ne pouvoit résister à ses ordonnances ; & cependant, pour les guérir toutes, il n'ordonnoit que les mêmes drogues en pillules ou en clysteres. Si vous aviez mal à la tête ou aux

jambes, à la poitrine ou aux reins, l'ordonnance étoit toujours un clystere ou des pillules, & ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'on guérissoit. Sa renommée s'accrut si fort, qu'on venoit à lui pour toutes les maladies, & que non seulement on le consultoit comme habile Médecin, mais même comme Devin & Sorcier. Advint qu'un jour un paysan, bien bonace, bien simple, ayant perdu son âne dans la foire du Village, s'adressa à lui, afin d'en avoir des nouvelles. Il étoit alors entouré de beaucoup de monde; & dans le dessein de se débarrasser d'un pareil importun, il dit à ceux qui l'aidoient ordinairement dans ses opérations : » Donnez un clystere à ce bon homme, & il » retrouvera son âne «. L'ordonnance fut aussi-tôt exécutée, au grand étonnement du rustre, qui jusque-là avoit ignoré ce que c'étoit qu'un lavement. Il paya & ne demanda pas son reste, comptant qu'en arrivant à sa chaumiere son âne s'y trouveroit. A peine fut-il à quelque pas du Village, qu'une colique assez forte l'obligea de s'arrêter auprès d'une vieille masure, à l'effet de se débarrasser d'un fardeau qu'il ne pouvoit plus retenir sans danger. Le bruit que fit cette opération

parvint jusques aux oreilles de l'âne, qui s'étant égaré, se reposoit derriere un buisson. Il se mit à braire ; son Maître enchanté, lui répondit, & courut à lui. Ils se reconnurent tous deux avec joie ; & depuis il ne fut pas possible de persuader au bon paysan, que ce n'étoit pas à l'efficacité du clystere qu'il devoit le bonheur d'avoir retrouvé son âne. La réputation du Médecin s'accrut de moitié dans le pays par cette aventure ; & pendant long-temps, l'on eut recours à ce remede pour retrouver les choses perdues.
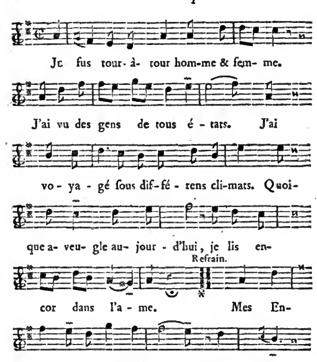
N. B. Il est inutile que nous avertissions que la scene de Crispin Médecin, d'Auteroche, est tirée de ce Conte, bien plus ancien que cette Comédie.

FIN de la seconde Section des Romans du seizieme siecle.



CHANSON DE TIRÉSIAS.

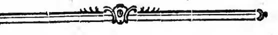
Premier Couplet.



ce à mon ex- pé - ri - en - ce, Ce que
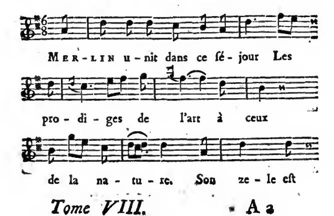
l'on fait, ce que l'on pen- se, Oh !
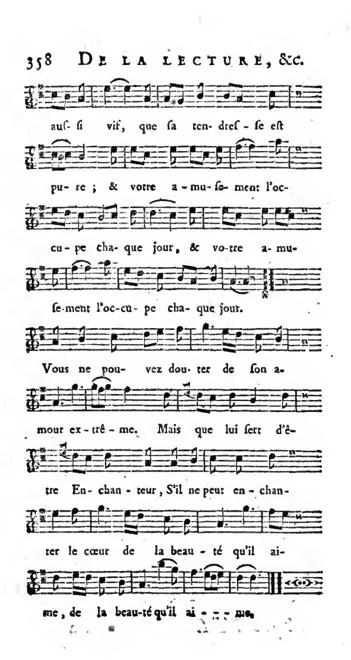
oh ! je le de- vi- ne bien.



CHANSON

DE MERLIN.




auſ- ſi vif, que ſa ten- dreſ - ſe eſt
pu- re ; & votre a - mu- ſe- ment l'oc-
cu - pe cha- que jour, & vo-tre a- mu-
ſe-ment l'oc-cu- pe cha- que jour.
Vous ne pou- vez dou- ter de ſon a-
mour ex - trê - me. Mais que lui ſert d'ê-
tre En- chan - teur, S'il ne peut en - chan-
ter le cœur de la beau - té qu'il ai-
me, de la beau-té qu'il ai - - - me.





